

Mr Gullot

Le Samedi

LIBRAIRIE-ARTISTIQUE
LIBRAIRIE-STATIONERIE
SEMPERBROOKS, One

Vol. XII. No 53
Montreal, 1er Juin 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE (n° 2) — MADGE LESSING.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
Organe du Foyer DomestiqueABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires,
No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 1er JUIN 1901

AVIS

Logiquement, avec le présent numéro, le SAMEDI devrait commencer sa douzième année; mais il a été décidé de compter cinquante-trois numéros pour le volume finissant, afin de pouvoir placer l'excédant de jours qu'accumule la succession des années. Ce sera donc une manière d'année bissextile dans la collection. La douzième année commencera avec le prochain numéro.

CARNET EDITORIAL

La saison théâtrale tire à sa fin. C'est peut-être le moment de raconter en quelques mots nos impressions sur son ensemble et sur certains points saillants et destinés à faire de 1900-1901 une époque très particulière aux yeux du futur historien du mouvement théâtral dans la métropole canadienne.

L'ensemble présente du côté des théâtres français une forte moyenne, un record tout à fait honorable et promettant beaucoup pour 1901-1902.

Du côté des théâtres anglais, ce n'est qu'en ces temps derniers qu'un des établissements a pu enrayer le mouvement de baisse si prononcé dans les première et deuxième parties de la saison.

Le théâtre le plus somptueux et le plus vaste de l'ouest, celui où seuls les artistes *di primo cartello* devaient être admis à secouer la poussière de leurs

cothurnes, ce théâtre, dis-je, après avoir changé de maîtres et de voies avec une rapidité vertigineuse, est tombé au vaudeville genre américain, c'est à dire à la *variety*.

Nos théâtres français nombreux, trop nombreux même, a-t-on pu craindre, arrivent au bout de la saison avec un grand air de santé. Il n'entre pas dans mes attributions de distribuer à chacun sa part de louanges ou de reproches; mais je puis dire que deux d'entre eux, dans des genres différents, ont fait beau et bien, très bien même à certaines représentations. Leurs personnels pourront être, très prochainement, reconnus comme professionnels.

Plusieurs de nos compatriotes sont entrés pour de bon dans la carrière théâtrale et se sont mis sérieusement et intelligemment à l'étude. On leur a payé des appointements très rémunérateurs et rien n'empêche que le théâtre, qui fait vivre tant de milliers de personnes dans les autres pays, devienne une source d'emploi pour des centaines de Canadiens, qu'ils soient bailleurs de fonds, auteurs, artistes, musiciens, décorateurs, comparses ou simples employés de l'administration.

Ce qu'il faut, c'est du bon théâtre, intelligemment fait, sainement dirigé. Le répertoire des pièces à la fois intéressantes et honnêtes est inépuisable.

* * *

A propos de théâtre, voici une anecdote qui ne manque pas de pittoresque et qui intéressera, à cette époque où le goût du public pour les choses de la scène est en telle passe de développement.

Un soir de l'hiver dernier, au *Boston Theatre*, deux illustres chanteurs, Mme Melba et M. Jean de Reszké étaient en scène, lorsqu'on apporta une corbeille de fleurs au célèbre ténor, à l'occasion d'un anniversaire. Mme Melba, devant le public, affirma très haut que personne de la troupe ne pouvait décentement recevoir des fleurs tandis qu'elle, brillante diva, n'était pas l'objet d'une pareille marque d'admiration.

M. de Reszké, qui est un homme intelligent, se soumit à la volonté de la dame et voulut bien ordonner qu'on remportât les fleurs.

Ce ridicule amour de la suprématie est fréquent au théâtre, dit la *Vie Pratique*, qui raconte l'incident. Il se manifeste sur les affiches, dans les

traités, sur la scène. Chaque fois et partout c'est une douce joie, pour un acteur, de couper les effets d'un camarade, et l'on assiste quelquefois à des joutes très amusantes entre comédiens. Spectateur d'une scène à deux personnages, par exemple, on éprouve une sensation de drôlerie et de pitié à voir deux bons comédiens, quelquefois deux grands artistes, chercher réciproquement à se couper les effets.

Dans le chant croyez bien que le même cas se présente, surtout dans les duos, où par exemple la basse viendra se poster de telle façon qu'il couvrira, de son organe, non seulement l'orchestre, mais encore le ténor qui chante avec lui, et qui n'en peut mais.

Dans les traités d'acteur à directeur, même chose. L'année dernière, M. Guitry devait poursuivre M. Porel comme ayant fait imprimer son nom — sur les affiches — après celui de Mme Raphaële Sizos, tandis que son traité spécifiait que lui, Guitry, devait figurer au programme avant tout le monde, sauf Mme Réjane. Il est vrai d'ajouter que M. Guitry n'était pas vexé du tout de cette petite violation de traité, mais il en profita pour résilier et se faire engager à un meilleur théâtre.

Quant à la place des noms sur les affiches, on y attribue une bien trop grande importance. Depuis quelque temps, en France, des acteurs ont trouvé un moyen neuf de vedette, en ne blessant pas la susceptibilité des camarades, ils se font nommer les derniers.

* * *

Il y a quelques semaines, à l'occasion de la mort du vieil homme d'Etat Evarts et de sa recette pour avoir eu si bonne santé malgré ses labeurs ardu, je faisais connaître le régime de plusieurs autres vieillards célèbres.

Voici pour aujourd'hui, les attestations, dirai-je, de personnes qui ont vu trois siècles.

"J'ai toujours été fort régulière dans mes habitudes, faisant un tour de promenade chaque jour, été comme hiver, ayant toujours chaud aux pieds et n'attrapant jamais le moindre rhume. *Je ne me tourmente de rien*, et cela, joint à une grande confiance dans la Providence, est sans doute le véritable secret de ma très longue vie." Tel est le témoignage d'une vieille dame, Mrs. Shailer, qui a vu mourir le XVIII^e siècle et naître le XIX^e.

Un autre centenaire, Marie Macdonald, détient vraisemblablement le record de la longévité puisqu'elle naquit la même année que Walter Scott (1771) et qu'elle aurait pu faire en Corse des parties de balle avec le petit Napoléon. Or, cette vénérable aïeule insiste sur le même conseil, sur le même précepte: "Avant tout, évitez des tourments inutiles!..." Et si à cette prescription fondamentale, vous voulez que j'ajoute une ou deux règles pratiques, je vous dirai: "Occupez-vous toujours de quelque travail utile et prenez beaucoup, beaucoup de sommeil."

"Ah! si l'on était toujours tempérant comme je l'ai été, dit une autre qui a vu cinq années du siècle de Louis XV; si tout enfant on ne mangeait que du pain et du lait — excellent régime qui fut celui de toute ma jeunesse, — et si plus tard on ne goûtait jamais ni café, ni thé, ni bonbons, comme on se conserverait vigoureux et sain! (Fort bien, pourrait-on répondre, mais une telle vie ne finirait-elle point par sembler trop longue!)"

"Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égalé", doit répéter souvent, comme Sganarelle, l'Américain William Zimmer, qui ajoute avec la bonhomie souriante de ses cent et quelques années: "Non, on ne pourra jamais dire que le tabac m'a usé avant l'âge, car j'ai été un fumeur terrible, et je suis bien sûr que sans ma pipe je n'aurais jamais supporté tous les petits maux de l'existence dont j'eus, en somme, ma large part..."

* * *

On ne parle que de sport — c'est la saison — et on n'entend que des mots anglais pour qualifier ces jeux. N'existe-t-il pas des appellations françaises? Oui, et j'en trouve la preuve dans un dialogue entre un Anglais et un Français, dont voici un intéressant extrait:

—Parfait, fit l'Anglais, mais notre marque de fabrique n'en restera pas moins sur les jeux dont vous parlez, et, quoi que vous fassiez, ils continueront à porter des noms anglais.

—C'est ce qui vous trompe, répondis-je. Nous sommes décidés à rester Français jusque dans les noms de nos nouveaux amusements. Le tennis? Je ne connais pas; je veux jouer à la paume. Le foot-ball? Quel est ce nom barbare et qui écorche nos gosiers? Je veux jouer et je jouerai à la barrette. Quant au croquet, vous m'accorderez vous-même que nous serions bien sots de laisser tomber le nom si français de mail qui sert encore à désigner la promenade dans beaucoup de villes de France. Non, nous voulons jouer à des jeux français, avec des noms et des termes français. Tant pis si votre amour-propre d'insulaire se trouve blessé!

MISTIGRIS.

PARLEZ DEVANT LES ENFANTS!

On parlait devant le jeune Henri d'un vieux monsieur tout chauve, qui avait épousé une jeune femme.

—Malgré cela, disait quelqu'un, c'est un excellent ménage, la jeune épouse aime son mari et le mange de caresses.

—Elle le mange? fit Henri étonné.

—Mais oui, mon enfant.

Sur ces entrefaites, on annonce précisément la visite du couple en question.

En le voyant entrer, Henri jeta un coup d'œil rapide sur le crâne chauve du mari, et s'écria:

—Regarde, maman, elle est sage la dame, elle le pèle avant de le manger.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

L'artiste.—Quel fini vais-je donner à vos portraits?

Madame X.—Retouchez-en la moitié de façon à me faire paraître dix ans plus jeune. Ceux-là sont destinés à des parents et amis au loin.

SUFFIT !



Premier cambrioleur.—Qu'est-ce ?
Deuxième cambrioleur.—Un tas de comptes de couturières.
Premier cambrioleur.—Acquittés ?
Deuxième cambrioleur.—Oui.
Premier cambrioleur.—Viens-t-en. Rien à faire ici.

L'AMOUR PARTI

Il n'est donc plus, ma pauvrete,
Ce triste amour souffreteux,
Le Saint part avec la fête,
Qu'il reçoive nos adieux !

Bon Dieu ! quelle triste mine
Il nous faisait l'autre jour,
Rien n'est plus laid j'imagine
Que ne l'est un vieil amour !

Il avait si grande envie
De regrimer dans les cieux,
Que nous n'avons pu, ma mie,
Le retenir à nous deux !

Je me le rappelle encore
Aux beaux jours de son printemps,
Empourpré de son aurore,
Ouvrant l'aile à tous les vents !

Que de fois notre demeure,
Abrita ce gai matin,
Qui ne connaissait pas d'heure,
Ni de soir ni de matin !

A tout son cœur faisait fête
Il eût mangé du pain bis,
Tout lui servait de couchette,
Il se fût passé d'habits !

D'une seule tromperie
Il fit le péché mortel,
Quand il nous dit, ma chérie :
Enfants, je suis éternel.

Eternel ! nous devons croire
Le garder au moins deux ans,
Mais, hélas ! c'est de l'histoire,
Il vécut juste un printemps !

Pourquoi t'envoler si vite,
Blond enfant capricieux ?
Tout au moins quand on se quitte
Vient-on faire ses adieux !

Rien que ta voix douce et tendre
Suffisait pour nous charmer,
Et si nous pouvions l'entendre
Nous pourrions encore aimer !

PHILIPPE GILLE.

A LA CASERNE

Le sergent.—...Notez bien que si on ne tient pas compte, envers mon égard, des instructions que je donne, j'agirai à l'avenir comme dérénavant !

UN COMBLE

Le financier Durapiat est tellement regardant que lorsqu'il va au théâtre, il a soin de se mettre toujours le dernier à la queue devant le guichet pour conserver son argent un peu plus longtemps et ne pas en perdre inutilement les intérêts.

HORRIBLE !



—Vois-tu, Auguste, le meilleur moyen d'être toujours éclairé, c'est d'avoir dans sa poche un morceau de défense d'éléphant. Avec ça, tu ne resteras jamais sans y voir (ivoire).

UN OUBLI

“Le caoutchouc, l'acier et l'ivoire, écrit quelqu'un, sont les substances les plus élastiques.”
Et la conscience humaine ?

!!!

Célestin.—Oui, je sais, vous allez dire à tout le monde que je suis un fou...

Philidor.—Non, mon cher, il y a certaines choses que nous devons savoir garder pour nous.

APRÈS LE REFUS

Elle.—Je suis chagrine d'avoir ainsi blessé vos sentiments.

Lui.—Ce ne sont pas mes sentiments... c'est mon crédit.

PETIT EXERCICE

Dédié aux bègues afin de se délier la langue :
—Petit pot de beurre, quand te dépetitpotdebeurreras-tu ?
—Je me dépetitpotdebeurrerai quand tout les petits pots de beurre se dépetitpotdebeurreront !!!

BANG !

La dame.—Comment en êtes-vous arrivé à être un mendiant de profession ?

Le tramp.—Je ne suis pas un mendiant de profession. Je travaille pour le Bureau des statistiques qui désire savoir combien il y a de gens sans cœur dans ce canton-ci.

UN RENSEIGNEMENT DOMMAGEABLE

Le boss.—Tu veux t'engager ici ?

Le garçon.—Oui, monsieur.

Le boss.—Ta figure me plaît ; je pense que tu feras mon affaire. Quel est ton nom ?

Le garçon.—Colas Letreuille pour quelque temps.

Le boss.—Comment pour quelque temps ?

Le garçon.—Papa change notre nom chaque fois qu'on déménage et on en vient justement.

(Le boss change d'opinion.)

\$1.00 PAR JOUR

Le patron.—Dites donc, Jasmin, vous n'avez pas travaillé de la journée hier. Pourquoi cela ?

Jasmin.—Vous avez dit que vous enlèveriez 25 cents pour chaque dix minutes de retard, et comme je l'étais de quarante minutes, ça faisait le compte.

RÉUNION ELECTORALE

L'orateur.—... Eh bien ! moi, je dis assez d'atermoiments... car savez-vous ce qui arrivera si on ménage toujours la chèvre et le chou ? Eh bien ! la chèvre crèvera de faim et le chou finira par pourrir !

PAS L'ARTICLE

Un veuf (présentant sa fiancée qui a un certain âge).—Allons, mes enfants, embrassez la nouvelle maman que je vous ai promise...

Le petit Jacques (5 ans).—Non, j'embrasserai pas !... Je voulais, moi, une maman toute neuve.

PHILANTROPIE RAISONNÉE

Un mendiant.—Monsieur, la charité, s'il vous plaît. Il y a huit jours que je n'ai pas mangé...

Un philanthrope.—Mon ami, laissez-moi vous féliciter sur l'expérience, car vous avez l'air de vous porter parfaitement bien.

ENTRE ENFANTS

Bob.—Ton père doit être un bien méchant homme. Il est cordonnier et tu n'as pas de chaussures.

Tom.—Et le tien, donc ! Il est dentiste et votre petit bébé n'a qu'une dent.

!!!

Madame (10 h. p.m.).—Comment ! déjà de retour du club ?

Monsieur.—Tous les chums étaient absents, et le club était si embêtant que j'ai préféré revenir ici.

RIEN QUE CELA

Boff.—Vous devez vous rappeler Lachartrouille, encore un vieux copain de collègue. Eh bien ! celui-là vient de se suicider pour une femme.

Toff.—Lachartrouille ? ce pauvre ami, qu'est-ce qui lui a passé par la tête ?

Boff.—La balle de son revolver.

CAMPAGNE DE TEMPÉRANCE

L'apôtre.—Malheureux jeune homme ! ne pensez-vous pas quelquefois à votre séjour dans l'autre monde ?

Buward.—Oh ! oui. Et plus j'y pense, plus j'ai soif.

TROP VITE PARLÉ



Le jeune homme.—Vous êtes la seule personne que j'aie rencontrée aujourd'hui à qui ça vaille la peine de parler.
Mlle Emma (sans réfléchir).—Vraiment ? Eh bien, vous êtes plus chanceux que moi.

UNE SURPRISE DISPENDIEUSE



M. Justin. — C'est Marie qui va faire le saut en voyant le cadeau que je lui fais... Un chapeau de \$25...



... Je vais le mettre derrière moi pour qu'elle ne l'aperçoive qu'en dernier lieu. Comme le paquet est glissant !

LE TRUST DU SEL

On annonce d'Amérique qu'un syndicat financier vient de se former pour l'accaparement du sel.

Ces Américains ont vraiment
Un toupet... à ne pas les suivre !
Ils ont fait l'accaparement
De l'acier, du sucre et du cuivre...

A présent, trust universel
D'une audace encor plus profonde :
Ils accapareront le sel...
N'est-ce pas se moquer du monde ?

Alors quoi si, sur le marché,
Le sel prochainement nous manque,
Comme l'or faut-il le cacher
Au fond des sous-sols de la Banque ?

Le sel contente tous les goûts,
La cuisine y trouve ses aises !...
Faudra-t-il saler nos ragoûts
Avec de la poudre à punaises ?

Devrons-nous, faute d'eau salée
Dans la tasse du flot amer,
Renoncer, l'âme désolée,
A nous payer les bains de mer ?

D'autre part l'équitation
Avant longtemps périra-t-elle ?
Dame il le faudra bien, si on
Ne peut plus acheter de selle !

Si tout espoir n'est pas perdu
La chose vaut bien qu'on insiste...
Pour moi j'en suis tout morfondu
Et je trouve ce trust très triste !

Car si le sel va, — c'est prouvé ! —
Manquer bientôt... comme antidote
Je suis sûr de le retrouver
Sur l'ardoise de ma gargote...

Et puis quoi qu'il en soit, pourtant,
Quelque chose aussi me rassure,
C'est que le yankee tant et tant
Peut accaparer la saumure...

Si puissants que soient ses débours
Pour acheter le sel, n'empêche
Qu'il n'en privera pas, toujours,
Les cinémas de

BOBÈCHE.

Le Pot-au-feu de Mme Saint-Gratien

La répétition était terminée. Saint-Gratien ayant revêtu son ulster et s'étant coiffé de son feutre, était descendu sur le boulevard. Et là, ayant allumé un cigare que lui avait offert l'auteur de la pièce, il se promenait de long en large devant le théâtre, la poitrine bombant, les mains derrière le dos, l'œil vif et le nez au vent.

Les marchands de billets le saluaient avec déférence, et quelques personnes, en le croisant, disaient :

— C'est Saint-Gratien.

Le jeune Clodomir Eloi vint à passer. En réalité, Clodomir Eloi s'arrangeait de manière à se trouver souvent devant les Fantaisies Absentes vers six heures, car il savait avoir des chances d'y rencontrer Saint-Gratien. Il était flatté de la bienveillance que lui témoignait le grand artiste, il était fier d'être vu avec lui.

Il s'avança le chapeau à la main :

— Bonjour, monsieur Saint-Gratien.

— Bonjour, mon ami... Ma foi, je vous attendais presque...

— Vrai, vous aviez la bonté...

— C'est vrai, il y a bien deux jours qu'on ne vous a vu !...

— Vous avez eu la bonté de le remarquer ?...

— Oui... Vous êtes un aimable garçon... Et puis, vous n'êtes pas un cabotin, vous !... Et c'est si bon de sortir de temps en temps de cet horrible monde des théâtres...

— C'est que vous êtes blasé, monsieur Saint-Gratien... Il m'attire au contraire, il m'éblouit... Et si je pouvais...

— Voyons, mon ami, vous n'allez pas recommencer ?... Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

— Moi ?... Ma foi, rien...

— A merveille... Mme Saint-Gratien a justement mis le pot-au-feu aujourd'hui... Venez donc le manger avec nous...

— Oh ! monsieur Saint-Gratien !... Un pareil honneur !... Toute une vie de reconnaissance...

— Allons, vous n'allez pas faire de phrases... C'est tout à fait sans cérémonie...

— J'accepte, monsieur Saint-Gratien, j'accepte... A quelle heure vous retrouverai-je ?

— Comment, vous vous en allez ?

— Le temps d'aller passer mon habit...

— Vous êtes fou !... Puisque je vous dis que c'est tout à fait sans cérémonie !... Venez comme vous

êtes... Seulement, il est encore bien tôt pour remonter à la maison... Si on allait prendre l'appétitif, hein ?... Allons, venez prendre l'appétitif avec le papa Saint-Gratien.

Le comédien et le jeune homme entrèrent au café de Suède. Le garçon apporta immédiatement à Saint-Gratien son absinthe coutumière, beaucoup d'absinthe, peu d'eau, pas de sucre. Quant à Clodomir Eloi, il prit un petit verre de quinquina.

— Si on faisait un jacquet ? dit Saint-Gratien.

— Avec plaisir, répondit Clodomir Eloi.

— Garçon, un jacquet !

Le garçon apporta le jacquet et Saint-Gratien reprit :

— Vous n'êtes pas encore très fort à ce petit jeu-là... Je m'en vais vous donner une bonne leçon...

— Il y a toujours à apprendre avec vous, monsieur Saint-Gratien.

— Combien jouons-nous la partie ?

— Ce que vous voudrez.

— Nous ne jouons pas pour nous gagner de l'argent, n'est-ce pas ?... Vingt sous, ça vous va-t-il ?

— Parfaitement.

Au bout d'une heure, Saint-Gratien avait bu six absinthes et gagné cinq parties à Clodomir Eloi.

— Vous voyez, fit-il, en empochant les cent sous que lui tendait le jeune homme, c'est un petit jeu qui n'est pas ruineux... Garçon !...

En prononçant ce dernier mot, il portait la main à son gousset.

— Non, non, je ne permettrai pas, s'écria Clodomir Eloi en l'arrêtant... Cela me regarde.

— Oh ! comme vous voudrez, fit Saint-Gratien avec insouciance.

Et Clodomir Eloi paya les consommations.

— Et maintenant, cria Saint-Gratien de sa plus belle voix de poitrine, allons dîner !

* * *

Les deux hommes sortirent. Saint-Gratien avait passé son bras sous celui de Clodomir et s'appuyait paternellement sur lui, ce qui lui sembla une faveur insigne.

De temps en temps, il envoyait un amical bonjour de la main à quelque passant.

— C'est Lavedan... c'est Donnay... c'est Hervieu... c'est Porto-Riche... disait-il à Clodomir, lequel, ne connaissant aucun de ces hommes célèbres, s'extasiait sur le monocle de M. Lavedan, sur la barbe blonde en éventail de M. Donnay, sur les cheveux noirs bouclés de M. Hervieu, ou sur le ventre de M. Porto-Riche.

Après quelques pas, Saint-Gratien s'arrêta, comme s'il réfléchissait profondément. Puis :

— Si on rapportait un peu de charcuterie ?...

— Mais certainement... C'est une excellente idée.

Et tous deux entrèrent chez un charcutier.

— Voyons, qu'est-ce qu'on pourrait bien rapporter ? interrogea Saint-Gratien.

— Ces messieurs trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer, fit la charcutière. Ces messieurs désirent-ils quelques tranches de jambon, ou de roastbef, du veau piqué, des rillettes de Tours, une petite terrine de foie gras ?...

— Eh, eh, que diriez-vous d'un peu de foie gras ?... Voulez-vous un peu de foie gras ?...

— Mais, ce n'est pas de refus, monsieur Saint-Gratien.

— Seulement, madame la charcutière, je me méfie de vos terrines de foie gras... C'est toujours moitié farce...

— Oh ! monsieur, comment pouvez-vous dire !...

— C'est qu'on ne me le fait pas, à moi !... Montrez-moi donc ce pâté de Strasbourg, là-bas, oui, dans une boîte de bois blanc.

— Voici, monsieur.

— Combien ?

— Dix-huit francs.

— Ma foi, mon cher, dit Saint-Gratien à Clodomir, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais j'aime mieux me priver des choses que de ne pas avoir la meilleure qualité... Rien ne m'oblige à prendre du foie gras,

UNE SURPRISE DISPENDIEUSE — (Suite)



Mme Justin. — Voici Jacques qui arrive. Je vais lui faire peur, il est toujours si nerveux...



...(Se montrant soudain.) Bouou !...

UNE SURPRISE DISPENDIEUSE — (Suite et fin)



... Oh ! ah ! ah ! hi ! hi ! t'es-tu fait mal ?
M. Justin (farouche).—Non, je suis tombé sur quelque chose de mou que je t'apportais en cadeau...



... Le voici ou du moins ce qui en reste...



... Je crois que cela te guérira de ta manie de faire des farces.

n'est-ce pas ?... Mais si j'en prends, je prétends qu'il soit irréprochable...

Et, disant ces mots, il porta la main à son gousset...

—Non, non... Je ne permettrai pas, s'écria Clodomir Eloi en l'arrêtant... Cela me regarde !

—Je ne veux pas vous désobliger, dit Saint-Gratien en laissant retomber sa main vide. Faites donc.

Et Clodomir paya le pâté de foie gras de Strasbourg.

—Alors, c'est moi qui vais le porter, dit Saint-Gratien.

—Du tout, du tout, fit Clodomir. Je ne permettrai pas.

Ils marchèrent encore quelques pas, Soudain Saint-Gratien s'arrêta.

—Qu'est-ce que vous aimez boire?... de la bière?... du cidre?... du vin?... Hein, qu'est-ce que vous diriez d'une bonne bouteille de vieux vin ?...

—Excellente idée !

—Je veux vous faire boire une bonne bouteille de vin vieux... Je connais, à deux pas d'ici, un petit marchand de vin qui vous a un de ces Moulin à Vent 1878 dont vous me direz des nouvelles !...

Ils entrèrent chez le marchand de vin et Saint-Gratien choisit trois bouteilles poussiéreuses que Clodomir insista pour payer.

Puis, on s'en fut acheter des fruits, du fromage, de la salade, pour manger avec le foie gras, des biscuits, de la chartreuse, des cigares, un gâteau, de l'eau minérale.

A chaque fois, Saint-Gratien mettait la main à son gousset, mais c'était Clodomir qui payait.

* * *

Quand tous les achats furent terminés, ils se rendirent vers les hauteurs où Saint-Gratien avait installé son nid d'aigle.

Et les passants regardaient avec curiosité cet homme à la majestueuse allure qu'accompagnait un jeune garçon, chargé de victuailles.

Ils montèrent des rues, et des rues, et d'autres rues. De temps à autre Saint-Gratien s'arrêtait avec condescendance pour laisser souffler Clodomir.

Un camelot passait, criant un journal du soir. Saint-Gratien l'appela, prit une feuille, et insista, cette fois, pour le payer. Clodomir, n'ayant pas les bras libres, dut le laisser faire.

Ils arrivèrent enfin devant une maison que rien ne distinguait de celles qui l'entouraient.

—C'est ici, dit Saint-Gratien.

Et il passa le premier.

—Je vais vous indiquer le chemin.

Ils traversèrent une cour et gravirent cinq étages. Saint-Gratien s'arrêta devant une des nombreuses portes qui garnissaient le palier, fit jouer une clef dans la serrure et entra.

—Je vais aller prévenir Mme Gratien, fit-il.

Et il laissa Clodomir, les bras chargés de paquets, dans l'antichambre.

Clodomir ne tarda pas à entendre des éclats de voix. Puis, une porte s'ouvrit, et Mme Saint-Gratien fit irruption dans l'entrée, suivie de son mari.

—Tu n'en fais jamais d'autre ! s'écria-t-elle. Tu amènes quelqu'un à dîner, et tu sais qu'il n'y a rien ! J'ai mangé les restes du déjeuner... Puisque tu avais prévu que tu ne rentrerais pas !...

—Ma bonne amie, répondit Saint-Gratien avec une grande noblesse, tu sais bien que je n'ai jamais fait d'affront à personne. Allons, mets vite le couvert... J'ai apporté tout ce qu'il faut !...

Et se tournant, avec bonhomie, vers Clodomir :

—Il faudra bien nous passer du pot-au-feu... Ce sera pour la prochaine fois...

ADRIEN VÉLY.

LE MOINS DU MOINS

Le juge.—Vous avez tué un monsieur avec six coups de revolver... et vous dites que vous ne le connaissiez pas ?

L'assassin.—Je l'ai pris pour un autre, en effet... mais je suis prêt à faire des excuses à sa famille !

LES CONTRAIRES

Monsieur.—Je viens de jouir du printemps sur la rue St-Laurent.

Madame.—Mais tu es tout crotté !

Monsieur.—C'est qu'on arrose la rue.

Madame.—Et tes habits sont couverts de poussière !

Monsieur.—C'est qu'on n'arrose pas les trottoirs.

SUSCEPTIBILITÉ GRAMMATICALE

Le vieux professeur (mal embouché).—Garçon ! une côtelette de mouton.
Le client voisin.—Garçon ! vous me donnerez aussi une côtelette de mouton.

Le professeur.—Monsieur, je vous prierai de vous occuper de vos affaires et pas des miennes.

Le client.—Mais, monsieur, je ne m'occupe pas...

Le professeur.—Si, monsieur, vous vous êtes servi de l'adverbe aussi, qui, ajouté au verbe donner, subordonne votre phrase à la mienne et fait de la vôtre, quoiqu'elle soit en réalité une principale, fait de la vôtre, dis-je, en quelque sorte, une incidente de la mienne, ce qui prouve bien que vous vous mêlez de mes affaires.

ENTRE ZOULOUS

L'un.—Il paraît qu'aux Etats-Unis les femmes portent des chapeaux qui coûtent jusqu'à \$50.

L'autre.—Et je me suis laissé dire que les Américains répugnent à avoir plus d'une femme. C'est peut-être à cause des chapeaux.

UN FOYER IDÉAL

Mme A.—Votre mari fréquente-t-il beaucoup son club ?

Mme B.—Beaucoup. Il déteste tant rester seul à la maison.

LES NOUVELLES INVENTIONS

Jambard.—J'ai un "Hippomobile" : c'est un teuf-teuf attelé. Quand le cheval est fatigué, l'automobile le pousse, et quand le teuf-teuf est cassé, c'est le cheval qui le ramène.

LA VARIÉTÉ DES OPINIONS

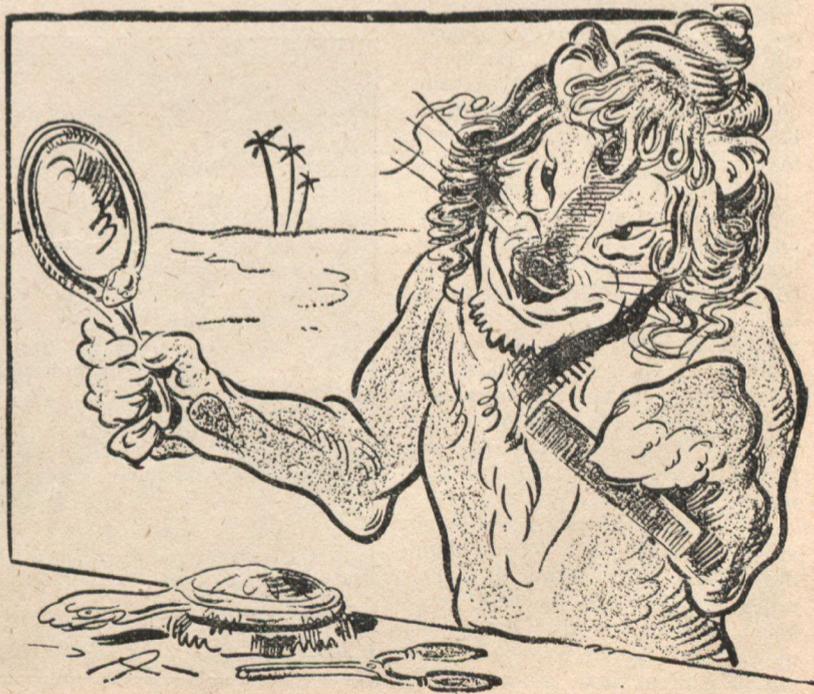
D'Auguste Préault :

—"Je défie un maçon de mettre deux pierres l'une sur l'autre au contentement unanime de deux personnes chargées d'examiner ce travail."

VERTU EN PRATIQUE

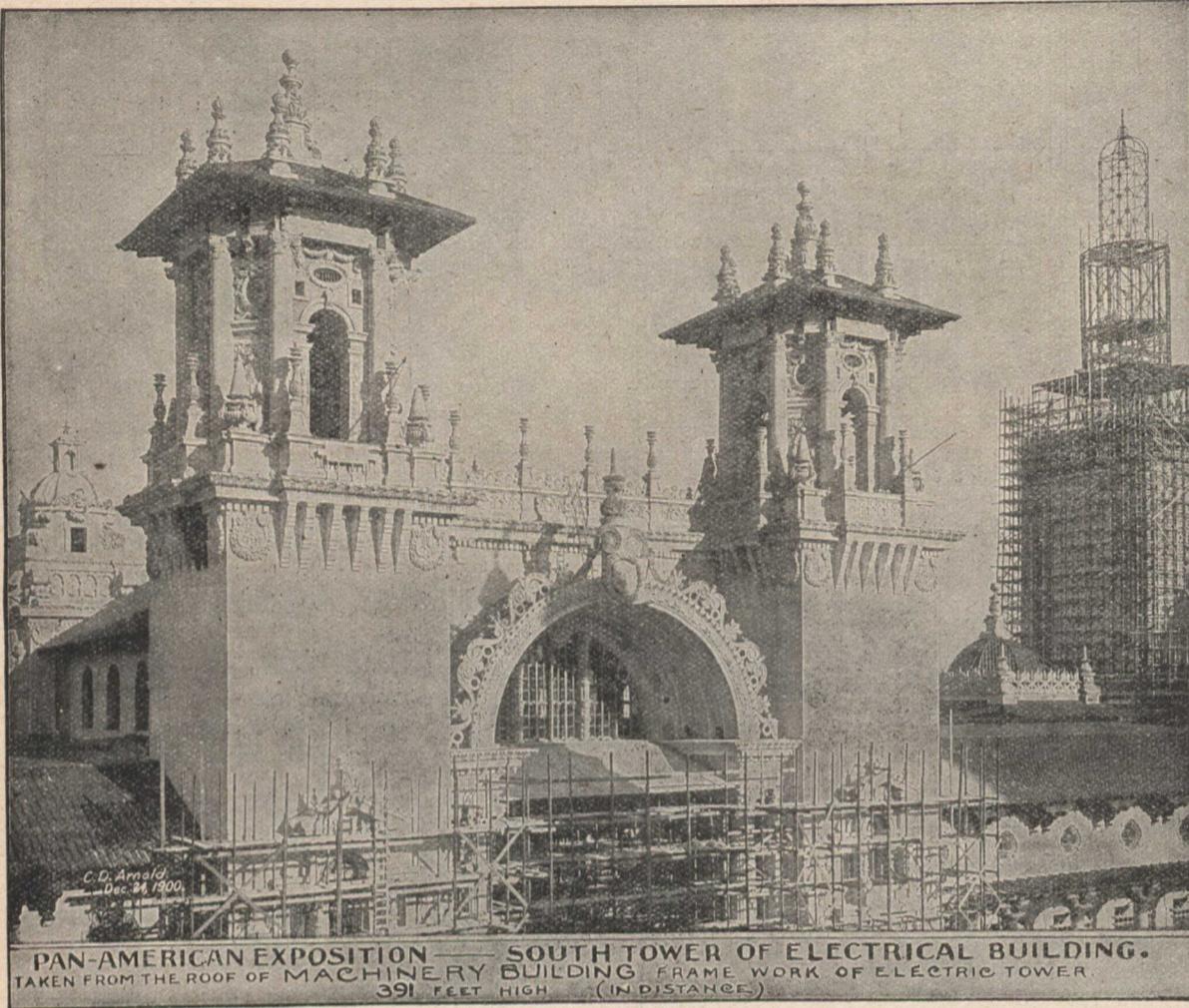
Ninette (à Jeannette).—Tu dois me donner la plus grosse moitié de ta pomme, parce que maman dit qu'il ne faut jamais être avareux.

INFATUATION



La lionne.—Quelle jolie femme j'aurais faite !

EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



LA TOUR SUD DU PALAIS ÉLECTRIQUE.

Le Diner des Camouflard

Cristi ! quel tapage, quel remuement dans la petite maison, ordinairement si paisible, de la rue Jacques Dulud, à Neuilly-sur-Seine !

Les Camouflard ont du monde à dîner : six personnes, en comptant les deux maîtres du logis, et ce dîner pour six peut se vanter de faire du bruit comme cent.

Mme Camouflard bondit à travers son appartement.

Elle court, elle vole de la cuisine, où elle assaisonne un ragoût, à la salle à manger, où elle dresse le couvert, en passant par le salon, où elle souffle de toutes ses forces, dans la cheminée, pour décider à flamber un margotin de deux sous qui, le malhonnête, s'obstine à fumer... devant une dame.

Elle n'a pas un seul instant à elle, la pauvre madame Camouflard, avec tout ce tintouin, et, à l'heure qu'il est, cinq heures moins un quart, elle se demande encore quand et comment elle pourra faire le brin de toilette strictement indispensable pour recevoir ses invitées et ses invités.

Car il y a trois invités : deux consins de M. Camouflard, d'abord, un ami d'iceux, un monsieur très influent, qui a, paraît-il, de très belles relations, et qui, s'il le voulait, pourrait aider beaucoup à l'avancement du dit Camouflard, pour l'instant aspirant surnuméraire de septième classe au ministère des Beaux-Lézards, aux appointements moins que modestes de trente-trois francs trente-trois centimes par mois.

Le quatrième invité est une invitée : la cousine, la femme d'un des cousins, une personne de la famille, une personne du sexe, songez-y bien, c'est-à-dire quelqu'un qu'il s'agit d'éblouir, d'aveugler, d'écraser par un luxe inaccoutumé, dût-on, après cette dépense exceptionnelle, vivre pendant quinze

jours d'épaisses panades arrosées d'eau claire.

Aussi, madame Camouflard s'est-elle mise sur son trente et un, — sa robe gorge-de-pigeon est là, toute prête, sur un fauteuil, et elle n'a plus qu'à la passer.

Quant au menu, je ne vous dis que cela. Les petits plats sont dans les grands, on s'en lèchera les quatre doigts et le pouce.

On fera voir à la cousine chez qui on a si mal mangé, la dernière fois, un gigot trop cuit et des haricots presque crus, — ce que c'est qu'un dîner pour des amphitryons sachant vivre.

Tenez, sentez-vous cet agréable parfum qui vous caresse les narines et fait venir l'eau à la bouche ? Et bien, monsieur, c'est du civet de lièvre, un vrai civet avec du vrai lièvre : du petit lièvre du pays : fin, délicat et parfumé, et non pas un de ces lièvres énormes, mais fades et pâteux, que l'Allemagne nous pose comme des vulgaires lapins.

Et cette belle poularde truffée, qui rôtit en chantant, ou qui chante en rôtissant, vous en croqueriez bien un aileron, madame, tout à l'heure, et vous ne bouderiez certainement pas devant le sot-l'y-laisse...

Et ce superbe chou farci, qui mijote dans une vaste casserole !

Un simple plat de famille, s'il en fut, mais dont un cordon bleu expert sait faire, à l'occasion, un véritable chef-d'œuvre capable d'arracher un cri d'admiration au Baron Brisse et à Brillat-Savarin...

Et ce savoureux filet aux olives, tendre comme la rosée, juteux comme une pêche mûre, qui, tout préparé, n'attend plus pour effectuer

sur la table une apparition triomphale, que le premier coup de sonnette du dernier invité...

Et ces œufs à la neige... Mais non, j'aime mieux vous faire grâce du reste.

Pour tout dire en un mot, un dîner pour six, quatre plats, pas trop gros, mais choisis, car la poularde, le lièvre et le filet sont de dimensions au-dessous de la moyenne, et le chou farci, malgré son apparence plus plantureuse, ne se compose en réalité que d'un petit peu de chair à saucisse.

Mais, pour six, on aura largement de quoi manger, et de quoi se régaler, je vous le promets. Et madame Camouflard, certaine maintenant du triomphe, après avoir passé une dernière revue de ses troupes, se frotte énergiquement les mains et va mettre un soupçon de poudre de riz.

* * *

EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



PALAIS DES PRODUITS DE LA LAITERIE.

EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



HOPITAL SUR LE TERRAIN.

Six heures sont sonnées, et les quatre invités qui devaient venir à cinq heures n'ont pas encore paru ! Qu'est-ce que cela signifie ? Ah !... quel qu'un... Oui, on s'arrête à la porte, la clef tourne dans la serrure...

C'est le mari, c'est Camouflard qui vient de son bureau. Il croyait trouver tout son monde, et reste baba en ne voyant personne.

Le quart d'heure de grâce se passe, puis un autre, puis un troisième, puis sept heures ont sonné, et toujours personne.

Madame, tout à fait nerveuse, a commencé par attendre à la fenêtre, malgré le froid. Maintenant elle ouvre la porte, se promène sur le palier, et, à chaque instant, regarde par-dessus la rampe.

— Ah ! ils sont gentils, tes cousins. Et leur ami, donc ! C'était bien la peine de se mettre en quatre pour d'aussi grossiers personnages. Accepter une invitation, faire faire des frais au monde, et au dernier moment ne pas venir, sans même avoir la politesse de prévenir. Le télégraphe, j'imagine, n'a pourtant pas été inventé par des chiens...

Conclusion :

— Ce n'est pas tout ça. Qu'est-ce que je vais faire de mon dîner, maintenant ! Un dîner pour six ! Tes malotrus ne viendront plus, ce n'est pas la peine de les attendre davantage. Et il faut pourtant que mon dîner se mange, entends-tu ! Je ne veux pas avoir dépensé mon argent pour rien et cuisiné pour le roi de Prusse. Au lieu de rester là comme un empaillé, prends ton chapeau et file chez les Darthenay, à côté ; ils sont justement quatre, ça fera l'affaire. Invite-les et amène-les morts ou vifs. Il y a bien encore les Couroncourt, de l'autre côté de l'avenue, mais je préfère les Darthenay parce que les Couroncourt sont six et que ce serait juste deux de trop. Allons, ouste !...

Et elle a mis le pauvre homme à la porte, en le poussant par les épaules, de façon à le faire descendre, un peu plus vite qu'il ne l'aurait voulu, les premières marches de l'escalier.

* * *

Camouflard court d'abord chez les Darthenay ; mais c'est comme une guigne, ceux-ci sont allés dîner en ville et ont donné congé à leur cuisinière.

— Tiens ! dit-il à la concierge qui le renseigne, moi qui venais justement les inviter à manger un morceau chez nous sans façon.

Et, en désespoir de cause, il se rend chez les Couroncourt.

Là, heureusement, succès complet. On ne s'était pas encore disposé à manger et on ne demandait pas mieux que d'aller bâfrer chez le voisin.

Camouflard revient triomphalement chez lui, suivi de ses six invités de la dernière. Deux de trop, puisque le

dîner était pour six seulement. Mais enfin quand il y en a pour six, il y a bien pour huit.

— Ma femme sera contente de moi, tout de même, pense-t-il.

Mais, je t'en fiche, elle n'est pas contente du tout, madame Camouflard.

Voilà qu'à peine son mari parti, les trois cousins et leur ami sont arrivés mettant leur retard sur le compte du tramway.

Et, par surcroît de malheur, voilà que, juste au moment où l'on va tout de même, en se serrant un peu, se mettre à table, et manger à douze le dîner fait pour six, la sonnette retentit.

C'étaient les quatre Darthenay qui, n'ayant rencontré personne dans la maison où ils s'étaient crus invités, par suite d'une erreur de date, et ayant appris à leur retour chez eux, de leur concierge, la bonne visite de ce cher Camouflard se rendaient avec empressement à son aimable invitation.

Et voilà comment, l'autre soir chez les Camouflard, on finit par se

trouver seize, très affamés, presque entassés les uns sur les autres, pour manger un dîner préparé pour six, et dont deux plats sur quatre étaient odieusement brûlés.

HENRI SECOND.

A FORCE

A.—Vous vous écoutez trop, mon cher, c'est ce qui vous rend malade.

B.—Oui, mais comme il y a quelque cinquante ans de ça, j'ai fini par m'entendre !

MAUVAIS MOTEUR

Madame.—Ton ami m'a grandement désappointée, lui que tu me donnais comme si spirituel...

Monsieur.—Mais tu ne nous as servi que du ginger ale à dîner.

EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



VENISE EN AMÉRIQUE.

UN RECORD



Rastus.—Je connais un individu qui a le souffle tellement fort qu'il renverse une bouteille rien qu'en respirant devant...

Jack.—Mon bon ! le cordonnier de chez nous, il souffle tellement fort, tellement fort qu'il perce le cuir avec son alène...

CARICATURE

Non, ils n'ont plus de crânerie
Aujourd'hui, nos jolis garçons,
Ils sont mornes, las de la vie...
Mais qu'ils ont donc bonne façon !
Quelle tournure,
Ces gringalets,
Quelle encolure,
Quels bons maris cela promet !

Le jeune homm' chic possède une canne
Enorme, qu'il suce en rêvant,
Le dernier model' de bécane
Qu'il faudra changer très souvent.
Chemise rose
Et col violet,
Beaucoup de pose...
Quels bons maris cela promet !

Convoler le plus tard possible
Ou bien épouser des écus,
Car, l'héritière est une cible
Et l'Amour est mis au rebut.
L'Amour ? ... Chimère !
Ah ! c'est complet,
Pleurons, ma chère,
Sur les maris qu'on nous promet !

L. DUNAUD.

Sa tête d'oiseau sort à peine
D'un faux-col étonnamment haut ;
Il se parfume à la verveine,
C'est, paraît-il, très comme il faut.
A la brasserie,
Il boit du lait
Pour l'anémie,
Quels bons maris cela promet !

Au bal, le jeune homm' chic s'ennuie,
Il trouve ça trop fatigant ;
Ne faut-il pas, ma chère amie,
Garder ses jambes pour l'entraînement ?
Au vélodrome
Il est parfait ;
Pauvre jeune homme !
Quels bons maris cela promet !

POUR QUELQUES-UNES

COLLABORATRICE

(Le secrétaire de la rédaction de la *Muse Gauloise*, Alcide Follebarbe, est, dans son bureau, en train de feuilleter un manuscrit, quand la dame d'Espouillac entre en coup de vent)

LA DAME.—Vous êtes bien M. Alcide Follebarbe, rédacteur en chef de la *Muse Gauloise*.

FOLLEBARBE Précisément, madame.

LA DAME (avec élan).—Ah ! maître ! ah ! cher maître ! que je suis donc heureuse de faire votre connaissance ! Vous ne savez pas quelle joie c'est, pour nous autres lectrices de province, de contempler les traits des écrivains célèbres que nous adorons de loin ! Ah ! oui, de loin ! Telle que vous me voyez j'arrive d'Espouillac (Basses-Alpes), huit cent dix kilomètres ! J'ai fait ça pour vous voir. (Avec une émotion croissante). Ah ! maître ! ah ! cher maître !

FOLLEBARBE.—Je vous en prie, madame, ne vous trouvez pas mal. Nous ne sommes pas organisés pour ça : il n'y a pas de pharmacie. (La dame s'assoit).

LA DAME (plus calme).—Tout ce que vous écrivez, monsieur, me charme et m'enthousiasme à la fois. Vous êtes doué d'une telle sentimentalité ! Vos moindres lignes bercent l'âme et chatouillent le cœur !

FOLLEBARBE.—J'ai peu écrit, madame, et il y a longtemps. Mon œuvre se borne à un article de soixante-trois lignes sur les guanos péruviens.

LA DAME (vivement).—Je l'ai lu ! C'était spirituel, exquis, délicieux, savoureux...

FOLLEBARBE.—Ménagez vos adjectifs, madame. Je sais ce que c'est ; quand je cause avec le patron, si je les écoule d'un coup, après, je me trouve à court.

LA DAME.—Ah ! monsieur ! comme votre visage est bien celui que j'avais rêvé !

FOLLEBARBE (à part).—Voilà son accès qui la reprend !

LA DAME.—Tout me transporte en vous, jusqu'au son de votre voix.

FOLLEBARBE.—Je regrette de ne pas chanter, madame, je vous aurais régallée.

LA DAME.—Et votre revue, monsieur, quelle revue modèle ! quelle fascicule précieux ! quel recueil idéal !

FOLLEBARBE (à part).—C'est un accès chronique.

LA DAME.—Je raffole de votre *Muse Gauloise*. Je l'attends chaque semaine avec fièvre. Je cours au-devant du facteur et quand il me tend enfin ma chère revue, je l'embrasserais, cet homme !

FOLLEBARBE.—Heureux facteur ! Est-ce qu'il est jeune, madame ?

LA DAME.—Le sais-je ! Ai-je des yeux pour autre chose que ma *Muse Gauloise* !

FOLLEBARBE (avec une nuance de respect).—C'est donc à une abonnée que j'ai l'honneur de...

LA DAME.—Oui, monsieur, à une abonnée du premier jour, à votre première abonnée, et je m'en fais gloire !

FOLLEBARBE.—C'est facile à vérifier. J'ai justement là la liste des abonnés ; si vous voulez bien me dire votre nom...

LA DAME (inquiète et embarrassée).—Je vous avouerai que... que je ne me suis pas abonnée sous mon nom... mais sous le nom d'une jeune fille de mes amies. C'était meilleur pour vous ; ça vous faisait deux lectrices au lieu d'une ! Quel est le nom de votre première abonnée ?

FOLLEBARBE.—Saboulard.

LA DAME.—C'est ça ; je vous le disais ; c'est le nom de mon amie.

FOLLEBARBE (lisant).—Anatole Saboulard !... Votre jeune fille ne s'appelle pas Anatole ?

LA DAME (gênée).—C'est le nom de son mari... Cette jeune fille s'est mariée... à un homme de lettres !

FOLLEBARBE (lisant).—Anatole Saboulard, fabricant de chandelles, à Hazebrouck, département du Nord ! Hum !... Le Nord et les Basses-Alpes, ça ne se touche pas précisément, madame. Elle n'est pas votre voisine, votre amie ; vous devez recevoir votre numéro rudement en retard !

LA DAME (troublée).—Oh ! oui, j'en ai senti tout l'inconvénient... et je venais justement, en mon nom cette fois, prendre un abonnement de trois mois.

FOLLEBARBE (se levant avec empressement).—La caisse et le guichet d'abonnement sont au fond du couloir, à gauche... je vais vous y conduire.

LA DAME.—Certainement... Seulement... avant de prendre cet abonnement, je désirerais vous consulter, non à titre de lectrice, mais comme... comme débutante dans la littérature.

FOLLEBARBE (résigné).—Ah ! bon, c'est différent... Rasseyez-vous, madame.

LA DAME.—Merci, monsieur, je ne m'étais pas levée. (Pause. Elle tire des papiers de sa poche). Je vous apporte, monsieur, le fruit des méditations et des longues rêveries d'une âme tendre qui, douloureusement meurtrie par la vie, s'est, comme une sensitive, repliée sur elle-même, et qui...

FOLLEBARBE.—Ne me racontez pas tout ça, madame, écrivez-le : ça vous fera une préface. Passez-moi cela. Rien qu'à votre prose, on sent que ce sont des vers.

LA DAME (lui tendant le manuscrit).—Je ne vous soumetts pas ces faibles essais dans le fol espoir que vous les publierez et que je verrai du coup mon pauvre petit nom de poétesse ignorée figurer parmi les noms si justement populaires de vos collaborateurs célèbres, illustres, immortels ! Je ne veux que votre avis... Oh ! pas même vos conseils. (Humblement). J'implore votre indulgence. (Haussant insensiblement le ton). Et à cette indulgence j'ai peut-être quelques droits. Je parle beaucoup de votre

OUI, POURQUOI ?



Le médecin.—Non, mon ami, vous ne mourrez pas, loin de là.

Le malade.—Ne cherchez pas à me tromper. Si je ne suis pas pour mourir, pourquoi donc ma femme est-elle si joyeuse ?



V. — ELLE TROUVE QUELQUE CONSOLATION DANS SON MIROIR.

revue, monsieur, j'en parle à tout le monde, je fais l'impossible pour vous faire connaître. Espouillac n'est qu'un chef-lieu de canton, je veux bien, mais Espouillac compte près de mille habitants. Il y a poste et station de chemin de fer. On nous promet le télégraphe pour l'an prochain. Nous possédons une Société de gymnastique, une fanfare, une pompe à incendie, un important marché de bestiaux tous les lundis... enfin, c'est, dans son genre, un petit centre littéraire. On a dans cette ville confiance en mon goût. Je suis quelqu'un là-bas. Toutes proportions gardées, on m'y considère un peu comme... la George Sand de l'arrondissement! (*Avec orgueil.*) Je n'aurai qu'à dire un mot, le maire s'abonnera, le notaire s'abonnera, le percepteur s'abonnera, mon cousin le lieutenant de pompiers s'abonnera. Telle que vous me voyez, j'ai sept ou huit abonnements dans ma manche! (*A Follebarbe qui est absorbé dans la lecture du manuscrit.*) Et maintenant que pensez-vous de mon sonnet?

FOLLEBARBE (*comme réveillé.*)—Un sonnet? Il a quarante trois vers!

LA DAME.—Eh bien?

FOLLEBARBE.—Un sonnet ne doit avoir que quatorze vers.

LA DAME (*avec aplomb.*)—C'est un sonnet amorphe!

FOLLEBARBE.—Oh! alors! Puis-je vous objecter que votre idée n'est pas claire?

LA DAME.—La poésie, ça se sent, ça n'a pas besoin de se comprendre.

FOLLEBARBE.—A défaut de pensée, faudrait-il tout au moins se rattraper sur la forme. La vôtre est défectueuse. Ainsi ces vers à votre perroquet. (*Il lit :*)

J'ai eu froid ce matin en ouvrant ma fenêtre,
Un terrible frisson a parcouru mon être;
Jacquot, qui me faisait entendre son caquet,
Est coï sur son perchoir, il a l'air d'un paquet!

Ça manque d'élégance, ça, madame.

LA DAME.—C'est de l'impression. D'ailleurs, je ne vous donne pas ça pour un chef-d'œuvre. Je l'ai écrit malade d'anémie cérébrale. Toute occupation sérieuse m'était défendue, je m'ennuyais, alors j'ai fait des vers! Mais j'ai mieux que ça, puisque vous êtes difficile. (*Fouillant dans sa poche.*) Tenez, je vous donne mon *Ablette*. Cela, c'est mon chef-d'œuvre. (*Elle lui tend un papier.*)

FOLLEBARBE (*lisant :*)

Pour mieux voir le martin-pêcheur
Qui, sur l'ablette blanche,
Fond comme une avalanche,
Dans le matin plein de fraîcheur
Viens t'asseoir avec moi sur le roseau qui penche!

Ça, par exemple, ce martin-pêcheur qui fond comme une avalanche, c'est une image outrée! Et puis, aller s'asseoir sur un roseau qui penche, ça n'est pas très prudent, ça, madame, même quand on est léger. Je ne m'y

risquerais pas! En somme, je le regrette beaucoup, mais je ne pourrai faire passer vos poésies. Nous sommes, à la *Muse Gauloise*, débordés de copie. Des écrivains illustres attendent dans nos tiroirs depuis des mois! Nous refusons des chefs-d'œuvre!

LA DAME (*veinée.*)—Alors, pourquoi faites-vous donc passer de si mauvaises choses? Vous ne me ferez pas croire qu'avec un peu de bonne volonté vous ne trouverez pas une petite place pour mon sonnet.

FOLLEBARBE.—Il a quarante-trois vers, madame!

LA DAME (*d'un ton rogue.*)—Réfléchissez, monsieur, que je ne débourse-rais mon abonnement de trois mois que contre votre promesse formelle d'insérer tout au moins mon *Ablette*.

FOLLEBARBE.—Il est vrai, madame, que je m'occupe de la cuisine littéraire de notre revue, mais je n'ai très heureusement pas à entrer dans ces petites fritures d'ablettes et d'abonnements.

LA DAME (*de plus en plus aigre.*)—Songez qu'il ne s'agit pas seulement de moi, que vous traitez avec un sans-gêne révoltant; il s'agit de l'abonnement de dix ou douze familles de la localité!

FOLLEBARBE.—Oui, je sais, le maire, le notaire, le percepteur et votre cousin le lieutenant des pompiers! (*Il se met à rire.*)

LA DAME (*furieuse.*)—Rendez-moi mes poésies, monsieur; vous n'auriez qu'à vous en servir sous un autre nom!

FOLLEBARBE.—Oh! non, madame...

LA DAME (*remettant ses papiers dans sa poche.*)—Ne me reconduisez pas, ce serait pour rien; je ne m'arrêterai pas au guichet d'abonnements.

FOLLEBARBE.—Ça vous dispensera d'embrasser le facteur!

LA DAME (*redressée menaçante.*)—Savez-vous bien, monsieur, ce que peut le dépit d'une femme puissante dans son arrondissement? Savez-vous bien, monsieur, qu'il y a en France 362 arrondissements, et que si les 362 femmes qui y ont quelque influence littéraire sont ici reçues comme moi, votre Revue est morte!

FOLLEBARBE.—Ah! madame, 362 visites comme la vôtre, je n'y résisterais pas! Il faudrait, dès la seconde, venir me voir à Sainte-Anne!

CHARLES FOLEY.

MOT D'ENFANT

La poupée de Ninette est brisée et le bran de scie se répand.

—Pauvre petite, fait l'enfant, je t'avais bien recommandé de bien mâcher ta nourriture, mais jamais j'aurais cru que tu l'aurais mise aussi fine.

LE FINAUD

Mme Latulippe.—Vous savez, M. Serrelapoinne, que je suis à la tête d'une souscription pour l'œuvre des cambrioleurs repentis: qu'est-ce que vous me donnez?

Serrelapoinne.—Mon Dieu, madame, je vous donne... de cinquante à cinquante-cinq ans!...

GAZETTE FEMININE

CAUSETTE

Bien des jeunes filles, en entrant en ménage, s'imaginent qu'il faut absolument avoir un intérieur meublé de neuf. Elles refusent les bons vieux meubles solides que leur offrent leurs parents plus experts et leur préfèrent des salons achetés tout entiers chez un tapissier. Le plus souvent, comme on n'a pas une somme considérable à consacrer à ces achats divers, on choisit une étoffe un peu pacotille, des meubles mal collés ; mais le tout fait un certain effet qui charme l'œil. Les meubles ne dureront guère ; ils se décolleront au premier choc ; plus tard, les enfants abîmeront les meubles, monteront dessus, troueront l'étoffe, etc., et au bout de quelques années, on aura un mobilier boiteux, fané, d'aspect misérable. Je conseille donc aux jeunes mariés qui se meublent, s'ils n'ont pas une somme énorme à consacrer à leur installation, de n'acheter que quelques beaux meubles de salon, solides, bien taillés, bien ouverts, par exemple, des

fauteuils et des chaises, ou un beau bahut doré, ou un canapé confortable, ou un piano de bonne qualité. A ces meubles, ils adjoindront ceux que leurs parents leur ont donnés, et ils se composeront ainsi un salon qui, sans être de style, aura au moins le mérite d'être confortable et hospitalier. Il y aura des fauteuils profonds et résistants, des chaises qui ne s'effondreront pas sous votre poids. Vous riez, car vous vous imaginez voir une grosse dame s'asseyant sur une chaise qui s'écroule et vous vous dites : " Ah ! je n'en suis pas là ! " Mais cherchez dans vos souvenirs. Ne vous arrive-t-il pas fréquemment d'aller chez une amie qui vous dit : Pardon, ne vous asseyez pas sur cette chaise, elle n'est pas solide, ou : Faites attention, ne vous appuyez pas contre cette table boiteuse, ou ne levez pas ce rideau, il est mal accroché, la tringle pourrait tomber et vous blesser, etc., etc.

Jamais vous n'entendrez de telles remarques chez une amie possédant un mobilier ancien, un peu massif peut-être, un peu antiaristocratique. C'est donc par un habile mariage entre le genre ancien et le genre moderne, que vous parviendrez à vous faire un intérieur coquet et confortable.

Les fauteuils doivent être placés face à la cheminée, c'est-à-dire former un cercle qui l'encadre ; le fauteuil de la maîtresse de maison, plus haut de dossier que les autres, est au coin gauche ; le plus souvent il tourne le dos à la fenêtre.

Tout autour sont rangés les fauteuils, les chaises ; généralement le siège qui forme le milieu du rond et fait face à la cheminée est un pouff ou un tabouret haut. Naturellement, si la disposition que j'indique ici pour les chaises et les fauteuils devait gêner la circulation dans le salon, il faudrait la modifier. Il faut avoir soin que les meubles, les petites tables volantes, les paravents, les bibelots, n'entravent pas la marche du visiteur et ne soient pas autant d'embûches semées sous ses pas.

TANTE ELISABETH.

NOS SERVANTES

La visiteuse.—Madame est-elle ici ?

Justine.—Non, madame

La visiteuse.—Pouvez-vous me dire où elle est allée ?

Justine.—Elle est allée en haut par l'escalier d'en arrière.

ENTRE AMIES

Emma.—Je ne puis comprendre sa manie de m'embrasser.

Estelle.—Ni moi.

Il y a des esprits courts, semblables aux horloges qui ont besoin d'être souvent remontées.

BLUETTE MÉDICALE

Bien des mères de familles conservent précieusement certaines recettes qui doivent leur servir, le cas échéant, à combattre mille indispositions passagères dont le peu de gravité dispense de l'intervention du médecin. Le plus souvent, leur médication sera présentée sous forme de tisanes.

Une tisane, c'est une préparation ayant l'eau pour base et destinée à introduire dans l'estomac certains principes médicamenteux. D'une façon générale, toute boisson aqueuse est diurétique. C'est là sa plus grande vertu et c'est ce qui fait employer la tisane comme boisson unique (le lait excepté) dans certaines maladies aiguës, telles que la fièvre typhoïde, la bronchite, la pleurésie, la néphrite. Les tisanes sont, dans ce cas, indispensables à l'élimination des produits nuisibles dus à la présence toxique des microbes, ou à la désintégration des tissus organiques. Leur température doit varier avec le but qu'on se propose : on les donnera froides dans la fièvre typhoïde, chaudes dans les affections des voies respiratoires. On peut les préparer de quatre façons : par solution à froid, par macération, par infusion, par décoction. Les parties des plantes à employer sont, le plus souvent : les racines, les fleurs, les semences, les feuilles, les tiges et, plus rarement, les fruits et les bulbes. Le poids moyen de substance pour un litre d'eau est de dix grammes environ.

Voici, maintenant, quelques plantes cataloguées d'après leurs propriétés respectives :

Sudorifiques : Bardane, patience, bourrache, saponaire.

Purgatives, laxatives : Manne, rhubarbe, ricin, séné, graines de moutarde et de lin.

Béchiqes ou adoucissantes : Guimauve, pensée, réglisse, bourgeons de sapin, mélilot.

Amères : Houblon, gentiane.

Expectorantes : Hysope, lierre terrestre.

Stomachiques : Mélisse, menthe, angélique, camomille, verveine, bolde.

Diurétiques : Orge, pariétaires, ache, asperges, fenouil, persil, chiendent, petit houx, mais.

Calmantes : Tilleul, oranger, nénuphar, pavot, valériane.

Dépuratives, antigoutteuses : Colchique, raifort, cresson, fumeterre.

Enfin, je vous signalerai, comme très dangereuses et non utilisables dans les familles, les espèces suivantes : Aconit, belladone, ciguë, digitale, jusquiame.

UNE DÉCOUVERTE

Ninette voit une araignée pour la première fois.

—Oh ! maman, s'écrie-t-elle, une grosse punaise dans un hamac...

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



COIFFURES POUR MARIÉES. — Ces coiffures pour mariées sont de deux styles : celui qui est au centre est pour une très jeune personne. Le second, qui est à droite, est destiné à une figure plus vieille. La troisième vignette montre la coiffure telle qu'elle devrait être pour la réception qui suit le déjeuner de noces. On remarquera que, dans ce dernier cas, le voile est épinglé en arrière et tombe en cascade de chaque côté.

Les dernières modes de Paris telles que montrées dans le Nouveau et Palatial SALON DE COIFFURE POUR DAMES de J. PALMER & SON, 1745 rue Notre-Dame, Montréal.

Attention immédiate donnée aux commandes envoyées par téléphone (Main 391).

MODES PARISIENNES



COSTUME TAILLEUR EN DRAP GRIS TRÈS DOUX. Jupe ajustée du haut doublée d'alpaga, garnie au bas de plusieurs rangs de piqûres. Petite veste ajustée, arrondie devant et très courte sur les hanches avec basque découpée derrière. Dos uni à couture. Les devants, boutonnés au milieu, forment revers ornés de piqûres suivis d'un col rabattu orné également de plusieurs rangs de piqûres. Manches à épaulettes piquées. Piqûres au bas. Col et cravate en lingerie.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

PRÉDICTION RÉALISÉE

La dame.—Vous m'avez écrit, madame Dumarc, sur un ton bien insolent pour me réclamer le prix de votre dernière consultation, mais vous savez que rien de ce que vous m'aviez prédit ne m'est arrivé; ainsi vous m'annonciez une lettre désagréable et je n'en ai pas reçu.

La tireuse de cartes.—Comment, vous n'en avez pas reçu! Et la mienne, elle n'était donc pas assez désagréable?

TROIS RECETTES

TARTE AUX CONFITURES. — Etendre les confitures sur la pâte dont on relève le bord autour. Les couvrir d'une feuille de pâte bien mince à laquelle on fait de distance en distance de petits trous. Faire cuire et saupoudrer de sucre en poudre.

CONTRE LES PIQÛRES D'ABEILLES. — Vient-on à être piqué par une abeille, on prend un pavot blanc, on en incise la tête et on fait couler sur la piqûre quelques gouttes du suc laiteux qu'il contient. La douleur se calmera sur le champ et il ne surviendra pas d'enflure.

Le pavot blanc, qui est, du reste, une belle fleur, serait donc à sa place dans tous les jardins qui sont visités par les abeilles.

LES ENROUEMENTS. — On dit qu'un œuf bien frais rend la voix claire. La gargarisme suivant est excellent et fait un prompt effet :

Faites une décoction de : un tiers de lait, un tiers de figues, un tiers de guimauve et usez-en plusieurs fois par heure. On peut aussi faire usage d'eau de poireau en gargarismes répétés.

ESPRIT D'IMITATION

Ninette.—Maman, veux-tu me donner une autre robe pour ma poupée?
La mère.—Pourquoi, ma chérie?

Ninette.—Bien, vois-tu, on s'est querellé ensemble hier, mais on s'est raccordé ce matin. Il faut bien que je lui donne une robe.

IL Y A DE QUOI

Le tramp.—Pourriez-vous, chère dame, obliger un pauvre homme qui a un cancer à l'estomac, un commencement d'appendicite, un poumon et demi de tuberculeux et une jambe paralysée?

La dame.—Entrez. Ça s'adonne bien : mon fils, l'étudiant en médecine, prépare son examen de chirurgie et il va pouvoir vous... Mais pourquoi partez-vous si vite?

CONCLUSION LOGIQUE

On parlait d'un ami défunt :

—Crois-tu qu'il ait laissé grand'chose? demanda une personne à une autre.

—Je ne le crois pas, répondit celle-ci, car les héritiers sont ensemble dans les meilleurs termes.

LE PETIT FINAUD

Willie —Passe-moi un sou pour que je le donne à l'aveugle.

Le père.—En voici un.

Willie.—Papa, ça fait-il mal d'être aveugle?

Le père.—Non. Pourquoi demandes-tu cela?

Willie.—Alors, je pourrais peut-être garder le sou.

CHACUN SON TOUR

Toto.—Tous les hommes mauvais ont ils péri lors du déluge?

La mère.—Oui.

Toto (que son père vient de punir).—Quand est-ce qu'on va avoir un autre déluge?

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3791.—Nous donnons beaucoup de modèles de corsages, chemisettes, blouse d'été, sachant que c'est l'article à l'ordre du jour d'ici à l'automne. Ce modèle-ci comprend un yoke très prononcé, un devant étroit et le "bertha". Il est en soie Louisine bleu pastel avec "bertha" en guipure crème, sous-manches, en chiffon blanc et garniture en ruban de velours noir. On peut aussi employer le taffetas, le crêpe panne, le crêpe de Chine et toutes les soies légères.

Matériaux : 3 verges $\frac{3}{8}$, 21 pouces de largeur pour personne de taille moyenne.

Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

No 3791.—Corsage de fantaisie.



3791 Fancy Waist,
32 to 40 in. bust.

No 3815.—Jupe à trois pièces.



3815 Three-Piece Skirt
22 to 30 in. waist.

No 3815.—Voici un genre de grande nouveauté et très de toilette. Il est à effet de yoke avec une succession de légers replis. Ce modèle est en veiling chiffon crème avec garniture de guipure de nuance plus foncée; mais on peut également se servir de tous les autres tissus à robe. La pièce du devant est large et celles de côté, larges. L'ampleur du haut est ramenée en fronces ou replis.

Matériaux : 6 verges $\frac{1}{4}$, 21 pouces de largeur, pour taille moyenne.

Dimensions des patrons : 22, 24, 26, 28 et 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.

ÉVIDEMMENT IVRE



Casey.—Ainsi le patron a renvoyé Cassidy pour cause de boisson. Comment a-t-il su qu'il était saoul ?
Costigan.—Cet imbécile de Cassidy est tombé du sixième étage et ne s'est fait aucun mal.

SONNET

A mon petit-fils.

Ainsi mon petit-fils, voici qu'avec raison
En entrant par la porte étroite de ce monde
Tu fais naître en mon cœur l'émotion profonde,
Petite fleur, espoir de l'arrière saison.
Tu quittes ton néant pour une autre prison ;
La vie a des bonheurs, mais hélas, quand on sonde
L'avenir incertain où la tristesse abonde,
On a peur quand on est, comme moi, vieux grison !
Mon méchant petit gars, vrai je me désespère
De voir qu'un rien, que toi, tu puisses en un jour,
En proférant un cri, me sacrer ton grand-père ;
Moi qui me croyais jeune ! Ah ! cher petit amour,
Malgré cela je t'aime et j'irai sans rancune,
Si tu le demandais, te décrocher la lune.

FRÉDÉRIC PICOT.

LA REPETITION DU FINALE

(Trois heures de l'après-midi. Les quarante petites femmes qui sont du finale sont rangées sur deux rangs. L'accompagnateur est au piano. L'auteur, le régisseur le chef d'orchestre sont debout à l'avant-scène. Les artistes de la pièce causent dans un coin.)

L'AUTEUR, au régisseur.—Est-ce qu'elles ont pris une leçon sur le finale ?
LE RÉGISSEUR.—Oui, monsieur... Depuis deux heures, elles sont dessus...

L'AUTEUR, au chef d'orchestre.—Est-ce qu'elles le savent ?
LE CHEF D'ORCHESTRE.—Je ne sais pas... J'arrive à l'instant... Je viens de me lever...

L'AUTEUR.—Bon... Ça va bien... Comme ça vous serez dispos... (Aux petites femmes.) Mesdemoiselles, vous allez chanter le finale une fois sur place, pour voir si vous l'avez dans la note... Faites bien attention, n'est-ce pas ?...

LE RÉGISSEUR.—Une, deux, trois... (Les petites femmes commencent à chanter.)

L'AUTEUR, frappant par terre avec sa canne.—Non... non... Arrêtez... Ce n'est pas ça !... Vous partez avant le piano... Il y a un accord... (A l'accompagnateur.) Pourquoi n'avez-vous pas fait l'accord ?...

L'ACCOMPAGNATEUR.—Parce que ces dames sont parties avant !...

L'AUTEUR, aux petites femmes.—Là, vous voyez...
LE CHEF D'ORCHESTRE.—C'est bien simple... L'orchestre fera tra la la la la, dzim, dzim !... Dzim, dzim, c'est l'accord... D'ailleurs, ne partez pas sans que je vous fasse signe... Le soir aussi, je vous ferai signe... Allons... (A l'accompagnateur.) Tu y es, toi ?...

L'ACCOMPAGNATEUR.—Où faut-il reprendre ?

L'AUTEUR.—Quelques mesures avant, naturellement, pour enchaîner... Allons-y... Tra la la la la, dzim, dzim. (Faisant un signe avec sa canne.) Allez-y maintenant...

LES PETITES FEMMES, chantant :

Vite, vite !
Qu'on s'agite !
Il ne faut pas hésiter.
Qu'il s'en aille,
La canaille !
Ou bien on va l'arrêter.

Fuyez ! Fuyez !
Vous nous ennuyez !
On n'a jamais vu
Pareil individu !
C'est vraiment inouï !
Oui ! oui !

L'AUTEUR, frappant avec sa canne par terre.—Halte !... Arrêtez !...

(Au chef d'orchestre et au régisseur.) Ce n'est pas ça, du tout...

LE CHEF D'ORCHESTRE.—Elles ne vont pas en mesure...
LE RÉGISSEUR.—Je n'y comprends rien !... Tout à l'heure, elles savaient sans manquer un mot...

L'AUTEUR.—Je vous demande pardon, mon ami... Elles ne savent même pas les paroles... Tenez, en voilà une... Le diable m'emporte si je sais ce qu'elle a baragouiné... Oui, vous, vous, mademoiselle... Ce n'est pas la peine de rire... Il n'y a rien de drôle...

LA PETITE FEMME.—Je vous demande pardon... Je sais les paroles...

L'AUTEUR.—Ah !... Eh bien, venez un peu ici... (La petite femme s'avance.) Et dites-les-nous toute seule les paroles...

LA PETITE FEMME.—Je les sais...

L'AUTEUR.—Eh bien, dites-les-nous.

LA PETITE FEMME.—Mais puisque je les sais !...

L'AUTEUR.—Nom de nom, dites-les, alors !...

LA PETITE FEMME, chantant seule.—

Vite ! vite !
Qu'on s'agite !
Il ne faut pas hésiter !
Qu'on empaile
La volaille !
Ou bien on va la rater !

Partez ! partez !
Vous nous embêtez !
On n'a jamais vu
Pareil individu !
C'est vraiment inouï !
Nouï ! Nouï !

VRAISEMBLABLEMENT

Philidor.—C'est insensé, Théodore est toujours ivre ; je ne me souviens pas l'avoir rencontré dans son état normal.

Justin.—Comment, tu ne sais pas, mais il a été fort éprouvé et il boit pour noyer son chagrin.

Philidor.—Alors, il devrait bien y renoncer, car il est à présumer que son chagrin est bon nageur depuis le temps qu'il s'enivre.

MALENTENDU

X.—J'ai un grand-père qui va être centenaire.

XX.—Peuh ! ça n'a rien d'épatant, regarde donc les Rothschild qui sont tous millionnaires.

DÉFINITION

Madame.—J'entends toujours parler de subsides. Qu'est-ce que c'est, un subside ?

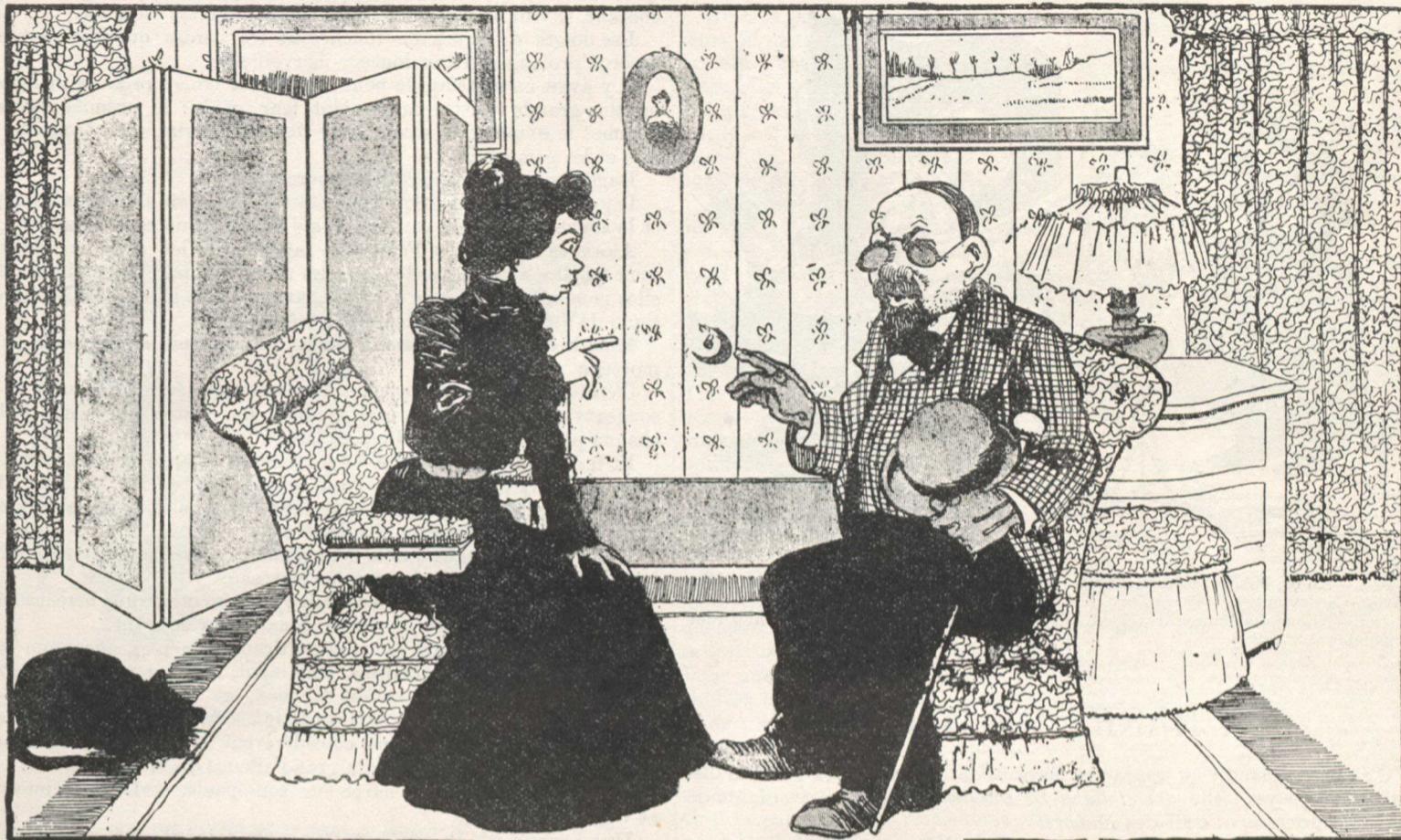
Monsieur.—Un subside, ma chère ? Eh bien, quand je te donne \$20 pour aller voir ta mère plutôt que de la laisser venir ici, ça c'est un subside.

RENCONTRE



M. Gabien fils.—Oh ! pardon, madame !... Je ne vous avais pas aperçue !!!

QUESTION PERTINENTE



M. Mustlard.—Vous êtes plus belle que jamais. Vos longs cils noirs donnent de l'éclat à l'azur de vos yeux et le rose de votre visage fait paraître vos dents nacrées...

Mlle Simplice.—Veuillez m'expliquer, je vous prie, comment vous pouvez distinguer toutes ces jolies nuances avec des lunettes bleues ?

LES FETES DE LA ROSE

L'usage de décerner les prix de vertu aux jeunes filles les plus méritantes est aujourd'hui très répandu ; il n'y aura bientôt plus, en France, un seul village qui ne tienne à couronner une rosière. Cet usage est fort ancien. Nous croyons intéressant d'en rappeler l'origine.

Pour être rosière, dit un dicton, il faut être sage, affable avec tout le monde, laborieuse, ne pas médire de son prochain et aimer ses parents.

Certainement, les rosières de Salency remplirent toutes ces conditions, car on ne s'expliquerait pas leur renommée universelle. Là fut couronnée la première rosière.

L'institution est due à saint Médard, évêque de Noyon, qui vivait au cinquième siècle. Saint Médard, seigneur de Salency, eut l'idée de donner une couronne de roses et une somme de 25 livres à la jeune fille la plus vertueuse. Il détacha même de ses domaines douze arpents dont il affecta les revenus à ce paiement, et qui portèrent le nom de fief de la Rose.

La première qui fut élue à la fête de la Rose fut la propre sœur de saint Médard, en 1525.

Depuis ce jour, la couronne fut décernée tous les ans à une jeune Salencienne. Avec la couronne, elle trouvait toujours un mari, et un mois après avait lieu le mariage. Une des conditions de l'élection était, non seulement que la rosière devait être sage, mais encore toute sa famille, son père, sa mère, ses sœurs, ses frères, ses parents.

Le seigneur de Salency avait seul le droit de choisir la rosière entre trois jeunes filles nées à Salency, qui lui étaient présentées un mois à l'avance. Ses rivaux pouvaient discuter ses titres. Puis le choix de la rosière était irrévocablement fixé.

La vertu ne pouvait demeurer le privilège exclusif d'une petite ville. L'exemple de Salency fut salutaire, et d'autres essayèrent de rivaliser.

En 1775, M. de Beaumont fonda, près de Caen, à Canon, une fête de la rose. L'acte de fondation spécifiait que les Communes de Mézidon, Canon, Vieux-Fumé éliraient une bonne jeune fille, une bonne mère, un bon fils, un bon père de famille, un bon vieillard.

On donna à cette fête le nom de fête des *Bonnes gens*. Il y avait deux prix de 300 livres et une médaille d'argent.

Après Canon, ce fut la rosière de Bricquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en Normandie.

La première rosière fut couronnée le 30 septembre 1776. Elle eut le privilège de remettre les amendes aux particuliers.

À Falaise, on en couronna une pour la première fois, le 14 juin 1778, jour de la Trinité. À cette fête, qui avait attiré plus de six mille étrangers, le Portugal, la Russie, le Danemark, l'Italie envoyèrent des délégués.

Les habitants l'avaient proposée le lundi de Pâques. Le seigneur l'avait choisie sur une liste de trois candidates, et avait remis, sous pli cacheté, son nom au desservant, qui le révéla le jour de l'Annonciation. Ce fut Elisabeth Gilbert, âgée de dix-neuf ans. On prononça un discours où ses

vertus furent exaltées ; la rosière chanta, à la collation du soir, avant le bal, et ses compagnes reprirent en chœur :

Filles de ce village,
A notre bienfaiteur
Rendons un juste hommage,
Ça fait toujours honneur.

Le père de la rosière terminait par ce quatrain :

De la mort furieuse
Je braverai l'horreur,
Ma fille est vertueuse,
Ça fait toujours honneur.

En 1778, le Parlement de Metz donna l'autorisation de fonder une fête de la Rose à Réchicourt-le-Château.

À Suresnes, il existe une fête de la Rose depuis le 15 août 1779. D'après l'acte de dotation, la rosière devait avoir dix-huit ans, et habiter Suresnes depuis dix ans.

La rosière de Suresnes fut supprimée par la Révolution.

En 1802, le maire de Suresnes adressa une réclamation au ministère de l'intérieur, pour lui demander le rétablissement de la fête de la rose. Le ministre lui répondit favorablement, mais accorda une somme très minime.

Ce fut une dame de Richemont qui sauva la situation. Cette dame, qui habitait Suresnes, avait eu le malheur de perdre sa fille dans des circonstances tragiques. Les habitants de Suresnes éprouvèrent autant de douleur qu'elle ; la consternation fut générale. La comtesse, émue de ces marques d'affection, voulut récompenser ces braves gens. Elle fonda un prix de vertu. Une dot de 3,000 francs était mise à la disposition de la rosière lors de son mariage. Elle devait avoir de dix-huit à vingt ans. Elle devait donner à son premier enfant le nom de Camille, qui était celui de la jeune fille décédée.

On voit que, depuis Salency, l'institution a fait des progrès. La plupart de ces créations nouvelles proviennent de legs, qui renferment certaines formalités. Les bienfaiteurs veulent encourager la vertu.

Non seulement il y a aujourd'hui des rosières dans toute la France, mais Paris a une véritable ceinture de rosières. Nanterre fait une rude concurrence à Suresnes ; concurrente aussi la rosière de Fontenay-sous-Bois, fondée en 1839. Romainville, Puteaux, Enghien, Montreuil, Neuilly, Saint-Denis, Saint-Germain fournissent leur contingent de rosières. Cela promet pour l'avenir

A. V.

AU THÉÂTRE

M. Fabien.—Oh ! ce n'est pas la plus belle scène : tout à l'heure, le père va assassiner ses trois enfants !

Tous.—Enfin !

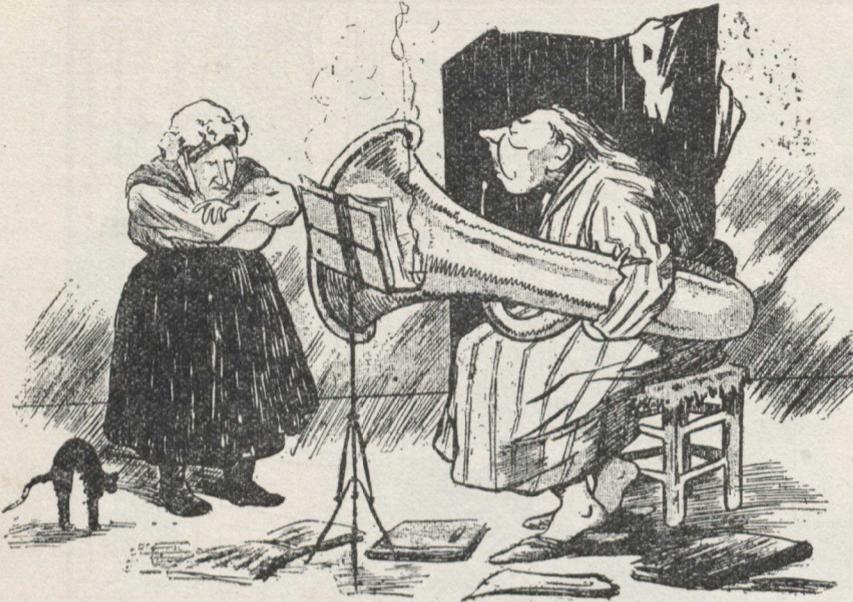
AMÉNITÉS

Echos du dernier bal masqué :

Elle.—Mais, Jack, n'importe qui te reconnaît : tu as l'air si fou !

Lui.—Personne ne te reconnaîtra, toi... Tu as l'air si charmante !!!

UN TYPE



Elle.—Ah ça, Hector, tu deviens fou ! Jouer de ce machin-là à deux heures du matin. Ça devient...

Lui.—Allons, bobonne, tais-toi, ne fais pas tant de bruit... tu vas réveiller tout le monde !

LA HARPE DE DAGDE

C'était en Irlande, au temps des héros et des dieux. Deux races se disputaient le pays : celle des *Túatha Dé Danann*, c'est-à-dire "enfants de Dana", la déesse, et celle des *Fomoré*.

Les premiers étaient dieux du Jour et de la Vie, amie de la belle nature et des arts primitifs : ils aimaient les discours et les chants. Les Fomoré, au contraire, fils de la Nuit, de l'Ignorence et de la Mort, sombres et durs, méprisaient l'éloquence et l'harmonie. Les deux peuples, naturellement, ne pouvaient s'entendre, et combattaient l'un contre l'autre en des luttes sans trêve.

Or, une puissante épée, chère au fils de la Nuit, étant tombée aux mains de leurs adversaires, les Fomoré jurèrent de se venger ; et dans une dernière et rude mêlée, ils réussirent à s'emparer par surprise de la Harpe de Dagdé.

En ce temps-là, les *Túatha Dé Danann* étaient conduits par trois chefs glorieux : les dieux Lug, Ogmé et Dagdé ou Dagan, le plus ancien des bardes, le chantre des exploits généreux, et le possesseur de la harpe aux cordes sonores.

Le désespoir de Dagdé fut violent. Mais il ne s'arrêta pas à des plaines vaines, indignes d'un guerrier ; et sans même prendre sa lance ou son épée, il s'éloigna rapidement, sans une parole, à la poursuite des ravisseurs.

—Nous te suivons ! crièrent Ogmé et Lug.

Mais le vent emporta les voix au loin et Dagdé, fuyant toujours, ne les entendit pas.

Cependant, malgré sa volonté et son courage, il sentit bientôt ses jambes mollir ; sa langue était desséchée dans sa bouche, son cœur battait à coups précipités, — il comprit qu'il ne pouvait aller plus loin, et un voile de pleurs troubla sa vue. Car il aimait sa harpe par dessus toutes choses, et il sentait douloureusement son impuissance.

...Et Dagdé, le joueur superbe aux sons harmonieux, tomba épuisé sur le bord de la route. Une main ferme se posa sur son épaule, une autre main compatissante écarta ses cheveux, essuyant la sueur et la poussière dont son visage était souillé...

Dagdé, en ouvrant les yeux, reconnut Lug et Ogmé debout devant lui.

Et tous trois reprirent leur course rapide.

Devant eux, bientôt, un roc immense se dressa. Et quand ils l'eurent dépassé, il se trouvèrent au seuil d'une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élevait un haut et large *dún* ; c'est ainsi qu'on nommait les grands châteaux de pierres des anciens chefs d'Irlande. Ils marchèrent droit aux lourdes murailles grises, et s'arrêtèrent devant le portique.

Des cris et des rires sortaient de là ; et sur les marches ils virent, jetés pêle-mêle, des boucliers, des lances, des massues, parmi lesquels ils reconnurent des trophées enlevés à leur propre peuple.

Ils entrèrent. Une vaste salle s'ouvrit devant les yeux, où des hommes assis ou étendus buvaient et mangeaient. C'étaient bien là, comme ils l'avaient deviné, les chefs des Fomoré. Se croyant assez loin du champ de bataille pour n'avoir plus rien à craindre, les survivants de la tribu avaient fait halte dans le vieux fort abandonné pour prendre leur repas.

Les trois dieux se tinrent un moment immobiles à l'entrée de la salle.

Mais, tandis que Lug et Ogmé, le regard sombre et les bras croisés, restaient muets et farouches, les yeux errants de Dagdé reconnurent, accroché au mur de la salle ainsi qu'un glorieux butin, la harpe aux cordes frémissantes. Et avant que les Fomoré eussent eu le temps de revenir de leur surprise :

—Viens ! cria Dagan de toutes ses forces.

Et il tendit ses bras vers le mur.

Alors, de lui-même, l'admirable instrument se détachant de la paroi

vola vers son maître, et cela si violemment et dans une si grande hâte qu'il renversa, a-sure-t-on, neuf personnes sur son passage. Et toujours courant, il vint se placer entre les mains ouvertes du héros.

Les doigts du musicien touchèrent les cordes qui vibrèrent en longs accords prolongés, d'une douceur merveilleuse.

Il y avait en ce temps-là pour les bardes trois morceaux principaux où les plus grands artistes mesuraient leur génie : le premier versait aux hommes le sommeil, le second leur donnait le rire, et le troisième les larmes et les gémissements.

Dagdé commença le troisième morceau.

Il jouait lentement. Son cœur était encore plein des récentes angoisses, et le souvenir pleurait au bout de ses doigts en notes douloureuses.

Alors les femmes des Fomoré se rappellèrent les défaites anciennes, et ceux qu'elles avaient perdus, et elles firent entendre des plaintes désolées ; elles poussaient de longs sanglots, arrachaient leurs beaux cheveux en signe de deuil, et déchiraient leurs vêtements.

Mais le dieu inspiré cessa le chant du désespoir et commença le second morceau.

C'était un air libre et joyeux comme une matinée de printemps, et Dagan, songeant que sa harpe lui était rendue, fit éclater une gaité folle dans chaque phrase de la mélodie populaire.

Et les enfants des Fomoré, en entendant cela, se mirent tous à rire en frappant leurs petites mains l'une contre l'autre. De les voir ainsi, les mères, essuyant leurs larmes, se mirent à rire aussi, et la salle retentit de gazouillements clairs et de cris de fête.

Enfin le dieu songea que le dénouement de la situation dépendait maintenant de lui, et il joua le premier morceau.

Cela commençait par une cadence rythmée comme une berceuse de nourrice et s'élevait dans un murmure doux et enveloppant.

Alors, les guerriers de la tribu sentirent une paix inconnue pénétrer leurs âmes rudes. Un charme, lentement, ferma leurs paupières alourdies, un profond oubli descendit sur eux, et ils s'endormirent. — Et les femmes, d'avoir pleuré, les enfants fatigués de rire, s'endormirent aussi.

Les trois dieux, un instant, considérèrent leurs ennemis étendus désarmés dans le repos, au milieu du grand silence de la salle.

Puis Dagan, glissant la harpe sur son épaule, sortit le premier, et Lug et Ogmé le suivirent.

Une heure après ils rentraient au camp, sains et saufs et victorieux, aux acclamations frénétiques de tout le peuple, ramenant fièrement la harpe fidèle, la glorieuse harpe de Dagdé.

J. H.

PERLE DE CASERNE

Le sous-officier (à un homme à barbe naissante).—Eh ! vous, Durand, vous ne pouvez rester comme ça. Si vous avez de la barbe, vous pouvez la porter, mais si vous n'en avez pas, faut la raser, m'entendez ?

FAITS RÉTABLIS

Damien.—Ah ! mais, écoutez donc : il me semble que le Durand dont vous me parlez est médecin... et médecin allopathe...

Gatien.—Pas du tout, il est *mal aux pattes*, c'est un pédicure.

POUR ETRE SUR



L'admirateur.—C'est à l'un de ces deux individus qu'elle écrit.

L'ami.—Peux-tu découvrir à qui ?

L'admirateur.—Si je ne le puis, je les battrai tous les deux.

SON PETIT COMPTE



Le plombier.—Hello ! Nicolas... Qu'est-ce que tu fais ici ? Gardien ?
L'autre.—Non, je suis le propriétaire,
Le plombier.—Comment ça ?
L'autre.—J'ai fait un peu de plombage dans la maison et j'ai gardé celle-ci en paiement.

La baronne montre à Boireau une toilette Pompadour qu'elle doit mettre à un dîner en costumes.
—Ça me sied à ravir, dit-elle... Et dans ces atours, je ressemble absolument à Marie-Antoinette.
—Absolument, fait Boireau... Le bourreau s'y tromperait.

Monsieur sonne son domestique.
—Voyons, Joseph, regardez donc : vous m'apportez deux bottines du même pied.
Joseph sort un instant, puis revient effaré :
—Ah bien ! monsieur, c'est pas ma faute ; l'autre paire est aussi comme ça !

TOURNOI DE CALCULATEUR.

Un très curieux tournoi de calculateurs a eu lieu à la réunion de la Société Astronomique de France. Deux des membres de la Société, M. Inaudi, le calculateur mental bien connu, et M. Brandebourg, qui opère avec des méthodes raisonnées spéciales, ont rivalisé d'exactitude et de rapidité.

Par exemple, M. Inaudi tourne le dos au tableau, tandis qu'une personne y inscrit les sommes dictées par l'auditoire. Il résout ainsi en 9 secondes la soustraction de deux nombres de 18 chiffres chacun ; en 15 secondes la multiplication d'un nombre de 5 chiffres par lui-même ; en 54 secondes, celle d'un nombre de 5 chiffres par un autre nombre de 5 chiffres également. En 4 minutes il a porté le chiffre 2 à sa 50e puissance, extrait des racines de chiffres portés à la 52e puissance, et enfin récapitulé de mémoire toutes les sommes inscrites au tableau sans y avoir un instant jeté les yeux.

M. Brandebourg, au contraire, regarde le tableau et procède scientifiquement, mais il obtient dans ses opérations une rapidité plus grande encore. Pour une addition de 10 nombres de 6 chiffres chacun, le temps des inscrire et de tirer la barre ; le total est donné instantanément. Pour une multiplication de 5 chiffres par 5 chiffres, 12 secondes. Pour 4 multiplications de 2 chiffres par 2 chiffres, mais dont les 4 produits doivent être totalisés, le total général est donné en 2 secondes. Enfin M. Brandebourg fait aussi, mais y mettant quelques secondes de plus, des multiplications mentales de très grands nombres, en remplaçant les chiffres par des sons, ce qui lui donne des mots que sa mémoire retient mieux que des nombres,

Comme dans les meilleures batailles, il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu dans ce tournoi, puisque les deux spécialistes mis en présence opéraient par des procédés différents ; mais la précision avec laquelle ils opéraient a émerveillé la scientifique assistance qui les regardait faire.

COMPARAISON INUTILE

Aucun remède ne peut être comparé au Baume Rhumal pour soigner le rhume, la bronchite, la coqueluche, la grippe. 58

L'agent Tillesse, chargé de l'affaire de l'homme coupé en morceaux, vient trouver le chef de la Sûreté :

—J'ai découvert l'auteur de l'assassinat.

- Le coupable ?
—Oui. C'est lui-même.
—Comment !
—Sans doute, puisqu'il est coupé en morceaux, c'est qu'il était coupable !!!

Dans une auberge de village fréquentée par les cyclistes, un client trouve un fragment de pneu dans le ragoût qu'on vient de lui apporter

—Mazette ! dit-il, on est dans le mouvement ici : les "roux" sont caoutchoutés !

La réforme de l'orthographe.

La jeune Rosi, invitée à déjeuner par son ami Marcel, lui envoie un mot pour le prévenir qu'elle arrivera en retard. Et elle ajoute :

"Tu des jeunes rats en m'attendant."

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

Retour du Mignon Portrait du 17me Siecle



Portrait miniature, délicieusement peint-émaillé et mis en de magnifiques épingettes PLAQUES EN OR. Pour introduire ces bijoux d'art, nous en ferons un avec tout portrait envoyé accompagné de \$1.00 et nous renverrons le portrait intact. Argent remis si l'on est pas satisfait. Catalogue gratis. Photo Jewelry Mfg. Co. TORONTO.

Employez-vous une Vieilleuse ?

La petite vieilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandeliers pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 6 RUE ST-LAURENT.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT

Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pourrait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français. CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

La scie du jour, entre artistes :
—Qu'est-ce que tu vas exposer au Salon, cette année ?
—Judith et Holopherne.
—Quelle ferme ?
—Ta... bouche.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., *10.00 p. m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a. m., 5.40 p. m.

Trains Express Rapides

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.55 a. m. et 4.10 p. m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p. m. et 6.30 p. m. respectivement.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, *7.45 p. m.
Arrivée à Holyoke, *7.12 a. m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a. m.
Départ de Springfield, *8.09 p. m., 9.15 a. m.
Départ de Holyoke, *8.18 p. m., 9.32 a. m.
Arrivée à Montréal, *8.20 p. m., 9.15 p. m.
PAS DE CHANGEMENT de chaux entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
* Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. F. Payette, 357 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A. J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

L'INTERNATIONAL LIMITED

part de Montréal tous les jours à 9 a. m., et arrive à Toronto à 4.40 p. m. ; à London, 7.30 p. m. ; à Détroit, 10.40 p. m., et Chicago, 7.20 a. m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montréal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a. m. et 4.10 p. m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p. m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a. m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p. m., tous les jours.
Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

Efficacité sans égale.



Pilules Sanguines du Dr Jean

Femmes. Filles. Jeunes et plus âgées. Si vous souffrez de faiblesse du sang, d'épuisement des nerfs, douleurs dans le dos, pâles couleurs, irrégularité, palpitations du cœur, ou autres maladies particulières aux femmes, prenez des Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais" pour tonifier vos nerfs, enrichir votre sang et soutenir l'action du cœur.

Soulagement immédiat. Guérison certaine. 50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyées partout par la malle franco, sur réception du prix. Cie Médicale du Dr Jean, B. P. Boîte 187, Montréal, Que.

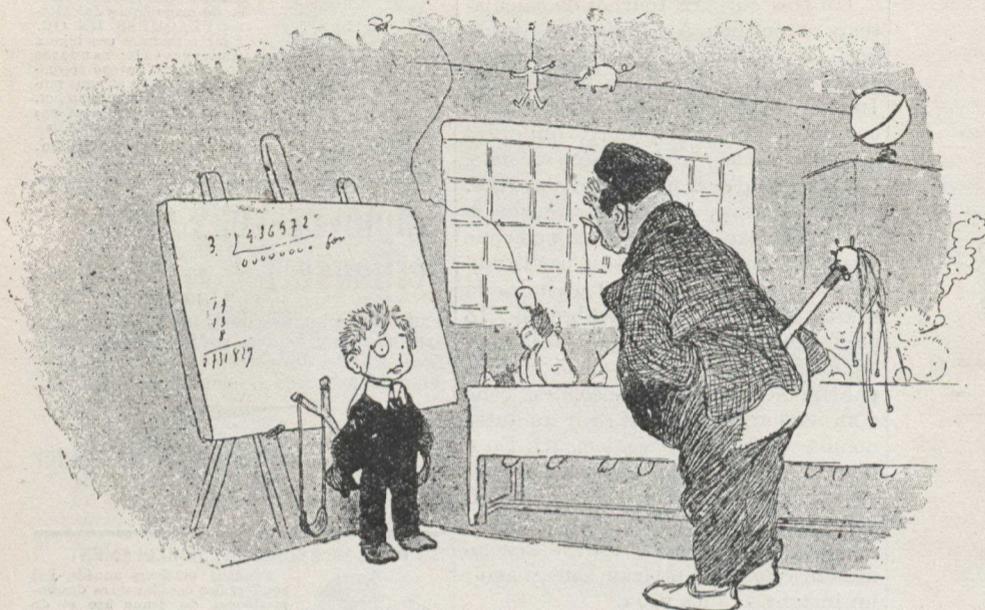
Une Mariée Heureuse

... Rien ne fera plus plaisir à une mariée que de voir sa maison meublée par nous. Elle SAIT que ses meubles sont faits de telle sorte, qu'avec un soin ordinaire, ils dureront la vie.
... Nos dessins sont très jolis et nous prenons le plus grand soin pour que dans la confection de nos meubles il n'entre que du bois préparé de la meilleure qualité.
... Nous donnons volontiers des estimés et des plans pour meubler les maisons, si on le désire.

Renaud, Kind & Patterson,

652 Rue Craig, 2442 Rue Ste-Catherine.

LA JEUNESSE EST INDIFFÉRENTE



Le maître — Elève Bellepatte, retirez-moi ce carreau de l'œil, et dites ce que fit François Ier en 1515.

L'élève — Je m'en fiche ! D'ailleurs, je ne mets jamais mon nez dans les affaires des autres.

LA PROMENADE DU POÈTE

Sous les plateaux frais,
L'autre jour, j'égarais
Mes vagues rêveries,
A l'heure où le soleil
Lève son front vermeil
Sur nos plaines fleuries.

A l'entour, dans les champs,
Tout était joie et chants
Et corolles mi-closes.
Seul, le zéphyr encor
Ne prenait point l'essor,
Endormi sur les roses.

En haut, de toutes parts,
Brillaient à mes regards
Au dôme de l'allée,
Les pleurs qu'y suspendit
La rosée : on eût dit
Une voûte étoilée.

« Ah ! me dis-je, glissons
A mon tour quelques sons
Dans cet hymne de flamme,
Et sur un blanc velin,
Epanchons le trop-plein
Des transports de mon âme. »

J'écris un premier vers,
Et voilà qu'à travers
L'immobile feuillage
Le plus charmant rayon
Glisse, et sous mon crayon,
Luit en heureux présage.

Prompt à me rappeler
Tout ce qui vint troubler
Ma jeune âme ravie
Avec des pleurs aussi,
Je m'étais dit : « Ainsi
Le livre de ma vie. »

Crédule, il me semblait
Qu'à la page où brillait
La clarté prophétique
Allait encore bien mieux
Resplendir, glorieux,
Mon rayon poétique !

Mais, espoir décevant !
Un coup d'aile du vent
Berça les hautes cimes,
Et que d'ombres, soudain,
Couvrant de leurs dédains
Mes vaniteuses rimes !

La pauvre feuille d'or,
Du radieux trésor
Ainsi dépossédée,
Sous le flottant rideau
De larges gouttes d'eau
Fut encore inondée.

Et devenu rêveur,
Sentant fuir de mon cœur
Extase et poésie,
J'eus bientôt replié,
Triste et désappointé,
La page en vain choisie.

Hélas ! C'est qu'en voyant
Du dôme verdoyant
Des hauts platanes sombres,
Le vent qui s'éveillait
Jeter sur mon feuillet
Tant de pleurs et tant d'ombres,

LE PETIT EDOUARD.

Perrette, Gare la Casse !

Un soir de janvier, je relisais un bon vieux livre que j'aime, le *Voyage autour de mon jardin* (par Alphonse Karr), pendant que près de moi mon arrière-petite nièce Nini terminait ses devoirs. Lorsqu'elle eut rangé ses "affaires", elle sortit son porte-monnaie et en versa le contenu sur la table ; puis elle se mit à compter son magot jusqu'au dernier décime. Il y avait six francs, et quatre sous.

Elle eut un sourire bienheureux, et se mit à dire avec volubilité :

— J'achèterai une jolie plante verte pour petite mère, puis, avec les dix sous que parrain me donne chaque dimanche et les deux francs que j'aurai à la fin du mois pour mon bulletin de satisfaction, j'achèterai encore un plumier neuf, un canif et une boîte à peinture garnie...

Je toussai. Nini se retourna et dut voir l'éclair narquois de mes lunettes et la moue dubitative de ma bouche. Alors, lentement, je dis les premiers vers de la fable : *La laitière et le pot-au-lait*.

Ma petite nièce rougit, et je me plongeai derechef dans ma lecture, tandis qu'elle réintégrait sa fortune dans sa poche.

Le lendemain matin, j'entendis Nini pester contre son crochet à bottines usé :

— J'en achèterai un neuf quand nous irons en ville ! ajouta-t-elle.

Le soir elle revint très enthousiaste de chez son amie Georgette : celle-ci avait un petit recueil de danses faciles, utiles, joudis et dimanches, pour faire danser les amis en visite.

Nini avait pris note du titre et du prix, sans oublier l'adresse de l'éditeur... se promettant bien d'acheter cela.

Et, dans le courant de la semaine, d'autres objets désirés vinrent s'ajouter à la liste : de quoi encombrer une chambre entière, si par aventure quelque fée, d'un coup de baguette, eût réalisé tous ces rêves.

Une seule fois je me permis de secouer la tête, disant :

— Perrette, gare la casse !

La fin du mois arriva. Mais, à la suite de deux devoirs manqués, le bulletin de satisfaction manqué, Perrette-Nini continuait à se rêver propriétaire de tout ce qu'elle désirait si vivement. Très guillerette, la petite trotta à côté de moi, et tôt nous arrivâmes au *Grand Bazar*.

Première casse !

Le jeudi suivant on allait aux emplettes, et, malgré sa déconvenue au sujet du billet de satisfaction manqué, Perrette-Nini continuait à se rêver propriétaire de tout ce qu'elle désirait si vivement. Très guillerette, la petite trotta à côté de moi, et tôt nous arrivâmes au *Grand Bazar*.

Elle marchanda des plumiers, puis, lorsque son choix fut fait, chercha dans sa poche sa *liste-memento* et son porte-monnaie... La liste y était bien, — mais non la bourse, hélas !

La pauvre enfant eut beau retourner et la poche de sa robe et celles de sa jaquette, fouiller de fond en comble sa petite sacoche : le magot avait bel et bien disparu. L'avait-elle perdu, ou bien fut-il par quelque habile pick-pocket subtilisé ?

Mystère. La pauvrette fondit en larmes, pitoyablement. J'eus beau, pour essayer de la consoler, lui offrir et le plumier choisi et le fameux recueil de danses : le gros chagrin de ma nièce dura pendant plusieurs jours, et si cruelle après la fantasmagorie de ses rêves avait été sa déception, qu'elle s'en souviendra, j'en suis sûre, toute sa vie.

Pour moi, toute sensible que je fusse à sa peine je voyais là pour elle une excellente leçon.

Combien parmi nous de petites Perrettes qui, habituées à laisser trotter comme un cabri leur imagination vagabonde, se préparent une vie de déception perpétuelles !

Que n'emploient-elles à des choses utiles tout le temps — le précieux temps — qu'elles gaspillent en projets multiples et futiles, bâtis étourdiment à tout propos et même à propos de rien, châteaux de cartes branlantes qu'un souffle fait crouler !

TANTE CATHERINE.

ET LUI ?

Certain docteur, bien connu dans le monde des cercles, adore le baccara. Hier, comme il était en pleine veine, son domestique accourt effaré :

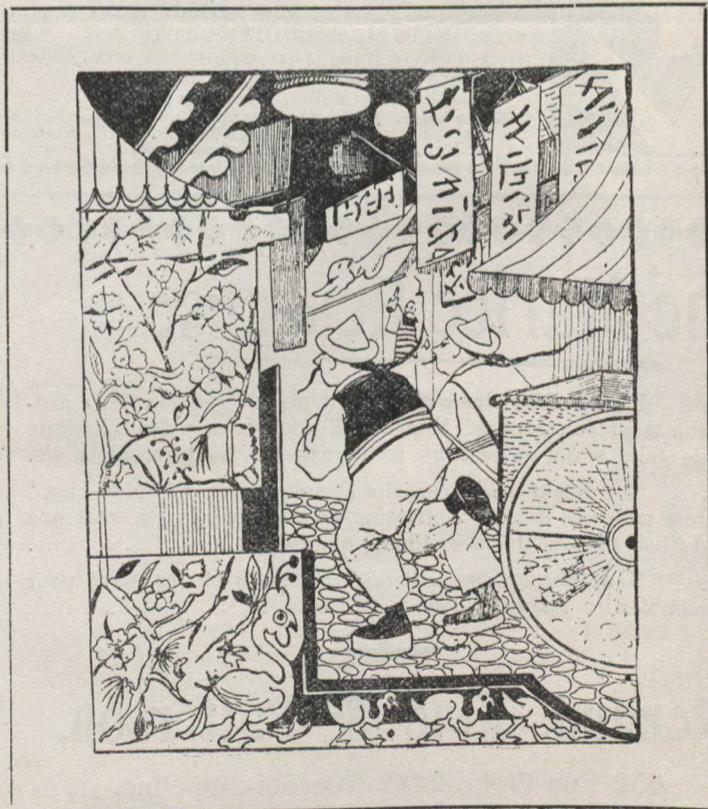
— Docteur, c'est pour un malade.

— Dites-lui d'attendre.

— C'est qu'il est en train de passer.

— Eh bien... moi aussi.

DEVINETTE



— Où est le mandarin ?

Ne Faites pas d'Expériences



Beaucoup de personnes sont adonnées à la pratique folle et dangereuse de faire des expériences avec un prétendu remède, ou un autre, quand leur santé est attaquée. De mauvais résultats, plutôt que des bons, en découlent presque assurément. Ce ne sera d'aucune façon une expérience que vous ferez en vous servant des

Pilules Roses DU Dr Williams

Ces pilules sont un médicament bien connu avec un record de venu du domaine public. Quand vous les achetez, vous savez exactement ce que vous avez et ce qu'elles peuvent accomplir. Dans toutes les maladies causées par la mauvaise condition du sang ou du système nerveux, ces pilules ont été reconnues comme un remède infaillible. Elles ont établi leur mérite dans votre propre voisinage et ce qu'elles ont fait pour d'autres, elles le feront pour vous. Pourquoi, alors, gaspiller votre argent ou continuer à mettre votre santé en danger en expérimentant d'autres médecines ?

Mme Frank Evans, 133 rue Frontenac, Montréal, dit :

"Je sens que je dois dire un bon mot pour les Pilules Roses du Dr Williams, dans l'espoir que ce qui m'est arrivé pourra bénéficier à quelque autre femme souffrante. Je suis maintenant âgée de vingt trois ans et depuis ma onzième année j'ai souffert beaucoup plus que ma part d'agonie à cause de maladies propres à mon sexe. A seize ans, le mal avait pris de telles proportions que je dus subir une opération à l'Hôpital Général de Montréal. Cela ne me guérit pas et un peu plus tard j'en subis une autre. Celle-ci me procura quelque bien, mais non la guérison complète, et je continuai à souffrir de douleurs dans l'abdomen et de maux de tête bilieux. Quelques années plus tard, quand mon mari alla demeurer à Halifax, je souffrais encore terriblement et fus conduite à l'Hôpital Général où une autre opération fut faite. Cela me donna du soulagement pendant deux ou trois mois, mais le mal ancien revint encore ; je souffrais sans sursis pendant des jours entiers parfois, et rien ne paraissait devoir me soulager. En février 1899, je fus de nouveau obligée d'aller à l'hôpital et de subir une quatrième opération qui ne me fit pas de bien, et comme le chloroforme administré au cours de l'opération m'avait affecté le cœur, je ne voulais pas me prêter à d'autre et je fus reconduite chez moi plus malade que jamais. En août 1899, on me conseilla d'essayer les Pilules Roses du Dr Williams et je résolus de le faire. J'en ai fait usage pendant plusieurs mois et en ai retiré plus de soulagement que des quatre opérations par lesquelles j'ai passé, et je les recommande fortement à toutes les personnes souffrant de maladies qui affectent tant de personnes de mon sexe."

DES SUBSTITUTIONS — toujours sans valeur — sont souvent offertes et devraient être promptement refusées. Les vraies portent le plein terme : "Dr. Williams Pink Pills for Pale People" sur l'enveloppe autour de chaque boîte. Si vous avez quelques doutes, adressez-vous directement à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et les pilules vous seront envoyées par la poste, franco, au prix de 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

PSEUDONYMES ROYAUX

L'impératrice d'Autriche, au moment où elle succomba sous le stylet de Lucheni, voyageait incognito, se faisant appeler comtesse de Hohenau. Souvent aussi, elle s'inscrivait, sur le registre des hôtels où elle descendait, sous le nom de Mme Niccolson.

Voici les pseudonymes de quelques autres souverains d'Europe :

La reine Victoria voyageait sous le nom de comtesse de Balmoral (Balmoral, comme on sait, est le nom d'une terre magnifique située en Ecosse, où Sa Gracieuse Majesté faisait de fréquents séjours). La reine de Portugal voyageait incognito sous le nom de marquise de Villarosa ; la reine Isabelle, sous celui de comtesse de Tolède ; l'impératrice Frédéric, mère de Guillaume II, sous celui de comtesse de Lingen. L'identité du roi des Belges Léopold se dissimule en voyage sous le nom de comte de Ravestein ; celle du roi de Portugal, sous le titre de comte de Barcellos. Le prince de Galles a adopté le nom de comte de Chester ; le prince de Bulgarie, celui de comte de Murany ; le prince royale de Suède, celui de comte de Carlsberg. Enfin l'ex-impératrice Eugénie voyage sous le nom de comtesse de Pierrefonds.

**

De toutes les ruines du monde, la ruine de l'homme est assurément la plus triste à contempler.

**

Des agents du gouvernement de l'Australie occidentale parcourent en ce moment l'Europe pour y acheter tous les chats disponibles.

On se souvient que le gouvernement du Queens-land, effrayé par la faculté de reproduction qui distingue le lapin australien, avait demandé à Pasteur un moyen d'arrêter cette étrange invasion. Après avoir expérimenté diverses méthodes, le gouvernement s'était décidé à lâcher des quantités de chats dans les districts contaminés. Les félins se sont si bien acquittés de leur tâche que le gouvernement limitrophe, celui de l'Australie occidentale, a résolu d'adopter la même méthode, mais sur une échelle gigantesque. Ses agents ont déjà épuisé les stocks de l'Angleterre et de la Belgique.

Les acheteurs donnent cent sous par tête.

**

Métier de dupe que le pessimisme : c'est l'art de souffrir par avance de maux qu'on n'aura peut-être jamais.

**

Fumistrol ne laisse échapper aucune occasion d'y aller de sa petite idiotie. Il disait hier :

—Voilà l'existence du peuple serbe assurée pour un millier de siècles.

—Comment cela ?

—Dame, il est certain, maintenant, de vivre... sans Milan !

**

Cri d'un égoïste (tout gourmand sait en être un) :

—"Ariste, il ne faut, en voyage, se mettre à table qu'à côté d'un homme bien portant."

**

La vie se passe en absences, on est toujours entre le souvenir et l'espérance ; on ne jouit jamais.

UNE CERTITUDE

Avec le *Barume Rhumal*, plus d'enrouement, plus d'extinction de voix. 59

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète ses petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur* : — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur* : — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur* : — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

—Jean ! vous n'avez pas brossé mon veston ?

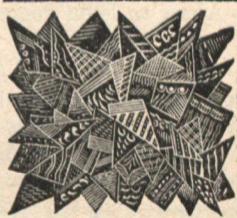
—Oh ! pardon, monsieur, je l'ai brossé et bien brossé.

—Allons donc ! j'avais un cigare dans ma poche et il y est encore !



GRATIS

Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1002 Toronto, Can.



SOIE

Vu certains arrangements spéciaux faits avec de grandes Manufactures nous avons pu acheter une quantité énorme de magnifiques Coupons de Soie, et nous nous proposons de donner une belle bargain de Soie aux dames qui s'occupent d'ouvrages de fantaisie tel que Coussins, Cravates, Echarpes, etc., et autres articles utiles et d'ornements. Les morceaux viennent en variété de patrons, sont de bonne grandeur et bien assortis. Tant qu'il y en aura ils se vendront à 15c le paquet ou 2 paquets pour 25c. McFarlane & Cie., Toronto



FREE MONTRE EN OR



Nous donnerons une magnifique Montre de Garçon en Nickel poli, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre fine en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remonter et régulateur, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boîte 1010 Toronto.



LA SENTINELLE ENDORMIE ET LA BAIONNETTE.

Chronique des Amusements

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Une Cause Célèbre.—Pour la semaine du 27 courant, la dernière de la saison, on a monté au Théâtre National le grand drame de d'Ennery et Cormond, "Une Cause Célèbre" qui, en France, aux Etats-Unis, etc., a obtenu un succès si retentissant et dont nous n'avons pas besoin de faire l'éloge.

Le rôle le plus important de la pièce, celui de Jean Renaud, la victime d'une erreur judiciaire, a été confié à M. Paul Cazeneuve. Cet artiste a déjà joué, sur les principales scènes des Etats-Unis, ce rôle qui lui convient à merveille et lui a valu de nombreux triomphes.

"Une Cause Célèbre" a été montée avec le plus grand soin et son interprétation, à laquelle prendront part les principaux artistes de la troupe, ne peut manquer d'être de premier ordre. Elle renferme de nombreuses scènes extrêmement intéressantes, des situations très pathétiques et son action est encadrée de très jolis décors.

Les rôles ont été distribués à MM. Cazeneuve, Elzéar Hamel, J. P. Fillion, Julien Daoust, J. B. Bouzelli, Palmiéri, Gravel, Godeau, Mme de la Sablonnière, Mlle Bérangère, Mmes Bouzelli et Nozières et la petite Bougé, la délicieuse petite actrice si souvent applaudie.

Pour la réouverture, le 24 juin, du théâtre agrandi et très embelli, on jouera "Quo Vadis?", le célèbre drame de M. Léon Kiernicz.

CRAINTE PLAUSIBLE

Le directeur de théâtre.—Je crois que le rôle de l'ange, dans votre pièce, conviendra fort bien à une femme.

L'auteur.—Oh ! parfaitement, mais ne craignez-vous pas qu'alors mon drame devienne une comédie ?...

A-T-IL COMPRIS ?

Madame.—Une fois morte et arrivée au ciel, je demanderai à Shakespeare s'il est vraiment l'auteur des drames qu'on lui attribue.

Monsieur.—Il n'est pas du tout certain que tu le rencontres en cet endroit.

Madame.—Alors, tu le lui demanderas, toi.

LE CLUB DE NATATION DE MONTRÉAL

Le 25^e rapport annuel de ce club, présenté il y a quelques jours, montre que la dernière saison a donné des résultats satisfaisants. Le nombre des membres est à la hausse. On regrette que le nombre des jeunes membres soit si faible, quand on songe à toute la sécurité qu'offre le bain, à toutes les précautions qui y sont prises. On oublie aussi qu'il y a une vaste nappe d'eau peu profonde où peuvent se baigner ceux qui ne savent pas nager.

Le comité présidé par M. Eugène H. Godin a travaillé activement, l'année dernière, pour promouvoir les intérêts du club. Quinze assemblées ont été tenues à cet effet. L'un des points marquants a été les courses handicap qui ont eu lieu chaque samedi. Ces courses ont été un succès et le public y a porté un vif intérêt.

Le rapport du trésorier démontre que le nouveau règlement qui donne les privilèges du club aux personnes qui n'en sont pas membres, et ce à raison de 25 cents par jour, a été un grand succès, 567 visiteurs profitant ainsi de l'avantage qui leur était offert.

La position financière du club est meilleure que par les années passées. M. Godin a été réélu président. M. Geo. Normandin est secrétaire et M. T. J. Darling, trésorier.

LES COURSES DE LA SAISON

La saison des courses promet d'être brillante cette année dans la province de Québec. Le circuit est arrangé de façon à ce que, du 4 juin au 23 juillet, il y ait des courses chaque semaine dans un endroit. On remarquera que Perth, Ontario, fait partie de ce circuit dont voici l'arrangement :

Saint-Hyacinthe, 4 et 5 juin ; Parc Lépine, 11, 12, 13 juin ; Québec, 18, 19, 20 juin ; Parc Delorimier, 24 juin — Saint-Jean-Baptiste ; Perth, Ont., 1, 2, 3 juillet ; Parc Delorimier, 9, 10, 11 juillet ; Sainte-Scholastique, 16, 17, 18 juillet ; Québec, 23, 24, 25 juillet.

On compte, grâce à ce système, sur l'entrée de plusieurs chevaux américains, dont les propriétaires auraient reculé devant les frais de déplacement s'il n'y eut eu que des courses très isolées.

Le syndicat du Parc Delorimier se prépare à donner un grand éclat à sa réunion de juillet. Partout l'entrain est remarquable et fait prévoir une saison qui comptera dans les annales du sport hippique.

FABLE-EXPRESS

Un brave charcutier refusa de se plaindre
D'un passant qui lui prit un beau pied de cochon,
L'escroc, le lendemain, crut n'avoir rien à craindre :
Il en déroba quatre et sans plus de façon !

MORALE

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

LE TROISIÈME

Elle.—Il y a deux camps : les uns prennent parti pour cette pauvre Louise, les autres pour son mari...

Lui.—Oui, et il y a aussi quelques excentriques qui ne s'occupent que de leurs propres affaires.

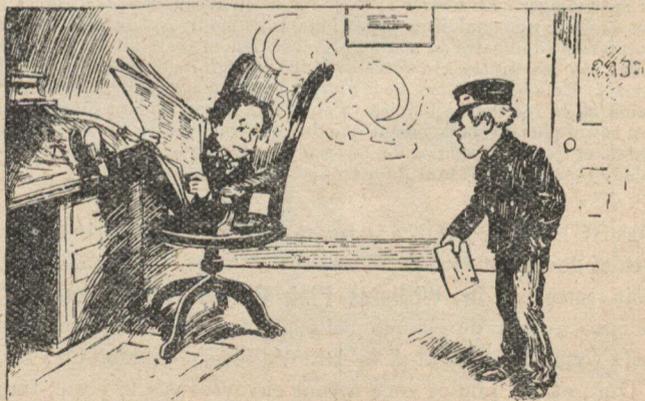
ENTRE INVALIDES

Le premier.—Une autre fois, à Paarderberg, un obus éclate à six pas de moi ; cette fois-là, je me suis vu à deux doigts de ma perte.

Le deuxième.—Et alors ?

Le premier.—Alors, j'en ai été quitte pour la perte de deux doigts.

DANGEREUX



Le garçon de bureau.—Je pensais justement à me chercher une autre place.
Le messager.—Faites bien attention. Vous pourriez tomber sur une place où il vous faudrait travailler.

Un Gram-o-phone chez vous

pour \$1.00

UNE OCCASION SANS PRECEDENT
DE VOUS PROCURER UN VERITABLE
GRAM-O-PHONE BERLINER.

\$1.00 et ce qu'elle fera si elle est dépensée sage-
ment et promptement.

IL N'Y EN AURA QUE 1000 DE VENDUS A CES CONDITIONS.

Pèse complètement enfermée
dans une boîte 25 lbs.

Dimensions tel que montré
par la vignette, 23 pouces de
longueur, 12 pouces de lar-
geur, 17 pouces de hauteur.

Il n'y a aucun doute que beaucoup de familles de ce pays seraient heureuses de posséder un GRAM-O-PHONE BERLINER si elles connaissaient ses mérites. Afin de les introduire plus complètement dans les endroits où ils ne sont pas si bien connus, nous avons décidé de faire cette offre exceptionnelle.

Immédiatement, sur réception de une piastre et du coupon dans le coin en bas, nous enverrons dans n'importe quelle partie du Canada, un GRAM-O-PHONE, le MEILLEUR, complet, semblable à la vignette, avec un cornet de concert, verni, de seize pouces, choix de n'importe quels trois Records et de deux cents pointes d'aiguilles.

Nous avons une telle confiance dans l'excellence et la supériorité du GRAM-O-PHONE que nous vous donnons l'occasion de l'acheter vous mêmes dans votre propre demeure. Voyez si vous pourriez vous en passer après en avoir entendu un. Si vous êtes satisfait, payez-nous deux piastres par mois, pendant huit mois, et l'instrument est à vous. Si vous n'en êtes pas satisfait renvoyez-le.

Si vous proposez d'acheter cet amusement par excellence des familles, C'EST MAINTENANT L'OCCASION. Si vous voulez profiter de cette offre exceptionnelle et des privilèges du système de paiement facile—ENVOYEZ-NOUS LE COUPON IMMEDIATEMENT.

Si vous agissez promptement, vous pourrez vous en procurer un, mais rappelez-vous que nous n'en vendons que mille à ces conditions, après cela—IL SERA TROP TARD.

E. BERLINER, 2315 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL, QUE.

EMANUEL BLOUT, Gérant Général pour le Canada.

QUELQUES RECORDS DU GRAM-O-PHONE.—Nous donnons ci-dessous une liste partielle des morceaux joués par le Gram-o-phone. La liste complète est envoyée sur demande

Chansons en Français		405—J'ai fait trois fois le tour du monde... M. Maréchal	547—Rataplan... Dlle Relda	316—Smoky Mokes, Cake Walk...
9—La Marseillaise... M. Giannini	406—La Revue des Animaux... M. Bergé et	548—Obstination... Dlle Relda	317—Discours du P. Olivier pour les victimes du Bazar de la Charité.	326—Old Folks at Home...
122—Air du Caid... M. Melchisedec	412—Le Roi de Thule... Dme Dartoy, Sop	Discours en Français		327—Darkey Volunteer...
129—Le Crucifix... M. Noté et Faty	413—Habenera... Dme Dartoy, Soprano	115—Discours du P. Olivier pour les victimes du Bazar de la Charité.	147—Toast du Commandant Marchand à Toulon.	336—Soldiers in the Park...
130—Toréador... M. Noté	422—La Serenade... M. Gounod	148—Le Perroquet de ma femme... M. Lejal	215—La femme et la pipe... M. Falconnier	337—The Rag Time Skeddadle...
132—Sicilien... M. Noté	423—Martha—Grand Air... M. Petrus	219—Le Cad... M. Falconnier	556—Les yeux... M. Falconnier	338—Whistling Rufus...
139—Scène de l'Eglise... M. Noté	425—Chœur de Chasseurs... Freytschütz	557—Stella... M. Falconnier	558—Les yeux... M. Falconnier	94—Cotton Blossoms, Cake Walk...
145—Les Gardes Municipaux... M. Bravo	426—Chanson de Florian... Godardi	559—L'Archet... M. Falconnier	Soli de Cornet, par les principaux solistes du monde	
146—Les Gendarmes qui passent... M. Lejal	429—L'air de Seebel... Dme Dartoy, Soprano	Exécutés par la Fanfare de Sousa		(Par W. Paris Chambers)
148—Ma Demi-Vierge... M. Bravo	444—Derrière l'Omnibus... M. Paulus	5—Hands Across the Sea (Marche)...	42—The Seraph...	42—The Seraph...
149—Cecilia... M. Danton	448—La bénédiction des poignards... M. Sassard, Basse	49—Songs of Scotland...	89—American Medley...	89—American Medley...
151—En roulant ma boule... M. Danton	449—Invocation... M. Soulaacroix, bariton	82—Manhattan Bench March...	107—Jigs and Reels, par Dlle McNeil...	107—Jigs and Reels, par Dlle McNeil...
152—Vive la Canadienne... M. Danton	450—Bercuse de Jocelyn... Dlle Relda, Sop.	91—Nearer My God to thee...	201—Kilarney, par Bohumir Kryl...	201—Kilarney, par Bohumir Kryl...
153—A St-Malo, beau Port de Mer... M. Danton	451—Soldats de Faust... Dlle Relda, Sop.	354—Canadian Medley March...	389—Tis Not True (Non Ever), par M. Bennett Knight	389—Tis Not True (Non Ever), par M. Bennett Knight
154—Petit Noël... M. et Dme Begue	452—Visite à Ninon... M. Mercaudier, baryton	350—Stars and Stripes For Ever, March...	Soli de Clarinette, par A. P. Stengler	
167—Oest la Belle Française... M. Danton	455—Mignons... Dlle Relda, Soprano	445—Man behind the Gun March...	80—Little Nell...	80—Little Nell...
168—A la claire Fontaine... M. Danton	456—Le Réve... M. Soulaacroix, baryton	457—Hail to the Spirit of Liberty, March...	222—Manzanillo...	222—Manzanillo...
171—Le Rideau de Catherine... M. Kam Hill	507—Hymne d'une nuit d'été... Thomas	458—Charlatan March...	277—Blue Bells of Scotland...	277—Blue Bells of Scotland...
187—Bercuse-Jocelyn... M. Chapini	508—Blue Danube Waltzes... Straus	492—Blue Danube Waltzes...	Soli de Piano, par Landen Ronald	
209—Pour être garçon d'honneur... M. Bravo	509—Rafain de Lola... M. Lafarge	Exécutés par la Fanfare de la Garde Républicaine, de Paris		456—Polonaise (Chop'n)...
210—Les Rameaux... M. Sacareau	529—Le Soldat de Marsala... M. Maéchal	120—La Marseillaise...	194—Polish National Dance...	194—Polish National Dance...
211—Les exploits d'un Trombone... M. Bravo	530—Les Oiseaux en Fête... M. Bergé et	178—Marche Lorraine...	583—Ben Bo...	583—Ben Bo...
213—Le Rire... M. Bravo	531—Lettre à la Première... M. Mercaudier, bar.	208—Espana Waltz...	Soli de Zylophone, par Chas. P. Lowe	
214—La Charité... M. Bru	532—La Teur St-Jacques... M. Mercaudier, bar.	237—Washington Post March...	477—Happy Days in Dixie...	477—Happy Days in Dixie...
217—Quand l'Oiseau chante... M. Bru	533—Comme à Vingt ans... M. Maéchal	Soli de Banjo, par Vess L. Ossman		505—My Old Kentucky Home...
218—Drapeau Vert et Bâton Blanc... M. Bravo	534—Un ange, une femme... M. Maillard	314—Yankee Doodle (avec variations)...	510—Scotch Airs, Medley...	510—Scotch Airs, Medley...
229—Derrière la Musique Militaire... M. Bravo	535—Enchantement... M. Sassard, basse	35—Man Behind the Gun...		
239—Noël... M. Bru	536—Vraiment est-ce la mine... M. Maréchal, bar.			
241—Marchons légèrement... M. Lejal	537—Sérénade de Faust... M. Fournets, basse			
345—Le Lancier et M. le préfet... M. Amelet	539—La valse Parisienne... M. André			
363—Le pompier de service... M. Paulus	540—La valse Polonoise... M. Maréchal			
363—Romance de la Rose... M. Petrus	541—Le Veau d'Or... M. Fournets			
375—Estudiantina... Waldteufel	543—Sans toi... Dlle Relda			
398—Tannhauser... Wagner	544—Mon Grand Père... M. Maréchal			
399—Le bal masqué... M. Soulaacroix	545—Invocation... M. Sassard			
403—Sérénade du Tyrolien... M. Bergent	546—De sa mère on se souvient toujours... M. André			

Un record peut être employé des centaines de fois.—Ils coûtent 50c chacun, \$5 la douzaine.

VOTRE DEMEURE est une de celles où il devrait y avoir un GRAM-O-PHONE. Lisez pourquoi :

Le Gram-o-phone est la plus parfaite des machines parlantes qui existent. D'autres machines IMITENT le son pendant que le Gram-o-phone le REPRODUIT, avec la différence dans le résultat, de la contrefaçon avec l'article véritable.

Le Gram-o-phone apporte dans votre demeure la reproduction exacte de la meilleure musique au monde,—vocale et instrumentale. Il récite, déclame, prêche, dit des histoires drôles, chante des quatuor, chœurs, soli de ténor, baryton, soprano et contralto, joue du piano, banjo, clarinette, violon, cornet, saxophone, mandoline, trombone, bugle, tambour, fifre, ou de n'importe quel autre instrument d'une fanfare—une à la fois ou tous ensemble.

C'est un orchestre, troupe de concert, artiste solo, représentation de music-hall, grand opéra, et musique de camp. Il joue des valse, lanciers, polka et toutes autres danses, avec sonorité, dans un accord parfait, et il est beaucoup employé dans les réunions, etc.

Outre tout cela, il est simple de construction—rien de compliqué—il est mis en mouvement par un moteur à ressort se montant comme une horloge. Son répertoire est pratiquement inépuisable, déjà il contient quelque six cents sélections, et il s'accroît aussi rapidement que la bonne musique est éditée.

Un enfant de 5 ans peut le faire fonctionner parfaitement. Les Gram-o-phones sont faits au Canada, de sorte que n'importe quelle partie brisée ou perdue peut être remplacée.

Tous les Gram-o-phones sont garantis pour cinq ans.

Quelques témoignages des personnes qui se servent du Gram-o-phone :

REV. J. VAILLANCOURT Collège de Lévis, Lévis, Qué., dit : "Je désire vous remercier pour la rapidité avec laquelle vous avez exécuté mes commandes et pour vos réponses à toutes mes demandes d'informations. Je suis heureux de déclarer que mon Gram-o-phone me donne toujours entière satisfaction. Il est si facile d'acheter une autre machine qui reproduira les partitions aussi distinctement. Ce que j'admire particulièrement dans le Gram-o-phone, c'est la fidélité avec laquelle il reproduit tous les instruments de musique même la voix humaine. Il m'a véritablement fait passer des instants très agréables."

REV. D. MATTE, Hospice St-Joseph, Lévis, Qué., dit : "J'achetai de vous un Gram-o-phone il y a quelques mois. Je dois dire qu'il a toutes les bonnes qualités que vous lui attribuez. Il est très sonore et nous pouvons l'entendre à une très grande distance. Il a été beaucoup admiré par tous ceux qui l'ont entendu. Il m'a donné entière satisfaction."

REV. J. L. A. SAURIOL, Paroisse St Vincent de Paul, Montréal, dit : "Je suis parfaitement satisfait de mon Gram-o-phone et des "records" que j'ai achetés de vous il y a quelque temps. Le Gram-o-phone est plus puissant et plus distinct que toutes les autres machines parlantes que j'ai entendues. Toutes les personnes qui ont entendu le Gram-o-phone en ont admiré la limpidité et la fidélité du son."

REV. B. KIERNAN, P. P. Quyon, Qué., dit : "Vos "records" sont de beaucoup supérieurs à ceux que j'avais l'habitude de me procurer aux États-Unis. Veuillez m'envoyer les nouveaux catalogues tels qu'édités. Vous souhaitant tout le succès possible dans Montréal."

REV. A. T. BOURQUE, Collège St-Joseph, St-Joseph, N.-B., dit : "J'ai reçu le Gram-o-phone il y a quelques jours et il est parfait, le volume du son produit par l'instrument est une surprise pour tous ceux qui l'entendent, et je suis presque certain que vous recevrez des commandes pour votre machine, de la part de personnes demeurant dans cette partie du pays."

DECOUPEZ CE COIN ET ENVOYEZ-LE NOUS PAR LA POSTE.

BLANC DU PREMIER PAIEMENT.
E. BERLINER, 2315 rue Ste-Catherine, Montréal.

Cher Monsieur,
Je vous envoie, ci-inclus (\$1.00) une piastre pour le premier paiement sur un Gram-o-phone Berliner complet. S'il est trouvé satisfaisant après un essai de 5 jours, je m'engage à payer la balance en huit paiements mensuels de (\$2.00) deux piastres chacun, commençant un mois après la date de cette commande.

Nom.....

Adresse.....

Envoyez-moi les trois records suivants, gratis, avec le Gram-o-phone.

No.....

No.....

No.....

QUIPROQUO



I

La bonne.—Madame, j'veiens d'crever l'œil de Monsieur, dans l'salon, avec mon balai.

MADRIGAL

En un songe, j'avais les mines de Golconde,
Je possédais ainsi des joyaux merveilleux,
Que sur vous je faisais ruisseler comme une onde,
Sans pouvoir éclipser l'éclat de vos grands yeux.

Je régnaï à Stamboul, à Rome, à Trébizonde,
Et j'avais Alexandre et César pour aïeux !
Mais je quittais la pourpre et l'empire du monde,
Pour cacher mon front dans vos cheveux soyeux.

J'étais un dieu puissant dont on fêtait l'image,
Je vous créais déesse en vous faisant hommage
Des nuages d'encens que l'on me destinait.

Mais dieu, César, Crésus, s'envolent en fumée,
Ne laissant qu'un mortel pauvre et sans renommée
Qui dépose à vos pieds son cœur et... ce sommet.

EDOUARD GUY.

LE BOEUF ET LA VACHE

Je me rappelle que, dans mon enfance, il y a déjà quelque temps de cela, une chose m'intriguait. En voyant les bœufs patients et forts qui tout le long du jour creusaient leur sillon dans la plaine ou qui d'un pas toujours agile et sûr traînaient de lourds chariots dans les chemins rocailleux, abrupts et à peine tracés de la montagne, j'admirais ces utiles auxiliaires du cultivateur et je me demandais comment l'homme avait eu l'idée de domestiquer et même d'asservir ces puissantes bêtes. J'ai, depuis, beaucoup réfléchi à cette question qui, je crois, n'est pas insoluble. L'homme primitif ne s'est pas dit un beau jour, en voyant passer un bœuf ou un bison : "Voilà une énorme bête dont il faut que je fasse mon esclave !" La chose s'est faite peu à peu et sans presque on y songe.

Lorsque l'homme ayant découvert le feu a créé un foyer, il n'a pas tardé à ne plus pouvoir s'en passer. Il savait bien l'entretenir en lui donnant à dévorer du bois sec, mais il ignorait le moyen de le rallumer, s'il venait à s'éteindre. Aussi veillait-il sur lui avec un soin jaloux pour le défendre contre les convoitises de ses voisins. C'est autour de ce premier foyer que s'est groupée la première famille dont tous les membres étaient, tour à tour, les gardiens vigilants du feu qui ne devait jamais s'éteindre.

Mais un foyer ne se transporte pas facilement. Aussi l'homme qui, avant la découverte du feu, était nomade, c'est-à-dire changeait constamment de lieu de résidence, vagabondant de pays de chasse en pays de chasse, fut-il obligé, lorsqu'il eut un foyer, de devenir sédentaire. Il eut une demeure fixe, abritant son foyer et sa famille et entourée d'un mur ou d'une palissade lui permettant de se défendre en cas d'attaque.

Mais il lui fallait se nourrir, lui et les siens. Aussi, devant renoncer aux chasses lointaines, et désirant avoir toujours sous la main le gibier dont il était friand, parqua-t-il, tout près de sa hutte, dans un enclos, de jeunes animaux pour la plupart herbivores, pris au piège ou autrement. Or les herbivores sont, en général, d'un naturel très doux et tout le monde sait avec quelle facilité les jeunes individus, surtout s'ils sont nés en captivité, s'attachent à ceux qui les nourrissent. L'homme apportant chaque jour à ses captifs l'herbe nécessaire à leur nourriture, la domestication s'est faite ainsi peu à peu et presque à l'insu de l'homme et en tout cas très certainement sans qu'il y ait eu préméditation de sa part. Ce n'est que plus tard qu'il a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de ces animaux qu'il avait apprivoisés sans le vouloir ; ce n'est que par étapes successives qu'il a appris à extraire de ces animaux morts une foule de produits utiles.

C'est qu'ils sont nombreux ces produits.

Je ne vous parlerai pas du lait, si précieux, que nous donne généreusement la vache. Je ne ferai que citer la viande si nutritive, si digestive du bœuf, de sorte que dans un même repas on mange parfois un plat de légumes et la chair du bœuf qui a labouré la terre dans laquelle ils ont poussé. Beau sujet à réflexions philosophiques.

Il n'y a pas que de la viande dans le bœuf, il y a encore sa peau, sa graisse, ses cornes et ses os.

La graisse de bœuf mélangée avec celle de mouton constitue ce qu'on appelle le suif. C'est avec le suif qu'on faisait autrefois ces chandelles fumeuses, qui éclairaient mal, dont il fallait à chaque instant moucher la mèche, opération qui se faisait en la coupant avec des ciseaux spéciaux nommés mouchettes. Ces chandelles avaient en outre l'inconvénient de salir tout ce qu'elles touchaient. Depuis, on a découvert le moyen d'épurer ce suif, d'en extraire une substance qu'on nomme la stéarine, matière de ces belles bougies blanches qui ont relégué les dernières chandelles dans les villages les plus arriérés des pays les plus perdus.

La graisse de bœuf sert aussi à faire du savon. On n'a qu'à la chauffer pour cela, avec de la potasse ou de la soude.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous dire que le séjour prolongé de la peau du bœuf ou de la vache dans de l'écorce de chêne, riche en tannin, la tanne, c'est-à-dire la transforme peu à peu en cuir et que c'est avec le cuir que l'on fabrique vos chaussures.

Vous savez très bien aussi quels sont les usages multiples auxquels on emploie la corne. Autrefois on faisait des vases qui servaient à enfermer des liquides. On en fabriquait aussi des poires à poudre à l'époque encore récente où les fusils ne se chargeaient pas par la culasse. On en fait maintenant des bonbonnières, des peignes, des épingles à cheveux.

Avec les os on fabrique aussi une sorte de charbon qu'on nomme le noir animal à cause de son origine et qui a la propriété singulière de décolorer les liquides avec lesquels on le met en contact. Voyez cette cuisinière qui a fabriqué un sirop pour faire de la liqueur : ce sirop a vilain aspect : il est jaunâtre. Pour le décolorer, elle l'a mélangé avec du noir animal et elle fait passer le mélange sur un filtre en papier placé dans un entonnoir. Le sirop, qui tombe très sale dans l'entonnoir, s'écoule très limpide dans le grand bocal, et maître Toto qui assiste à l'opération, en curieux, les mains dans les poches, comme un rentier, constate sans le comprendre le pouvoir décolorant du noir animal. Lui qui, comme nous l'avons vu si souvent, a peur de l'eau, pense qu'il pourrait peut-être bien se passer sur la peau un peu de noir animal afin de la blanchir sans la mouiller. Nous ne lui conseillons pas d'essayer, car le résultat serait tout autre que celui qu'il désire.

C. C.

BONNE NOUVELLE

Un journal médical nous apprend que la petite orteil du pied humain est en train de disparaître. C'est une nouvelle réconfortante. C'est toujours cela de moins que les conducteurs de tramway auront à écraser.

CHANCEUX, EN EFFET

Justin.—Pourquoi insistez-vous pour donner Latreille comme un homme chanceux ?

Philidor.—Parce que tous ses amis l'avaient abandonné avant qu'il fasse fortune et qu'aujourd'hui il peut recommencer sa vie tout seul.

SÉVÈRE MAIS JUSTE

Du comte de Nogent :

—“ Les femmes qui se masculinisent et les hommes qui se féminisent forment une sorte de troisième secte également digne du mépris des deux autres.”

!!!

Le voisin.—Avez-vous un chien de garde qui protège votre maison ?...

M. Gatién.—Oui

Le voisin.—Alors pourquoi montez-vous la garde toute la nuit avec votre fusil ?...

M. Gatién.—C'est pour protéger mon chien.

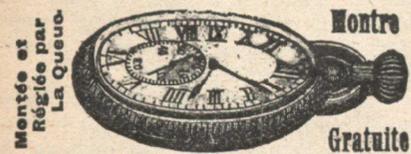


II

Le grand chirurgien et son aide. — ?...

La bonne.—Madame m'a dit : courez vite chercher un chirurgien pour arranger l'œil de monsieur. Elle veut pas l'revoir avant qu'il soit pansé, qu'elle a dit !

VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON Envoyez un portrait avec 25 cts. Nous vous renverrons le portrait avec un bouton à épingle élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG Co., Toronto.



Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour combattre le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des reins, la nervosité, la débilité générale, une montre etc., nous donnons GRATUITEMENT placée en ce 14 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, avant bien le temps. Les Pilules contiennent 50c. la boîte, \$3.25 pour 3 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 3 boîtes et la montre, en écrites poste par avaries. C'est une offre de bonne foi. The Dr. Weston Pill Co., 256 rue Yonge, Toronto, Ont.

Justement ce qu'il vous Faut 100 FOIS la Force Lumineuse d'une chandelle pour 1 cent par soir. Demandez les détails. SUNLIGHT GAS LAMP CO., LACHINE, P. Q.

Pilules de Fer pour le Sang DE COVERNTON. Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang. PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50. C. J. COVERNTON & CO., Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste. Epouses The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

SUITES D'UN RHUME soit de cerveau, soit de la poitrine, sont le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau. KOLDSTOP est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures. Prix, 25 cts. KOLDSTOP: 25 cts la boîte par la poste, de la "Koldstop Chemical, Montréal."

Un député interpelle une demoiselle de magasin parisien : —Grâce à nous, vous avez donc enfin des sièges ! —De bien petits sièges, monsieur le député, mais on s'assoit où l'on peut en ce monde, les uns sur les strapon tins les autres sur des professions de foi.

50 ANS EN USAGE ! DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac. De McGALE

UN TRUC DE CHIEN Il existe dans l'île de Madagascar des troupeaux de chiens qui circulent dans une agréable liberté. Le caïman est l'ennemi du chien qui est pour lui un inestimable régal. Or, les chiens, dans leurs excursions vagabondes, ont constamment à franchir les rivières de l'île marécageuse. Là, les attendent les caïmans. Mais les chiens, qui ne sont pas bêtes, ont trouvé le moyen de dépister les caïmans. Un certain nombre de chiens se groupent, forment une petite meute et vont se poster au bord de la rivière en donnant de la voix ; ils aboient tant qu'ils peuvent. Aussitôt les caïmans accourent de tous côtés, se poussant les uns les autres, et l'on voit leurs horribles gueules s'élever à fleur d'eau. Quel bon dîner en perspective ! Lorsque tous les caïmans du voisinage ont été appelés ainsi à son de trompe sur le même point, les chiens détalent tous ensemble au galop ; ils se jettent à l'eau à 300 mètres en amont, et traversent la rivière. Les caïmans arrivent toujours trop tard, comme les carabiniers d'Offenbach. La manœuvre est curieuse, paraît-il, d'après ce qu'en disent les témoins oculaires. Les chiens, importés d'Europe, ne connaissent pas ce stratagème, aussi sont-ils infailliblement dévorés par les caïmans. Comment les chiens indigènes ont-ils imaginé le moyen de se débarrasser des caïmans ? Presque tous les chiens de Madagascar connaissent le procédé.

UNE CHANCE S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le Baume Rhumal. 60

Entre habitués du Grand-Café : —Que devient le petit blond avec qui vous faisiez votre partie ? —Nous avons cessé de nous voir. —Vous êtes brouillés ? —Non ; il est mort.

Quand on mange des cerises, on choisit les plus belles ; puis, les bonnes, et tout le panier y passe.

M. de Lamoule raconte qu'il a été témoin dans un duel.

—Et ajoute-t-il avec toute la finesse dont il est susceptible, un des adversaires a été blessé au front, c'est-à-dire aux environs des tempes également !

Dans les bureaux de rédaction du Moniteur de la Membrolle :

Le rédacteur en chef.—Ainsi, monsieur, vous désiriez faire du reportage ?

Le postulant.—Oui, monsieur.

Le rédacteur en chef.—Vous êtes au courant des usages de la profession ?

Le postulant.—Parfaitement, monsieur... Je demande tout d'abord une avance de 50 francs.

L'heure n'est point aux dithyrambes ; Nous voici dans de jolis draps ! Au lieu de se croiser les jambes, Les tailleurs se croisent les bras !

Il n'est guère possible de conserver d'amis qu'à l'homme sans illusions.

Signature of E. Wilson. Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE. Le remède qui guérit le rhume en un jour.

Un Livre pour les Femmes Ecrit par une Femme. Le dernier livre de Mad. Julia C. Richard "La Guide de la Femme." C'est un guide pour la jeune fille, l'épouse et la mère. Il traite d'une façon intéressante de la jeunesse, du mariage, de l'épouse et de la mère et sur tous les maux dont la femme est sujette pendant ces différentes périodes de sa vie. Plus de 100 pages à lire avec illustrations. Il est écrit d'un style compréhensible exempt de tous mots techniques, rempli de conseils utiles et de suggestions montrant la manière de surmonter les difficultés aux différentes périodes de la vie de la femme. Il sera envoyé GRATIS à toute femme envoyant son nom et adresse avec 10 cents pour payer les frais de poste. Mad. J. C. RICHARD. Boite 996, Montréal.

JEUNES ET AGÉS RECONSTITUÉS. Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adressez : Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187 Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

"International Limited," via Grand Tronc. Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant. Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ontest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

J. A. DUMAS. Photographie. 112 Rue Vitre, Coin St-Laurent, MONTREAL.

M. Prudhomme, appelé au Havre pour ses affaires, a emmené son jeune fils sur la jetée. —Oh ! papa, c'est étonnant, on ne croirait jamais, sans l'avoir vu, qu'il y a tant d'eau que ça. —Oui, mon fils, et n'oubliez pas, surtout, que tu ne vois que la surface.

LA VELOUTINE. Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE. MÉDAILLE D'OR, Exposition Universelle, PARIS 1900. CH. FAÿ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris. (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

AGENTS BICYCLISTES DEMANDÉS. Un dans chaque localité pour monter et exhiber un spécimen du modèle de bicyclette de notre manufacture pour 1901. VOUS POUVEZ CACNER \$10. A \$50. PAR SEMAINE, sans compter un bicyclette pour votre usage. MODELES DE 1901 Haute qualité garantie \$10. A \$18. MODELES de '00 & '99 Meilleure fabrication \$7. A \$12. 500 BICYCLES DE SECONDE MAIN acceptés en transaction à nos magasins de détail à Chicago. Plusieurs aussi bons que neufs \$3. A \$8. Nous expédions n'importe quel bicyclette SUR APPROBATION à quiconque sans un sou de dépôt en avance et donnons... 10 Jours d'Essai Gratuit. Vous ne prenez absolument aucun risque en nous donnant un ordre et vous n'avez pas un sou à déboursier si le bicyclette ne vous plaît pas. N'ACHETEZ PAS un bicyclette avant de nous avoir demandé nos prix de fabrique et notre offre d'essai gratuit. Cette offre libérale n'a jamais eu son égale et constitue une garantie de la qualité de nos bicyclettes. NOUS AVONS BESOIN d'une personne de confiance dans chaque localité pour distribuer des catalogues pour nous en échange pour un bicyclette. Ecrivez nous pour avoir notre catalogue gratuit et notre offre spéciale. MEAD CYCLE CO, Dept. 32-a, Chicago, Ill.

ÊTES-VOUS BELLE ? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT. Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attirantes. Rien ne détruit plus le bonheur et la beauté que les taches de rousseur, boutons à têtes noires et autres, peau jaunie ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, écolorations, ou taches de n'importe quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les Cachets de MILLER pour le Teint. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur. POUR DAMES ET MESSIEURS. — Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rajeunissent les vieillies gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la bras. Ils donnent un teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT. — Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un Paquet d'essai gratuit de CACHETS DE MILLER aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour de poste. THE MILLER CO., Boite 1000, Toronto, Canada.

PRÉNOMS DE CIRCONSTANCE

La guerre du Transvaal a eu sans doute, pour bien des gens, des conséquences terribles. Mais elle a aussi donné lieu à des effets comiques. Ainsi, tous les patriotes anglais qui ont eu des enfants depuis le commencement de la guerre se sont crus obligés de leur donner des prénoms de circonstance.

En Angleterre, le choix des noms de baptême est absolument libre. Les parents peuvent donner à leurs enfants les prénoms les plus baroques. Dans toutes les paroisses on baptise des enfants qui s'appellent Redvers Baden, mais surtout Roberts et Kitchener. Dans le district de Holborn, un M. Wilks a baptisé son fils Elands-Laagle, du nom du champ de bataille. Ailleurs, on signale le baptême de petits Glen-coë, Ladysmith et Dundee. Dans la paroisse de Bromley, une petite fille a reçu le doux nom de Prétoria.

A Hampstead, un cocher a fait inscrire son petit garçon avec le prénom de Kimberley. Plusieurs ont reçu le prénom de Cecil, du nom de Cecil Rhodes. Dans la paroisse de Kennington, on signale l'inscription d'un petit Colenso, et de plusieurs petites Tugela. Enfin, à Mile-End-Old Town, un Anglais a baptisé son fils Kruger.

* *

ESPAGNE

Quelle est l'étymologie de ce vocable, à savoir : *Spania* ou *Hispania* ?

D'après un savant c'est à cause de la quantité prodigieuse de lapins dont elle était autrefois remplie. *Sépan* ou *Sépána*, en langue phénicienne, signifie lapin. Cet herbivore figure sur quelques médailles de l'empereur Adrien comme symbole de l'Espagne. On trouve dans les Baléares l'île des Lapins.

Chaque peuple endosse un nom allégorique ; ainsi, le Français, c'est Jacques Bonhomme ; l'Anglais, John Bull ; l'Américain, frère Jonathan ; l'Espagnol, c'est l'oncle Lapin. Le journal de Madrid a même pris ce titre symbolique.

Pour les Enfants souffrant de Débilité et de manque d'Appétit

Ces jours derniers, étant, pour affaires professionnelles, chez un médecin de cette ville, il me fit un si chaud éloge du VIN DES CARMES, que je me décidai d'en faire usage dans ma famille. Mes enfants souffraient de débilité et de manque d'appétit. En commençant à prendre ce vin, l'effet m'a émerveillé ; ce VIN DES CARMES est véritablement la préparation la plus digne d'emploi.

O.-E. MOFFET, M. V.,
Québec.

Faites lire vos œuvres à vos ennemis, si vous voulez les corriger ; eux seuls vous diront les défauts ; et non à vos amis, qui sont vous-même.

* *

Un musicien très "de l'avenir" exécuté dans le silence du cabinet sa dernière composition.

Sa petite fille, qui se trouve dans la pièce voisine :

—Maman, qui donc qui joue du piano ?

—Mais c'est ton papa, ma chérie... Qui veux-tu que ce soit ?

—Ah !... Je croyais que c'était l'accordeur.

* *

Il y a un coupable à qui on pardonne toujours : c'est soi-même.

LES

Devoirs d'une Jeune Fille ENVERS SA MÈRE

Jeune fille, rendez à votre mère sur ses vieux jours, les soins et les tendresses qu'elle vous a prodigués avec tant d'anxiété, lorsque vous étiez enfant. C'est une dette de reconnaissance que vous lui devez.

Si elle a passé ses nuits sans dormir et ses journées à peiner pour votre confort, lorsque vous étiez jeune, veillez aujourd'hui sur son bonheur et sa santé, veillez à ce qu'elle prenne soin de ses forces, c'est votre devoir et ce sera votre bonheur.

Sa santé est aussi précieuse pour elle, même si elle est âgée, que pour vous qui êtes jeune et bien portante. La jeunesse peut avoir ses attraits, mais une verte vieillesse a bien aussi ses charmes.

A l'âge mûr, après avoir rempli la mission que la Providence lui avait assignée, après avoir élevé sa famille, il survient chez la femme un moment critique ; les premières rides apparaissent sur son front, un peu d'angoisse se peint sur sa figure, elle souffre de douleurs qu'elle n'avait pas l'habitude d'endurer, ses mains et ses pieds deviennent un peu froids et s'engourdissent, elle devient nerveuse et inquiète, elle dort mal la nuit, et le jour, les moindres tracasseries la fatiguent. Ces symptômes augmentent si elle n'est pas secourue à temps.

Jeunes filles, n'attendez pas, pour lui donner les soins qu'elle nécessite, que votre mère soit paralysée ou percluse de rhumatisme, ces maux sont fréquents chez les femmes au RETOUR DE L'ÂGE, et s'il est raisonnable de supposer qu'il peut arriver à votre mère des accidents aussi graves, il est aussi raisonnable de supposer qu'elle a besoin d'aide et d'assistance.

La jeune fille qui se rend compte de ces faits et cherche un moyen simple et effectif de soulager sa mère si elle est malade, ou de soutenir de ses forces, si elle se sent affaiblir, trouvera dans les PILULES ROUGES tout ce dont elle a besoin pour arriver à ce but, car les PILULES ROUGES guérissent toujours les troubles du retour de l'âge et assurent aux femmes qui les prennent, une vieillesse heureuse et prolongée.

J'ai pris les PILULES ROUGES, dit Mme Vallée, pendant deux ans. On m'a conseillé de les prendre au moment où les premiers symptômes du RETOUR DE L'ÂGE se faisaient sentir chez moi. J'avais les mains et les pieds froids et engourdis, je souffrais du mal de tête, d'insomnie, et mes vivres digéraient mal ; j'avais toujours des douleurs dans le dos, j'étais incapable de travailler et ma famille craignait beaucoup pour mes jours.

Les PILULES ROUGES prises de temps à autre pendant cette période du retour de l'âge, me firent un grand bien, me rendirent à la santé et me guérèrent de tous les troubles dont je souffrais et qui sont si communs chez les femmes qui passent cette période entre l'âge de 40 ans et 50 ans.

DAME VICTOR VALLÉE,
Sept-Iles, Côte Nord, Québec.

Je suis allé voir les Médecins Spécialistes, dit Mme F. Leblanc, pour me faire guérir d'une hydropisie causée par les troubles du retour de l'âge ; mes mains et mes pieds étaient enflés, j'étais mal à l'aise et très faible, je souffrais de cette maladie depuis plusieurs années. Les Médecins Spécialistes me donnèrent un traitement spécial et je pris aussi 15 boîtes de Pilules Rouges. Ils me guérèrent dans quelques mois, et après avoir souffert des années, après m'avoir fait soigner par un grand nombre de médecins sans résultats, je leur suis reconnaissante pour m'avoir ramenée à la santé.

MADAME F. LEBLANC,
154 rue Montcalm, MONTRÉAL.

Ce sont surtout les femmes sur le retour de l'âge et qui ont été malades des mois et des années à qui il faut de la patience et de la persévérance, car elles ne peuvent pas se guérir en quelques jours, ni même en quelques semaines. Ce serait folie pour elles d'abandonner le traitement des PILULES ROUGES, après en avoir pris une boîte ou deux seulement, car pour les maladies qui durent longtemps, il faut aussi un long traitement.

Femmes sur le retour de l'âge, soyez persévérantes dans l'usage des Pilules Rouges et vous serez récompensées.

Les Médecins Spécialistes invitent toutes les femmes qui souffrent depuis longtemps à leur demander conseil, ils répondront toujours à leurs lettres avec soin, si elles écrivent et aussi si elles veulent venir à leurs bureaux ils seront toujours heureux de leur donner des conseils et des avis dont elles ont besoin.

Les bureaux de consultation sont au no 274 rue Saint-Denis ; ils sont ouverts de neuf heures du matin à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche et les consultations sont gratuites.

Les femmes doivent refuser comme imitations, toutes les Pilules Rouges vendues de porte en porte, et celles vendues au cent ou 25c la boîte ; elles seront expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

AUTRES CHATS DE PRIX

Le meilleur ami de l'homme, c'est le chien. Tout le monde connaît cet aphorisme que, depuis quelque temps déjà, les Américains s'efforcent, paraît-il, de battre en brèche.

Là-bas, le carlin et le bouledogue sont remplacés peu à peu par le ronronnant minet. Le chat devient la bête à la mode, et, comme toujours, avec une petite pointe d'extravagance.

Ainsi, au dernier "Cat Show" qui a eu lieu à New-York, M. Hughes, un financier, plusieurs fois millionnaire, a exposé une chatte angora magnifique, dont il avait récemment refusé 25,000 francs, et qui a obtenu le premier prix. Détail curieux, M. Hughes avait trouvé cette jolie bête, un soir, dans la rue, non de son hôtel.

Mme Vanderbilt possède un chat de race qu'elle a payé 7,500 francs. Beaucoup d'autres riches Américaines ont suivi cet exemple ; la mode a passé rapidement en Angleterre, et parmi les amateurs connus on a cité lord Dufferin, l'ancien gouverneur du Canada, qui élève une douzaine au moins de matous dans ses appartements.

Mais le record appartient évidemment à M. Sam Woodiwiis, qui possède un chat à longs poils, superbe, énorme, —il pèse 12 k.—appelé Xénophon, estimé par les experts plus de 60,000 francs.

* *

Un jeune marié et sa belle-mère sont en train de s'asticoter ferme.

—Avouez, dit celle-ci, que si vous appreniez que ma dernière heure va sonner, cela vous laisserait froid.

—Quelle erreur ! je serais capable... d'avancer immédiatement la pendule !

Théâtre ... National Français

Semaine commençant Lundi le 27 Mai 1901

Grand drame militaire :

Une Cause Celebre

PAUL CAZENEUVE dans le rôle de JEAN RENAUD.

PRIX :

SOIREES : 10c, 20c, 25c et 30c
MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

Dernière semaine de la saison.

Réouverture du Théâtre le 24 Juin avec "QUO VADIS".

Coupon

PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Age _____

Mesure du Buste _____

Mesure de la Taille _____

Nom _____

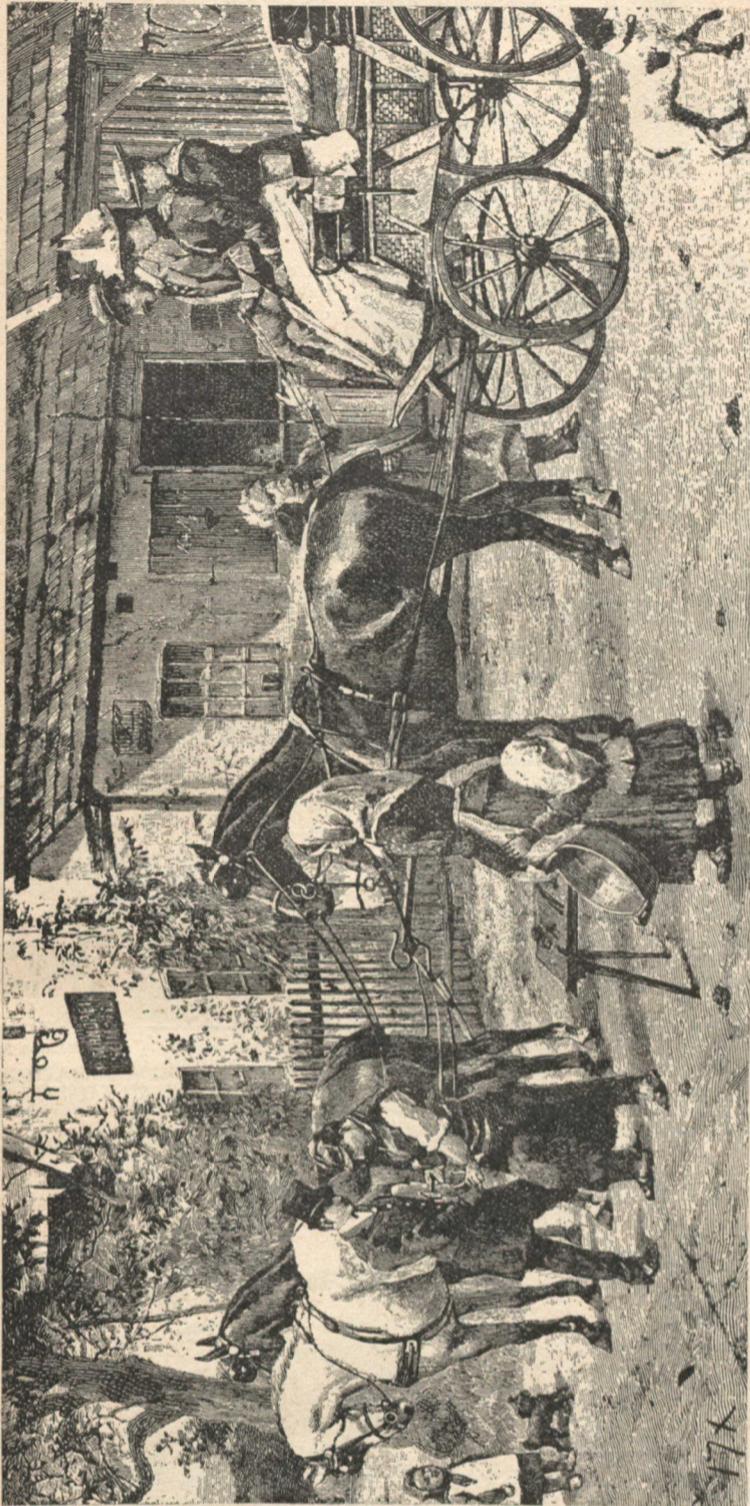
Rue _____ No _____

Place _____

Prière d'écrire très lisiblement.

CI-INCLUS 10 CENTIMS. (Pour détails voir page 11.)

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 286



Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

E Desrochers, J St-Pierre (Ste-Cunégonde de Montréal, Q), Mlle B Roy (St François, Q), J A Labarre (St-Gregoire, Q), Mme L Delorme, MM J Asselin, S Gagner (St-Henri de Montréal, Q), Mme W Joyal, Mlle A Hogue, M G O Desautels (St-Hyacinthe, Q), Mlle N Beland (Ste-Julie de Somerset, Q), E Raymond (St-Laurent, Q), Mlle M Couture (St-Romuald, Q), Mlle A Gagnon (Ste-Rose, Q), Mmes C Blouin, P Cloutier, MM P Gosselin, A Perreault (St-Sauveur de Québec), Mlles A L Augé, N Lajoie (Trois-Rivières, Q), B Lamarre (Upper Melbourne, Q), Mme R Sauvé (Valleyfield, Q), Mlle E Berthellette, M A Dagenais (Ville St-Louis), Mlle A Dubuc, M F Marcotte (Warwick, Q), Mme P Morissette (West Shefford, Q), V Coderra, A Parent (Adams, Mass), Mlle A Bélanger, M I Bélanger (Amesbury, Mass), A Archambault (Artic, R I, T Phaneuf (Artic Centre, R I), R Thibault (Augusta, Me), J D Gagnon (Biddeford, Me), Mme J Gouin (Brunswick, Me), O Bellegarde, J Bourlals, J Hanouille, L Lefebvre (Central Falls, R I), Mlle L Lafond, A Raymond (Danielson, Conn), Mme S Rouleau, Mlles A Dionne, E Guay, P R Rhéaume, MM A R Bélanger, L Fournier, A J Hamel (Fall River, Mass), Mme A Perro (Fiskville, R I), Mme E Archant (Hadley, Mass), Mme I Miron (Hills), Mmes J Cousineau, R Valiquet, Mlle E Tremblay, MM J B Boutin, G D'Amour, J Hamel, F Ménard (Holyoke, Mass), Mmes H P Boisjoly, A Lavoie, Mlles R A Bolduc, C Rondeau, MM U Morissette, M Paris, A Perron, A St-Laurent (Lawrence, Mass), Mmes C Béliveau, A Gosselin, A Perreault, O Rivard, J Robitaille, Mlles R Roy, I Thibault (Lewiston, Me), Mmes H Beaulieu, T Bélaïr, J Lambert, Mlles J Hubert, M L Lagacé, L Lepage, L Morissette, MM E Bolduc, H Côté, J Durand, W Marchand, F Maroni, O Rainville (Lowell, Mass), Mlles I Montleau, I Rouillard, MM O Dufresne, R Gagnon, E Gélinas, E F Geoffron, J Girouard, E Houle (Manchester, N H), Mme A Lemieux, Mlle S Folsy (Manville, R I), Mme E Lebeau, Mlles D Brillon, M Duval (New-Bedford, Mass), Mme J Wangler, MM M Messonnier, J D Nix, A Roberts (Nouv.-Orléans, La), Mlle L Grenier (North Grosvenordale, Conn), Mme E Lafleur (Providence, R I), J Dionne (Salem, Mass), Mlles R Desmarais, M Dufort, MM D Couturier, W E Wallace (Somersworth, N H), Mme D Bernier (Taftville, Conn), Rvd A Carrier, J R Heels (Taunton, Mass), Z Gendreau (Thorndike, Mass), Mlle B Vallière (Warren, Mass), Mlle C Lefrançois (West Manchester, N H), Mme J S Chagnon, M O Dubreuil (Williamantic, Conn), Mlle N Villemaire (Winooski, Vt), Mlles A Leblanc, Y D Mounier, M J Grégoire (Woonsocket, R I), Mme C Paquin, MM E Donovan, J A Marchessault (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

L Bourdeau, L Monty, Louis . . . , 13 Boul St André (Montréal, Q), Mlle J O'Bready (Danville, Q), A Gordon (Parc Laval, Q), Mme E Dufresne (Maisonneuve, Q), Chs E A Hébert (Stanford, Q), U Larocque, E Viens (Fall River, Mass), Mlle M Benoit (Lawrence, Mass), Mlle H Desmarais (adresse inconnue).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle B Belleville, 1294 Cadieux (Montréal, Q), Mme P Morissette (West Shefford, Q), Mme J Gouin (Brunswick, Me), Mlle E Guay (Fall River, Mass), M J Durand (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

St. Lawrence Steamship Co'y (Limited)

LIGNE DE MONTREAL, QUEBEC, CASPE ET DE LA BAIE DES CHALEURS

Le magnifique vapeur à double hélice pour passagers . . .

L' "ATLANTIC"

Partira, les circonstances le permettant,

De MONTREAL

Le Vendredi à 2 hrs p.m.

Les 3, 17 et 31 de Mai.

14 et 28 de Juin.

12 et 26 de Juillet.

9 et 23 d'Août.

6 et 20 de Septembre.

4 et 18 d'Octobre.

1er et 15 de Novembre.

De QUEBEC

à 2 hrs p. m. les jours suivant les dates ci-dessus.

Fret reçu au Bassin de l'Hotel des Douanes jusqu'à midi les jours de départ.

Pour fret et passagers s'adresser à

HENDERSON & TAYLOR,

203 Rue des Commissaires.

Tel. Main 2471.



LAPRÈS & LAVERGNE PHOTOGRAPHES 360 RUE ST DENIS MONTREAL P.Q. TÉLÉPHONE BELL E. 1283 TEL. DES MARCHANDS 643

Chaque homme voit un ange dans sa mère et chaque homme a raison, car c'est pour son enfant que la femme ouvre tout son cœur.

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, après-midi qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, L N Dansereau, T Desrochers, J Dubois, R Grégoire, Guérard, J R Labelle, J Lamère, E Pelletier, J Robillard, C Sénécal, Mlles B Belleville, A Bérubé, R Brochu, E Brosseau, F Caisse, A Chagnon, L Christin, B Cloutier, M Desmar-teau, E Dessert, R Duquette, A Egan, M Frigon, F Gauthier, Georgette, R A Gervais, R H, E Julien, E de Lottinville, A Pallascio, V Rous-seau, A Vincent, MM A Asselin, F Barck, I J Beaudry, D Bonneau, J D Brazeau, R Brunet, A Côté, J Cormier, A Couture, A David, E Doucet, O Dupont, E Gagnon, A Lebeau, E O Letellier, E Létourneau, T St-Martin, H Mé-nard, P Phaneuf, N Royal, E Surprenant, J Williams (Montréal, Q), J Sabourin (Aston Junction, Q), Mme N Demers (Aymer, Q), Mlle C A Layallée (Berthierville, Q), Mlle St-Pierre (Cartierville, Q), Mlle V Trudeau (Cedar Hall, Q), Mlle E Martin (Chaudière Station, Q), Mlles B Blissonette, E Tremblay (Coteau du Lac Q), N Côté (Danville, Q), Mlle A L'Heureux (Dis-raéli, Q), A Bossé (Drummondville, Q), N Dage-nais, A Lalonde, E Lamothe, fils, E Séguin (Hull, Q), J E Lafortune, P Malo (Joliette, Q), Mmes V Brunet, O Cherrier (Lachine, Q), A Tremblay (Lac St-Jean, Q), Mlles S Bernier, R A Lafamme, M A Demers (Lévis, Q), Mlle A Smith (Longue-Pointe, Q), Mlle M Lafleur, M E Lemay (Louiseville, Q), Mme J E Roy Mag-gog, Q, L Couillard de l'Espinau (Montmagny, Q), L Pratte (N.-D. des Neiges, Q), Mme P Pa-radis, Mlle R Renaud, MM E Boulay, N Dubé, A Lépine, R Naubert, C R Paquette, B Pepin, O Proulx, F Routhier, W Valentine (Ottawa, Ont), H Jolivet, G Huard (Outremont Jonc-tion, Q), Mme Duckey, Mlles E Béanger, B Lapetrière, A M Lépine, B Montreuil, MM L J Allaire, L Bédard, P C Gaulin, P A Gauvreau, E Girouard, M Grondin, A Huard, A Sylvain, J Thibault (Québec), R Nadeau (Rivière du

Loup, Q), G A Lacombe (Sorel, Q), J R Bois-vert (Stanford, Q), Mlle C Grenier (Ste-Anne de Bellevue, Q), Mlle M R Audet (St Anselme, Q),

Cela Fait Pitié!

. . . de lire les statistiques de la mortalité parmi les jeunes enfants. Les médecins en attribuent la cause à une alimentation trop indigeste pour l'estomac d'un bébé, et il s'empresse de prescrire . . .

LA PEPTONINE

. . . le seul aliment pur, exempt de microbes et que les enfants digèrent et s'assimilent parfaitement.

25c la Grande Boîte CHEZ LES PHARMACIENS ET EPICIERS.



Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montreal
Aux Etats-Unis : G. L. de MARIENY, pharmacien
Manchester, N. H.

Dès l'âge d'or, on s'occupait des autres autant que de soi-même.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Propos de Carnaval :

On dit que les parfumeurs donneront un bal pour le Mardi Gras...

—Un bal paré ?

—Non, un bal *musqué*.

Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 287



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE RENARD GUETTANT SA PROIE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom ; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 5 juin à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h. ; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes : Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.



IL Nourrit la Mère et l'Enfant

LE VIN ST-MICHEL

ce célèbre tonique français est indispensable à la jeune mère qui veut avoir le bonheur de nourrir son enfant.

Sous l'influence de ce vin généreux, la jeune femme pâle, faible, amaigrie, reprendra ses forces abattues par la maladie. La pâleur disparaîtra pour faire place au teint rosé, l'appétit sera bon, et la digestion facile. Le

Le

VIN ST MICHEL

Infuse dans le sang les principes d'alimentation généreuse et abondante, dont profitent à la fois la mère et l'enfant. Les muscles du bébé se développeront, il sera plein de vie, souriant, turbulent, son esprit se réveillera et bientôt il reprendra son embonpoint et ses vives couleurs sous les

Baisers heureux de sa Mère attendrie.



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

DERMATOLOGISTE PRATIQUE.

Mme GEO. TUCKER, Entree Privée, 1817 RUE STE-CATHERINE, Montreal



50 } Demandez le nouveau Cigare... "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 50



GRATIS

Nous donnons cette magnifique Bague finie en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Epingles à Cravate, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours.

EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1004, Toronto.



OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique bague en Or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 epingles suisse ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette magnifique bague.

PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1001 Toronto, Canada.

LA TRANSVAALIENNE — (Suite et fin)

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The music begins with a forte (*ff*) dynamic. A *Dim.* (diminuendo) marking is placed above the first measure of the upper staff. The piece concludes with a final cadence.

The second system continues the piece with two staves. It features a melodic line in the upper staff with slurs and a bass line with chords. The dynamics are not explicitly marked in this system.

The third system consists of two staves. It begins with a *rinforz.* (ritornello) marking in the upper staff. A *Dim.* marking is placed above the middle of the system. The piece ends with a forte (*f*) dynamic.

The fourth system consists of two staves. It features a melodic line in the upper staff and a bass line with chords. The dynamics are marked as *sfz* (sforzando) in both staves.

The fifth system consists of two staves. The upper staff has a melodic line with slurs and a dashed line above it. The lower staff has a bass line with chords. The dynamics are not explicitly marked in this system.

The sixth system consists of two staves. The upper staff has a melodic line with slurs and a *f* dynamic marking. The lower staff has a bass line with chords and a *p* (piano) dynamic marking. The piece concludes with a final cadence.

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The bass staff includes a dynamic marking of *f* and a series of notes with accents.

Second system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The bass staff includes dynamic markings of *mf*, *f*, and *ff*. An 8-measure rest is indicated in the treble staff.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The bass staff includes dynamic markings of *sfz* and *fz*. An 8-measure rest is indicated in the treble staff.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. An 8-measure rest is indicated in the treble staff.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff is marked *Vivace.* and the bass staff is marked *Sempre ff*.

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The bass staff includes dynamic markings of *ff* and *fff*.

LE MOULIN DES TOURTERELLES

PASTORALE

Paroles de
CAMILLE SOUBISE

Musique de
FRÉDÉRIC SALI

Largo

Introd *ff pesante* *rit*

Andantino

Tout en haut de la col - li - ne, Il est un jo - li mou -

pp

lin - Qui tout poudre de fa - ri - ne Tour - ne du soir au ma - tin -

Un peu plus vite

U - ne vi - gne étend ses bran - ches Sur - sa por - te à deux bat - tants -

REFRAIN
Avec beaucoup d'ex-
pression

Retenez

Et des tour - te - rel - les blan - ches Y font leurs nids au prin - temps

p Jo - li mou - lin des tour - te - rel - les Que l'on en - tend aux a - len - tours La bri - se

souf - fle dans vos ai - les. Tic - tac! tic - tac! tournez tou - jours! Jo li mou - lin des tour te

rel - les Tournez au vent, tournez tou - jours!...

tutti

ff

m.d.

2

3

Une gentille meunière,
Aux yeux couleur de bluets,
Dans la saison printanière
Chante ses refrains coquets.
Puis de leurs ailes de neige,
Voltigeant sans se lasser,
Les oiseaux qu'elle protège
Reviennent la caresser!

Au Refrain

En implorant la mignonne,
Le pauvre qui tend la main
Reçoit toujours une aumône
Pour se remettre en chemin.
Elle est douce à la souffrance,
Priant Dieu soir et matin,
Aussi, pour sa récompense,
Le bonheur règne au moulin!

Au Refrain

FEUILLETON DU "SAMEDI", 1er JUIN 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE IX. — LES PENSIONNAIRES DU PROFESSEUR MARCUS.

(Suite)

A ce moment, la pensée lui vint de regarder attentivement ce mur qui la séparait de la personne qui essayait de communiquer avec elle.

Le plâtras était crevé en un endroit et tranchait sur le reste, comme une tache de chaux.

Il n'était pas difficile de reconnaître qu'en cet endroit avait existé autrefois une ouverture, très certainement pour faire passer un tuyau de poêle.

Il n'y avait pas à en douter, la personne qui se trouvait dans la pièce contiguë avait voulu indiquer l'endroit où était une ouverture condamnée mais qu'on pouvait déboucher.

Marie-Jeanne recula devant la difficulté que présentait cette besogne si nouvelle pour ses mains habituées aux ouvrages de couture.

Mais, comme elle allait sauter à bas de la chaise, elle entendit un léger craquement.

La tache de chaux semblait maintenant s'enfoncer dans le mur.

Marie-Jeanne put se rendre compte alors que la personne qui se trouvait de l'autre côté du mur s'occupait à déboucher l'ouverture.

La façon dont elle s'y prenait indiquait que ce n'était pas la première fois qu'elle accomplissait cette besogne.

Elle eut, en effet, réussi — en quelques instants — à enlever une pierre et quelques fragments de plâtre.

Bientôt Marie-Jeanne put, en se tenant sur les pointes des pieds, approcher son oreille de l'ouverture qui venait d'être ainsi débouchée en partie.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-on.

Elle répondit, en s'efforçant de contenir son émotion et d'assurer sa voix.

La personne qui venait ainsi de se mettre en communication avec elle était un homme.

Tout d'abord il dut croire qu'il avait affaire à une folle, car il lui dit :

— Si l'on vous a enfermée ici, pour vous "isoler", c'est sans doute que vous avez commis quelque faute contre le règlement ou bien que vous avez montré de l'agitation !

Marie-Jeanne répondit qu'elle n'avait pas habité d'autre chambre, ajoutant qu'elle n'avait encore passé qu'une nuit dans la maison de santé.

Pressé de questions, elle raconta sa triste histoire au prisonnier, qui l'écoutait en silence.

Après avoir entendu le commencement du récit sans interrompre, le voisin avait laissé échapper quelques-unes de ces exclamations qui indiquent qu'on s'apitoie.

Et quand Marie-Jeanne fut arrivée au bout de son récit :

— Ah ! pauvre femme, dit-il, vous êtes comme moi une victime, car tout ce que vous venez de me raconter, la façon dont vous vous êtes exprimée, le ton convaincu que j'ai observé, votre émotion communicative, vos larmes, tout cela me prouve que vous n'êtes pas folle !..

— Oh ! non ! ne put s'empêcher de s'écrier Marie-Jeanne.

— Et moi aussi, j'ai toute ma raison ! prononça le voisin d'une voix ferme.

Il sembla à Marie-Jeanne que celui qui lui parlait ainsi cherchait à se contenir pour ne pas laisser éclater la colère dont il était animé. Elle garda le silence, tandis que son interlocuteur inconnu continuait :

— Ce que je viens de vous dire peut et doit même vous paraître étrange, invraisemblable... C'est cependant l'exacte vérité.

— Mais, s'informa Marie-Jeanne, comment vous trouvez-vous ici ?

— Je suis entré volontairement dans cette maison de santé...

— Volontairement, dites-vous ?..

— Mais, fit-elle, parlant d'un ton d'hésitation, sans être atteint d'une affection du cerveau...

— Sans être fou... dites le mot !..

— Soit ! vous étiez atteint d'une maladie quelconque...

— D'aucune ! répondit l'inconnu d'une voix brève et sèche. J'étais tout à fait bien portant...

— Tenez, ajouta-t-il en s'interrompant, parlons d'abord de vous, madame.

Il continua, après une courte pause :

— La chambre que vous occupez en ce moment était habitée, il y a quelques jours encore, par un jeune homme que je connaissais... Je dois même vous dire que c'est pour me trouver à même de pouvoir communiquer avec lui, ainsi que je le fais en ce moment avec vous, que j'ai réussi à mériter une punition, sachant que je serais "isolé dans l'annexe."

— Ces mots vous sont étrangers, et plaise à Dieu que vous ne séjourniez pas assez longtemps ici pour vous familiariser avec les habitudes de la maison et le langage spécial qu'on y parle.

— Je vous remercie bien pour ce que vous me souhaitez là... Dieu vous entende, monsieur !

— Mais vous... puisque vous êtes entré ici volontairement, pourquoi y restez-vous ?..

— Parce qu'à présent l'on m'y retient de force !.. Parce qu'aujourd'hui, pour que je recouvre ma liberté, il faut que je m'évade !..

— Ah ! mon Dieu... que me dites-vous là ?..

— Oui, madame ; et voilà pourquoi j'avais combiné de me trouver à côté du jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure et qui m'est entièrement dévoué.

— C'est avec lui et grâce à lui que je pouvais arriver à préparer notre évasion...

— Malheureusement on l'a fait déménager de cette chambre que vous occupez à cette heure... Quant à moi, je demeurai prisonnier dans la mienne...

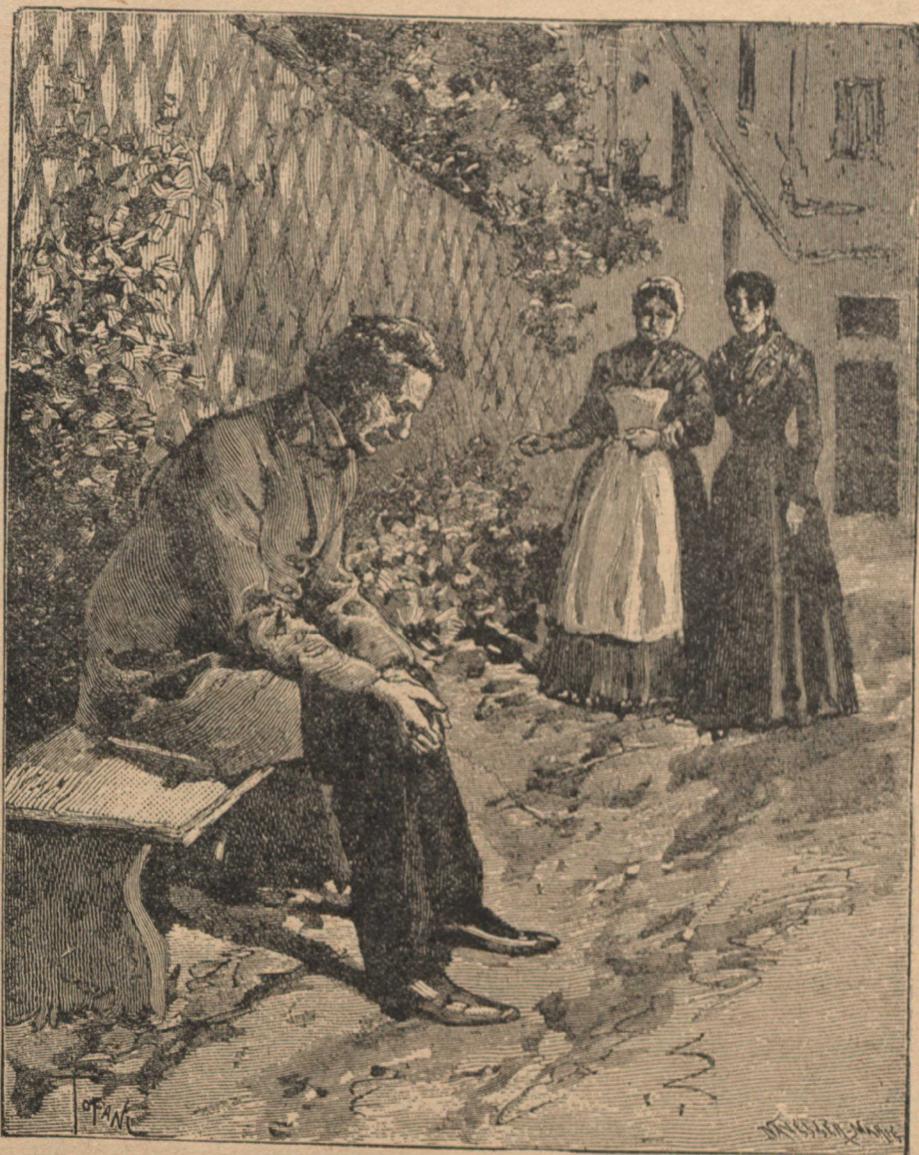
— Prisonnier ?.. Vous ne sortez donc pas comme les autres qui tout à l'heure se promenaient dans la cour ?

— Voilà plus de huit jours que je n'ai plus voulu faire de promenade, mais aujourd'hui je me propose d'accepter, lorsque l'on viendra tout à l'heure me demander si je veux faire un tour dans le parc !..

— Vous allez donc pouvoir sortir, vous ?

— Oui !..

— Bientôt ? demanda Marie-Jeanne.



— N'ayez pas peur de celui-là, c'est un homme très doux...

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

—Lorsque les pensionnaires auront quitté le réfectoire, où ils prennent en ce moment le "déjeuner du matin", la cloche sonnera pour annoncer la promenade et la "récréation".

L'inconnu dut à ce moment consulter sa montre, car il reprit aussitôt :

—Nous n'avons plus grand temps à causer ensemble... ici du moins...

"Dans quelques minutes, la cloche va sonner. Il est probable que la surveillante à laquelle on vous a confiée ne tardera pas à venir vous demander si vous voulez, vous aussi, vous promener dans le parc..."

"Vous accepterez..."

—Pourquoi ?...

—Parce que nous pourrions reprendre là-bas la conversation que je vais être obligé d'interrompre ici.

Comme Marie-Jeanne, indécise, gardait le silence, l'inconnu l'exhorta à faire ce qu'il lui demandait.

Il ajouta pour la décider :

—D'après ce que vous m'avez dit, je dois supposer que vous ne resterez pas longtemps dans cette maison... Eh bien ! une fois libre, vous pourrez me rendre un grand service.

—Moi ?...

—Oui, madame !... Il serait trop long de vous expliquer ici ce que j'attendrais de vous, si vous consentiez à me rendre le service dont peuvent dépendre mon bonheur et celui d'un être qui m'est cher... ma fille, pour laquelle j'ai déjà fait un sacrifice terrible...

—Votre fille ?... Vous aussi vous êtes séparé de votre enfant ?...

"Ah ! monsieur, exclama Marie-Jeanne, comment pourrais-je refuser ce que vous me demandez, maintenant que je sais que vous êtes séparé de votre enfant... comme je le suis du mien !..."

—Je n'ai plus qu'une minute pour vous dire ce que vous aurez à faire...

—Parlez... parlez, monsieur ! balbutia Marie-Jeanne d'une voix chevrotante.

—Lorsque la surveillante viendra tout à l'heure, il faut qu'elle vous trouve calme...

—Je m'efforcerai de le paraître, monsieur !

—Vous devrez vous plaindre de manquer d'air, habituée que vous êtes, direz-vous, à sortir tous les jours et à rester plusieurs heures dehors !...

—Et vous croyez que cela suffira !... Il faudra que je demande à me joindre à ceux qui vont se promener dans le parc ?

—Précisément !...

—C'est bien, monsieur, je suivrai votre conseil.

—Seulement il faut vous y prendre de façon qu'on ne puisse soupçonner que vous ayez un intérêt quelconque à faire cette promenade. Il faudra bien réfléchir avant de répondre aux questions que la surveillante pourrait vous adresser. Et surtout, je vous le recommande expressément, ne demandez pas à voir le directeur, ne vous montrez plus ni impatiente, ni chagrine...

—Mais en ce cas, monsieur, la surveillante pourra croire que je suis bien réellement folle !...

—C'est ce qu'il faut, momentanément du moins.

—C'est bien, monsieur, je me souviendrai de ces recommandations.

Puis vivement :

—Je ne puis voir votre visage ; à quoi vous reconnaitrai-je quand l'on m'aura conduite dans le parc ?

—C'est juste ! Vous ne me connaissez pas, répondit le voisin.

Et au bout d'un instant :

—La promenade est invariablement la même. Les pensionnaires suivent tous l'allée qui conduit à un rond-point où viennent aboutir plusieurs sentiers.

"Là sont des bancs où l'on s'assoit pour causer entre personnes qui se connaissent.

—Mais les surveillants ? demanda Marie-Jeanne.

—Ils ont ordre de se tenir à distance, afin que les pensionnaires puissent s'entretenir librement.

"C'est la règle dans la maison de santé ; d'autant plus, ajouta le prisonnier, que ceux qui sont ainsi autorisés à faire leur promenade quotidienne dans le parc sont ce qu'on appelle ici des "inoffensifs".

—Mais, puisque vous n'êtes pas fou, puisqu'on vous retient ici indûment, n'ont-ils pas à craindre que vous ne dévoiliez leur odieuse machination à votre égard ?

—Non. Ils savent, d'abord, que les aliénés se déclarent, pour la plupart, sains d'esprit. Ils savent que, presque tous, ces malheureux affirment que leur détention est illégale et coupable et comme, par une fatalité étrange, j'ai dû, moi-même et volontairement, donner les signes les plus évidents de démence, ma folie est bien et dûment constatée, et toutes les confidences que je pourrais faire, soit à vous, soit à tout autre, leur semblent sans danger pour eux.

"Donc, continua-t-il, c'est au rond-point que nous pourrions nous rencontrer.

—Et pour vous reconnaître ?

—J'aurai pris soin de couper une branchette que je tiendrai à la

main ; comme c'est mon habitude, cela n'éveillera pas les soupçons des surveillants. Du reste, ainsi que je vous l'ai dit, il n'est pas défendu de se promener ensemble, de s'isoler même à deux pour causer ; plusieurs d'entre nous emportent des livres ; les dames s'occupent à des ouvrages d'aiguille ou font de la tapisserie.

—J'irai donc m'asseoir auprès de vous.

—C'est cela même et j'engagerai avec vous une conversation qui le prolongera aussi longtemps qu'il sera nécessaire, afin que vous sachiez bien qui je suis et que vous pouvez sans crainte me rendre le service que je vous demanderai.

—C'est entendu, monsieur, vous pouvez compter sur moi ! répondit Marie-Jeanne.

—Maintenant, la prudence commande que nous cessions de causer.

Le voisin ajouta :

—Je vais reboucher l'ouverture ; quittez la place que vous occupez en ce moment, et surtout rappelez-vous bien mes recommandations. Agissez avec prudence, car vous avez affaire ici à des employés très intelligents, très perspicaces et qui ont l'habitude de lire sur les physionomies et même dans la pensée de ceux qu'ils sont chargés de soigner et de surveiller.

Ainsi que l'avait annoncé le prisonnier avec lequel Marie-Jeanne venait de s'entretenir, la cloche de la cour ne tarda pas à sonner pour annoncer l'heure de la "récréation".

Mot cruel, si l'on considère que les infortunés auxquels on allait permettre cette récréation étaient assimilés à des enfants insoucieux et inconscients !

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il y avait pour les pensionnaires du professeur Marcus la récréation ou la promenade au choix.

En effet, les malades qui voulaient simplement se promener étaient conduits dans le parc immense dont ils pouvaient parcourir les allées, où ils pouvaient s'asseoir pour lire, travailler à différents ouvrages, voire prendre des croquis.

D'autres obtenaient de s'occuper de jardinage et de culture.

Ceux-ci se rendaient, aussitôt le coup de cloche sonné, dans le potager où chacun d'eux avait son petit carré, qu'il cultivait à sa guise.

Les uns avaient une préférence marquée pour certaines fleurs, dont ils prenaient un soin extrême.

Pendant des heures, on pouvait voir tout ce monde bêcher, piocher, arroser, tailler, cueillir, semer, comme si ces pauvres êtres eussent été occupés à une besogne dont ils dussent tirer l'argent nécessaire à leur existence.

Jamais, à les voir ainsi occupés et maniant les instruments de jardinage comme feraient de véritables paysans, on n'eût pu supposer qu'ils retomberaient, à certains moments, dans les manies et les agitations qui avaient nécessité leur internement dans la maison de santé.

Il arrivait que les médecins obtenaient d'eux qu'ils se soumissent aux prescriptions que nécessitait leur état, en les menaçant de les priver de leur récréation favorite.

De même qu'on les punissait, de même aussi on leur accordait des récompenses dans un but de stimulation.

Il y avait concours pour les plus beaux produits et des expositions à la suite desquelles se distribuaient des récompenses.

Et ces infortunés pleuraient de joie quand on leur remettait les médailles qu'ils étaient censé avoir gagnées.

Le potager de la maison de Suresnes, très vaste et très bien cultivé, fournissait tous les légumes et les fruits qui se consumaient dans le dit établissement.

A peine Marie-Jeanne avait-elle cessé de causer avec son voisin de prison que la surveillante entra dans la chambre.

Toujours aimable et souriante, Mme Brigitte parut étonnée et charmée à la fois de l'expression de calme empreinte sur la physionomie de Marie-Jeanne.

Mais sa surprise fut grande lorsque la pauvre femme lui dit :

—Me faudra-t-il rester ainsi enfermée dans cette chambre ? Je viens de voir, par cette fenêtre, des pensionnaires qui sont en liberté...

—C'est vrai, ma bonne dame ; mais, je vous l'ai dit, ces personnes sont destinées à rester ici, afin d'être soignées jusqu'à leur complète guérison, tandis que vous...

—Je sais, moi... je ne suis ici que momentanément, et... pour peu de temps je l'espère... Mais, en attendant l'arrivée du médecin qui doit venir me voir... est-ce que je ne pourrais pas me promener... comme les autres ?...

—Vous aimeriez ça ?...

—Assurément, madame : habituée à marcher au grand air, j'étouffe dans cette chambre... Et puis, j'ai passé une mauvaise, une bien mauvaise nuit... et je crois que la promenade sous les arbres que j'aperçois de cette fenêtre me feraient grand bien...

—Je ne demanderais pas mieux, moi, ma bonne dame, que de vous accompagner dans le parc—il est si beau, notre parc !—Mais je

ne puis rien sans l'ordre de M. le directeur!... Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne suis qu'une simple employée...

—Alors, me voici condamnée à rester ici, peut-être pendant des heures?...

—Tout ce que je pourrais faire, ça serait d'aller demander la permission à M. le directeur...

—Allez-y donc bien vite, je vous en prie, madame! exclama Marie-Jeanne, craignant de ne pouvoir réaliser la promesse faite à l'homme qui devait l'attendre au rond-point du parc...

La surveillante ne demandait pas mieux, car ce désir si inattendu de la part de la femme qui, la veille, avait montré tant d'exaltation, ce calme succédant tout à coup au plus violent désespoir, indiquait que la pauvre femme entraînait, plus tôt qu'on n'était en droit de l'espérer, dans la période de la résignation et de l'oubli.

Aussi s'empressa-t-elle de se rendre auprès du professeur Marcus, afin de lui faire part de cette bonne nouvelle.

CHAPITRE X. — LE PARC AUX FOUS

Le professeur Marcus n'eut garde de refuser l'autorisation que lui demandait Mme Brigitte, au nom de Marie-Jeanne.

Ce que la surveillante lui avait dit de l'état de calme dans lequel se trouvait la nouvelle pensionnaire, l'avait étonné et satisfait à la fois.

—Du moment qu'il en est ainsi, répondit-il à la femme qui l'avait en si grande admiration, je ne vois aucun inconvénient à ce que votre protégée se promène avec les autres malades.

Et comme la surveillante remerciait :

—J'ai toutefois une recommandation à vous faire, ajouta le professeur Marcus. Cette promenade que j'autorise devrait cesser immédiatement si cette femme, que vous me dites absolument calme, donnait subitement le moindre signe d'agitation.

—J'espère qu'il n'en sera rien, mais, si la chose arrivait, j'obéirais aux ordres de monsieur le directeur.

Le professeur Marcus semblait singulièrement inquiet; très énervé, il parlait bref, martelant la phrase.

L'air de bonhomie qu'il savait se donner dans ses rapports avec le personnel de l'établissement était remplacé, sur sa physionomie soucieuse, par une expression qui tenait, à la fois, de la sévérité et de la souffrance.

C'est qu'après avoir, la veille, violenté sa conscience, cet homme avait fait un vigoureux retour sur lui-même.

La nuit d'insomnie qu'il avait passée, lui aussi, tandis que Marie-Jeanne subissait, de son côté, les plus affreux tourments de l'anxiété, cette nuit avait été pour lui pleine d'avertissements sombres.

Il avait entrevu la fin de cette existence ténébreuse faite d'hypocrisie et d'odieuses condescendances, arrivant à la suite d'une catastrophe soudaine, imprévue, et qu'il lui serait impossible de conjurer.

Il avait vu clair pendant cette nuit de remords où la raison, luttant contre l'amour paternel, avait mis en déroute les criminelles hésitations et fait triompher en lui les sentiments d'honneur et d'humanité.

Il était bien résolu à ne céder ni aux prières, ni aux colères, ni aux menaces de son fils.

Il l'attendrait de pied ferme, sachant qu'il ne manquerait pas de venir—selon son habitude—afin d'assurer, une fois encore, grâce à la faiblesse paternelle, sa victoire contre les révoltes de conscience du docteur Marcus.

Voilà dans quelles dispositions d'esprit se trouvait le savant professeur quand la surveillante se présenta pour lui faire part du désir manifesté par Marie-Jeanne.

Il s'était donc empressé d'accorder la permission que l'on sollicitait, et, s'il avait fait la recommandation que l'on sait, il y avait été amené par la peur d'un scandale qu'il voulait éviter à tout prix.

—N'oubliez pas, dit-il à la surveillante, que je compte sur votre vigilance!

—Je puis répondre que la malade ne se livrera à aucune extravagance, monsieur le directeur, car—depuis ce matin—je n'ai pas cessé de l'observer et je la crois résignée..., au moins pour quelque temps!...

Mme Brigitte ajouta :

—Permettez-moi d'aller lui porter tout de suite la bonne nouvelle, monsieur le directeur!

Marie-Jeanne, comme on le suppose bien, avait attendu avec une impatience mêlée de crainte le retour de la surveillante.

Aussi apprit-elle avec joie que l'autorisation demandée lui était accordée. À voir l'empressement qu'elle mit à suivre la surveillante dans le couloir sombre par lequel on l'avait fait passer la veille, on

eût dit que cette promenade qu'on lui permettait devait être, pour cette infortunée, le premier pas vers la liberté.

Toutefois elle ne put se défendre d'une impression douloureuse quand elle se retrouva dans cette même pièce où le directeur de la maison de santé s'était entretenu avec elle.

La surveillante s'en aperçut et, redoutant un nouvel accès d'agitation et de délire, elle lui dit :

—Vous savez que vous m'avez promis d'être calme.

Marie-Jeanne avait réussi à surmonter son émotion.

—Soyez sans crainte, madame, dit-elle..., je me souviendrai de la promesse que je vous ai faite.

Lorsque les deux femmes descendaient les marches du perron, une forme humaine, traversant l'allée faisant face à l'entrée de l'ancien château, disparut derrière un tronc d'arbre.

C'était le professeur Marcus qui dissimulait sa présence pour voir, de loin, passer l'infortunée que, la veille, il avait promis de "garder".

Et comme si la vue de cette femme, dont le malheur commandait la pitié, l'eût affermi encore dans la courageuse résolution qu'il avait prise :

—Non! se dit-il, je ne céderai pas!... Non!... quoi que tu fasses et quoi que tu dises, Appyani, tu ne m'obligeras pas à commettre cette action odieuse!... Je ne le veux pas!... Je ne le veux pas!

Les pensionnaires de la maison de Suresnes étaient déjà dans le parc lorsque la surveillante y conduisit Marie-Jeanne.

L'arrivée de cette personne que l'on ne connaissait pas encore dans la principale allée conduisant, comme on sait, au "rond-point", fut l'occasion d'une manifestation générale de curiosité.

Marie-Jeanne se sentait mal à l'aise au milieu de tous ces malheureux atteints de démence.

La surveillante comprit, au regard qu'elle lui adressait, qu'il fallait intervenir afin d'empêcher que cette curiosité ne dégénérât en une obsession, en manifestation bruyante et tumultueuse.

Elle fit donc signe aux autres surveillants d'éloigner doucement les malades qu'ils étaient chargés d'accompagner.

Grâce à la manœuvre qui s'exécuta alors, Marie-Jeanne alla continuer sa promenade, quand, tout à coup, un individu qui se tenait à califourchon sur une branche et caché dans l'épais feuillage d'un arbre, se laissa tomber du haut de cette branche juste devant Mme Brigitte et sa compagne.

Et s'adressant à Marie-Jeanne :

—Mon chemin!... Je cherche mon chemin, dit-il d'un air d'égaré qui ne laissait aucun doute sur son état mental.

Et s'adressant à Marie-Jeanne :

—L'avez-vous vu, madame? ajouta-t-il.

—Vu... quoi? dit celle-ci.

—Mon chemin. Je le cherche partout... Impossible de le trouver!...

Mme Brigitte l'écarta du bras et lui montrant un des sentiers aboutissant au rond-point :

—Je l'ai aperçu par là, votre chemin, monsieur Gadichet; il se cachait dans le taillis; allez vite, vous le trouverez cette fois.

—Ah! merci... merci! exclama celui qu'on venait d'appeler Gadichet. J'y vole!...

Et tendant son poing fermé dans la direction qu'avait indiquée la surveillante :

—Eh! mon chemin!... attends-moi, cria-t-il.

"Ah! si je te retrouve, mon coquin, je ne te quitterai plus d'une minute!"

Puis prenant sa course, il disparut dans le sentier, non toutefois sans avoir échangé un signe d'intelligence avec un homme d'un certain âge assis sur un banc et qui, les jambes croisées, époussetait sa botte au moyen d'une branchette fraîchement coupée à arbuste qui se trouvait à proximité du banc.

Cette scène, bien que n'ayant duré que quelques instants, semblait avoir ému Marie-Jeanne.

La pauvre femme paraissait inquiète et troublée. Elle venait d'apercevoir l'homme qui se tenait assis sur un banc, tenant une petite branche d'arbre à la main.

—Je vois que ça vous fait une pénible impression, lui dit la surveillante, prenant le change.

Et comme Marie-Jeanne semblait vouloir se diriger vers le banc où cet homme se tenait assis, Mme Brigitte ajouta :

—Appuyez-vous sur mon bras je vais vous conduire jusqu'à ce banc.

"Vous pourrez vous reposer et vous remettre de la peur que ce diable de Gadichet vous a faite.

Marie-Jeanne s'appuya sur le bras qu'on lui offrait, et, tout en la menant à petits pas, la surveillante lui disait :

—Il n'a pas de méchanceté pour deux liards, ce pauvre garçon... Tout le monde ici le connaît, car il y a déjà longtemps qu'il est dans l'établissement...

Puis, baissant la voix :

—Et s'il s'obstine à vouloir retrouver son chemin qu'il prétend avoir perdu, — quelquefois même il dit qu'on le lui a volé, — il n'est pas près de nous quitter !

Mais Marie-Jeanne ne prêtait plus attention à ce que lui racontait la surveillante.

—C'est bien lui, se disait-elle, c'est le prisonnier dont la chambre est voisine de la sienne, il tient dans sa main la branchette qui doit servir de signal et le faire reconnaître.

Et la surveillante, s'apercevant que la main qui s'appuyait sur son bras tremblait, en même temps que Marie-Jeanne semblait tout à coup hésiter à avancer, lui dit avec douceur :

—N'ayez pas peur de celui-là, c'est un homme très doux et qui se fera un plaisir de vous donner une place à côté de lui...

—Il vous cédera même très volontiers le banc tout entier pour peu que vous ayez l'air de le désirer.

—Non... non, interrompit Marie-Jeanne, je ne voudrais pas déranger ce monsieur de ses habitudes...

—C'est vrai qu'il a coutume de venir s'asseoir à cette place. Et c'est la première fois qu'il revient dans le parc depuis quinze jours au moins.

—Il était donc malade ? demanda insidieusement Marie-Jeanne.

—Oui... et non !... Il a été " plus agité " que d'habitude et... il a fallu l' " isoler. "...

Mme Brigitte profita de l'occasion pour renouveler à sa protégée ses exhortations au calme.

Puis, voyant que Marie-Jeanne paraissait désirer qu'elle lui parlât du pensionnaire à côté duquel elle allait s'asseoir, la surveillante continua de faire l'éloge de l'aliéné, affirmant que c'était le meilleur homme du monde, qui raisonnait d'une façon si lucide que... par moments, on se demandait si réellement il était...

Elle s'arrêta au moment de prononcer le mot " fou ".

Marie-Jeanne, affectant un air d'incrédulité, manifesta le désir de s'en assurer par elle-même.

—Pourrais-je, demanda-t-elle, causer un instant avec lui ?

—Rien de plus facile, répondit Mme Brigitte, je vais vous laisser ensemble.

On était arrivé près du banc ; aussitôt l'homme se leva et s'inclina.

—Ne vous dérangez pas, monsieur Lebrun, dit la surveillante. Je viens seulement vous demander une toute petite place pour madame qui est un peu fatiguée...

M. Lebrun, c'est le nom de cet homme, M. Lebrun s'inclina à nouveau, et, d'un geste poli, il engagea Marie-Jeanne à prendre place.

Marie-Jeanne s'assit ; et pendant que la surveillante continuait à parler, les deux prisonniers qui s'étaient donné rendez-vous s'observaient silencieusement à la dérobée, cherchant à se confirmer dans l'opinion qu'ils s'étaient faite l'un de l'autre, avant de s'être vus, et la seule conversation échangée dans l' " annexe ", à savoir qu'ils étaient tous deux victimes d'odieuses machinations.

Ainsi qu'elle en avait annoncé l'intention à Marie-Jeanne, la surveillante se mit en devoir de procurer aux deux pensionnaires l'occasion de causer en toute liberté.

Elle s'éloigna lentement et s'engagea dans le sentier dans lequel Gadichet venait de s'élançer à la recherche de son éternel chemin perdu.

Mais, pensant que Mme Brigitte pourrait les épier et écouter leur conversation, M. Lebrun fit à sa voisine du banc un imperceptible signe pour lui recommander de continuer à garder le silence, jusqu'à ce qu'il fût absolument certain qu'ils pourraient s'entretenir sans être entendus.

Nous profiterons de ce moment pour présenter au lecteur ce nouveau personnage dont il est, pour la première, fois question dans notre récit, et qui est destiné à jouer un rôle important dans les sombres événements qui vont se succéder.

Avant de dire dans quelles circonstances cet homme était entré " volontairement " dans une maison de fous, on nous permettra de donner ici la physionomie de l'intéressant personnage.

M. Lebrun est âgé d'environ cinquante ans, il est de stature moyenne, son allure indique l'homme ayant consacré une partie de son existence à des travaux de fatigue.

Le corps s'est tassé un peu lourdement ; les membres sont vigoureux et solidement attachés.

Dans ce corps, il ne faut pas chercher des lignes qui indiquent la distinction des formes, mais la tête est superbe, empreinte d'une expression énergique et éclairée par des yeux profonds, où l'on essaierait en vain de découvrir la flamme vacillante de la folie. Dans ses yeux brille, au contraire, une intelligence ardente.

Le front haut, autrefois bien modelé, est aujourd'hui coupé par deux rides profondes, semblables à des cicatrices causées par des préoccupations violentes ou par des réflexions douloureuses.

Le crâne est largement développé sous une épaisse chevelure, rude et grisonnante.

Le cou puissant laisse voir en saillie des veines où le sang monte abondamment pour envahir la face, comme surchauffé par des colères contenues et des fureurs terribles.

On devine, en détaillant cette physionomie, que cet homme a pu s'abandonner à d'effroyables emportements qui lui ont fait infliger, dans cette fatale demeure, la peine de l'isolement réservée aux malheureux classés dans la catégorie de fous furieux.

On se sent irrésistiblement impressionné en regardant ce visage empreint de fierté et à la pensée que cet infortuné qui s'impose une apparence calme est secrètement aux prises avec les plus affreuses tortures de l'âme.

M. Lebrun affectait la plus grande politesse avec les pensionnaires et le personnel de l'établissement. Cet homme de bien plaignait les premiers et ne pouvait rendre les seconds responsables de la détention forcée qu'on lui faisait subir.

Dans sa droiture, il absolvait ces complices inconscients du forfait dont il était victime.

Mais que lui avait-il pas fallu d'effort de volonté pour arriver à cette dissimulation des souffrances affreuses qu'endurait son âme, des terribles secousses ébranlant tout son être dans de sourds accès de rage impuissante, des exaspérations qui se déchaînaient en son cerveau.

Aussi quand cet homme se trouvait dans la solitude de la chambre lui servant de prison, le masque tombait enfin, et le malheureux s'abandonnait alors à d'effroyables accès de fureur, tandis que, dans son esprit surexcité par la colère et la haine, tourbillonnaient de terribles projets de vengeance.

Si jusqu'à ce jour, il avait miraculeusement résisté à l'épreuve, s'il n'était pas mort, foudroyé par la rage, c'est qu'il avait été soutenu, par cette idée d'une vengeance inexorable.

De même l'on s'était montré impitoyable pendant ce long martyre auquel on l'avait condamné, de même il serait inflexible le jour où il pourrait atteindre ceux qui l'avaient odieusement torturé, les confondre, les démasquer et les briser à son tour.

Les quelques mots que M. Lebrun avait adressés tout bas à Marie-Jeanne et l'air de mystérieuse inquiétude qu'exprimait à ce moment sa physionomie témoignaient de sa volonté ferme de ne plus s'exposer aux rigueurs que lui avaient values de précédentes révoltes contre ses bourreaux.

Il avait recommandé le silence et ce ne fut qu'après avoir acquis la certitude que la surveillante ne se tenait pas aux écoutes qu'il se décida à entamer la conversation avec Marie-Jeanne, afin de mettre celle-ci au courant des événements tragiques qui avaient marqué sa vie et emporté à jamais toutes ses espérances de bonheur et de joie en ce monde.

Rompant tout à coup le silence, il dit :

—Vous m'avez demandé, madame, pourquoi j'étais entré volontairement, moi sain d'esprit, dans cette maison où l'on n'admet d'ordinaire que des personnes frappées de démence...

—Eh bien ! apprenez que je me suis décidé à cet acte dont je subis depuis les terribles conséquences uniquement pour... ma fille !

Quelque préparé qu'elle fût à entendre raconter quelque chose d'extraordinaire, sachant déjà que son interlocuteur se prétendait la victime d'une horrible machination, Marie-Jeanne ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

M. Lebrun ne voulut pas la laisser une minute de plus sous cette première impression.

—Ce que vous venez d'entendre vous a paru, je le vois, bien étrange... Cependant je puis vous affirmer que je ne suis pas fou ! Il ajouta, d'une voix calme et triste :

—Je vous ai priée de venir me rejoindre ici, dans l'espoir que vous pourriez et voudriez bien me rendre un service d'où peut dépendre mon sort à venir. Je vous dois donc la douloureuse confiance des malheurs inouis qui m'ont frappé, en pleine félicité !...

Tandis que M. Lebrun va faire part à Marie-Jeanne d'une partie très restreinte de ses infortunes, nous allons apprendre au lecteur, et avec de plus amples détails, à la suite de quelles circonstances fatales le malheureux s'était volontairement séparé de sa femme et de sa fille qu'il adorait et qui, de leur côté, professaient pour lui un véritable culte. Nous allons dire quel sombre et mystérieux événement avait pu le condamner à se faire volontairement enfermer dans une maison d'aliénés.

CHAPITRE XI. — LE MAÎTRE DE FORGES

Depuis qu'il était devenu à son tour maître de forges, et dirigeait les importantes usines fondées par son père, M. Lebrun avait vu ses affaires prospérer d'année en année.

Très estimé dans le haut commerce parisien, il faisait de fréquentes pointes dans la capitale et avait peine à répondre à toutes les invitations qui l'y attendaient.

Le jeune maître de forges était recherché tout particulièrement

par quelques pères de famille qui le considéraient, à juste titre, comme un " excellent parti ".

M. Lebrun avait éludé toutes les petites manœuvres tentées en vue de le pousser au mariage.

—Je ne m'unirai qu'à la femme que j'aimerai, disait-il un jour à un ancien ami de son père. Qu'elle soit riche ou pauvre, peu m'importe.

—Et si je l'avais découvert cet oiseau rare, qui doit faire battre votre cœur ; si, depuis quelque temps déjà, je le tenais en réserve pour vous le présenter " à point ",—c'est-à-dire lorsque ce cœur serait pris, complètement pris ?

Celui qui parlait ainsi était un savant, très en renom dans le monde médical et par cela même très en évidence dans la haute société parisienne.

Ainsi que nous l'avons dit, il avait été très lié avec le père de M. Lebrun, et il avait continué au fils l'amitié vouée à son ancien camarade d'études.

Le maître de forges, présenté par lui, avait vu s'ouvrir quelques-uns des salons privilégiés où le talent et l'esprit sont accueillis sur un pied d'égalité avec la fortune et le nom.

Très observateur par métier, l'éminent docteur, ayant, en outre, le don de scruter profondément le cœur humain, ne tarda pas à découvrir un germe d'amour dans celui de son jeune ami Lebrun.

Il avait attendu le moment où cette passion naissante serait entrée dans la période de l'épanouissement, pour tenir au maître de forges le langage que l'on sait.

—Mon cher, continua-t-il, je vais être, avec vous, d'une franchise brutale.

"Vous aimez Mlle Jenny..."

—Jenny Lormière ! exclama le maître de forges.

—Vous voyez que je ne m'étais pas trompé !... Eh bien ! mon ami, je puis, si vous le voulez, me charger de la présentation, des ouvertures à faire aux parents de la charmante enfant, voire de la demande en mariage.

M. Lebrun, pour toute réponse, avait saisi la main de son interlocuteur et la serrait avec effusion.

—C'est convenu, vous me donnez carte blanche et pleins pouvoirs pour traiter votre futur bonheur ?

Une nouvelle pression de mains ayant tenu lieu de réponse affirmative, le docteur s'empressa d'ajouter :

—Eh bien ! j'ai le plaisir d'annoncer à mon ami Lebrun que M. Lormières, très flatté de la recherche dont Mlle Jenny, sa fille, est l'objet, est tout disposé à l'accepter pour gendre. Malheureusement, prononça le docteur, M. Lormières regrette de n'avoir pas de dot à donner à Mlle Jenny.

—Je l'aime ! répondit M. Lebrun d'une voix ferme.

Quinze jours plus tard avaient lieu les fiançailles.

Mlle Lormière apportait en mariage la dot la plus précieuse : un cœur d'ange, rempli des sentiments les plus nobles et dans lequel germait toutes les qualités qui font les épouses dévouées, toutes les tendresses qui font les vraies mères de famille.

Le mariage qui s'accomplit sous d'aussi heureux auspices promettait aux deux époux de longues années de bonheur.

Un lien nouveau vint resserrer l'union des deux époux. Mme Lebrun mit au monde un enfant dès la première année de son mariage.

La joie du jeune couple fut immense, et dès le berceau du cher petit être commencèrent les projets d'avenir que le père et la mère formaient déjà pour lui pendant les heures délicieuses passées dans la contemplation de leur fille adorée.

Que de promesses échangées auprès de ce berceau, promesses d'éternelle affection, de tendresses sans bornes !

Cette lune de miel se prolongea pendant plusieurs années, sans que le plus léger nuage vint l'assombrir.

L'enfant devenue fillette ajoutait un charme de plus à cette existence conjugale déjà si radieuse.

Tout semblait concourir à la félicité des époux Lebrun.

Les affaires du maître de forges n'avaient jamais cessé de prospérer, mais, si la fortune acquise avait jusque là comblé tous les vœux de l'honnête industriel, le père se montra plus ambitieux pour sa fille.

Il rêvait, pour elle, le plus riche, le plus brillant avenir. Il voulut l'entourer de toutes les jouissances du luxe le plus raffiné, et lorsque Mme Lebrun, alarmée de l'immense activité qu'il déployait dans ce but, cherchait à modérer cette ardente fièvre de travail, il répondait invariablement : C'est pour notre enfant, c'est pour ma fille !...

—Je veux, disait-il, lui assurer une dot princière qui lui permette de choisir son mari parmi les fils de famille les plus haut placés, les plus honorés.

Profondément estimé dans le monde, le maître de forges avait inspiré à ses ouvriers une affection sans bornes, un dévouement sans limites, l'un et l'autre basés sur la reconnaissance.

Jamais un homme sans travail n'était venu frapper vainement à sa porte.

Jamais un père de famille dénué de ressources n'avait inutilement demandé un secours.

Comme les bénéfices augmentaient et s'accumulaient de jour en jour, M. Lebrun voulut que chacun de ses ouvriers eût sa part de cette grande fortune, fruit du labeur commun.

Et, dans l'usine Lebrun, tout un monde de travailleurs ne forma bientôt qu'une grande famille.

M. Lebrun n'était plus le " patron " pour ses ouvriers ; on l'appelait le " père " et, lorsque chaque année, revenait l'anniversaire de sa fête, ses nombreux " enfants " s'évertuaient à qui mieux mieux pour célébrer ce grand jour.

Pendant que se succédaient cette généreuse affection et cette reconnaissance cordialement rendue au milieu du travail béni, le temps marchait, marchait toujours, et, il se trouva, un beau matin, que Mlle Madeleine Lebrun était devenue une adorable jeune fille bientôt bonne à marier !

Bonne à marier !... c'est-à-dire que prochainement la mère devra se séparer de son enfant bien-aimée !...

Le père qui a rudement et courageusement travaillé pendant seize années verra, pour récompenser ce dur labeur, un homme, presque un inconnu, emmener loin de lui l'objet de son immense tendresse !

Et comme la pensée de cette douloureuse séparation déjà pressentie fait perler une larme dans les yeux de sa chère compagne, Lebrun tente de la consoler.

Il s'efforce de rire de cette faiblesse maternelle, mais, non moins faible qu'elle, il laisse, en l'embrassant, couler une larme sur les joues de sa femme !...

Puis, l'habitude du bonheur, de ce bonheur si longtemps durable, ranimant leur courage, ils se disent qu'au lieu d'un enfant ils en auront deux par le fait de ce mariage et, plus tard, trois ou quatre, peut-être !

Dix-sept années de bonheur sans nuages !... Dix-sept ans de tendresse conjugale ! Dix-sept ans de joies et d'amour paternel !

C'était beaucoup !

C'était trop, hélas !...

Dans sa marche mystérieuse et sombre, la fatalité, tout à coup, rencontra sur son chemin la demeure du maître de forges.

Un matin, M. Lebrun vit entrer dans son bureau un homme, de bonne apparence, qui, avec une contenance étudiée et comme s'il eût voulu faire comprendre qu'il faisait abnégation de tout amour-propre, lui dit :

—Monsieur, je viens vous demander du travail.

Le maître de forges regarda attentivement le solliciteur.

Puis après quelques secondes et jetant les yeux sur les mains de l'inconnu :

—Du travail, je n'en refuse jamais aux ouvriers, dit-il, mais... vous n'êtes pas un ouvrier, monsieur ?

—Pas encore ; mais... je le deviendrai... si vous voulez m'aider.

Il ajouta, en donnant à sa physionomie une expression de franche énergie :

—Avec la volonté, monsieur, on peut, on doit arriver à tout... .

M. Lebrun, étonné, disons aussi séduit par l'air franchement résolu de l'inconnu, répondit :

—Veuillez vous asseoir. Je désire, d'abord, quelques renseignements.

—Sur moi ? interrompit le solliciteur. Je connais votre bienveillance, je sais qu'obligeant pour tous, vous avez coutume d'accueillir avec bienveillance, les nécessiteux qui s'adressent à vous.

" Le meilleur renseignement que je puisse vous donner, monsieur, est contenu dans ces simples mots : Je suis sans famille, sans amis, sans ressource, et... je veux gagner honnêtement ma vie.

—Vous avez raison, mon ami, exclama le maître de forges, ce renseignement me suffit ! A partir de ce moment vous pouvez vous considérer comme faisant partie du personnel que j'emploie.

—Merci, monsieur ! prononça l'inconnu avec une émotion qui, si elle était feinte, dénotait un comédien habile.

Il eût fallu être prévenu contre ce solliciteur inconnu pour découvrir que la joie qu'il laissait éclater n'était pas pour cause unique son admission dans les ateliers de M. Lebrun.

Au bout d'un instant, celui-ci reprit :

—Vous me permettez, maintenant, de vous demander à quoi je pourrais bien vous employer... .

" Il est aisé de reconnaître que le maniement du marteau ne vous est pas familier... Vos mains sont là pour attester que vous n'avez pas eu, jusqu'à ce jour, l'habitude d'exécuter de rudes travaux.

—Je ferai mon apprentissage, monsieur.

Le maître de forges sourit. Et d'un ton de bonhomie :

—A votre âge, on commence difficilement un apprentissage... .

—Cela est peut-être difficile, dit l'inconnu, mais peut-être aussi n'est-ce pas impossible et avec la bonne volonté dont je me sens animé... .

—Avez-vous déjà exercé quelque emploi ? demanda M. Lebrun.

—Aucun, monsieur, jusqu'ici, je l'avoue avec humilité, j'ai eu le tort de m'abstenir de tout travail.

Il avait paru embarrassé en articulant cette réponse, et M. Lebrun voulut ménager son amour-propre :

—Je comprends, fit-il, vous avez éprouvé sans doute de récents revers de fortune...

—Oui, monsieur, récents et tout à fait imprévus ; si bien que, du jour au lendemain, je me suis trouvé absolument sans ressources.

—Et sans profession ! prononça le maître de forges avec tristesse...

Puis, s'adressant de nouveau au solliciteur, il ajouta :

—Ne pouvant vous employer comme ouvrier, je vais réfléchir au moyen d'utiliser votre bonne volonté...

« Je vous le répète, à partir de demain, vous pourrez vous présenter ici, comme faisant partie de la maison.

La réponse de l'inconnu avait dû être étudiée à l'avance :

—Je ne sais vraiment comment vous témoigner ma gratitude, monsieur, prononça-t-il. Je suis touché, plus que je ne saurais l'exprimer, du soin que vous avez pris de ménager mon amour-propre.

Puis le comédien, entrant de plain-pied dans son rôle, ajouta avec toutes les apparences de l'émotion qu'on chercherait à contenir :

—Ce n'est pas, croyez-le, avec des paroles banales que je veux vous témoigner ma reconnaissance.

« C'est par mon assiduité constante, par un dévouement qui ne se démentira jamais, enfin par l'empressement et le zèle que je mettrai à m'atteler à la besogne dont il vous plaira de me charger.

« C'est en agissant ainsi que je viens de le dire que je me propose de reconnaître vos bontés et de me rendre digne de votre bienveillance.

—Bien !... bien !... C'est entendu ! fit M. Lebrun avec son bon sourire.

« A demain donc !... »

—Encore merci, monsieur !

Le solliciteur s'inclinait pour prendre congé.

M. Lebrun le retint, comme si, à ce moment, une idée lui fût venue.

—Mais au fait, monsieur, je ne vous ai pas encore demandé votre nom...

Une légère rougeur monta aux joues de l'inconnu :

Puis, comme s'il eût fait un effort pour dissimuler son embarras :

—Je me nomme Maurice ! répondit-il.

—C'est simplement votre prénom ?

—Oui, monsieur.

Cette fois l'effort que faisait l'interlocuteur du maître de forges ne pouvait laisser de doute sur l'embarras qu'il éprouvait.

M. Lebrun eut un imperceptible mouvement de surprise, qu'il s'empressa de réprimer, du reste.

Il avait tout de suite compris que le postulant désirait, par amour-propre, laisser ignorer le nom sous lequel il était connu dans le monde.

Il mit une délicatesse exquise à se contenter de ce simple prénom, sous lequel, pensait-il, l'homme du monde voulait travailler à l'avenir.

—C'est bien, monsieur Maurice, dit-il. A demain !

En rentrant dans son appartement, à l'heure du déjeuner, le maître de forges avait la joie peinte sur son visage.

D'habitude, Mme Lebrun et sa fille se portaient au-devant du chef de la famille et lui présentaient le front pour le baiser quotidien.

Ce jour-là, M. Lebrun les reçut dans ses bras.

Et, au lieu du simple baiser habituel donné du bout des lèvres, il embrassa à plusieurs reprises, avec effusion, les deux êtres qui se partageaient toute son affection.

Il s'écriait, tout joyeux :

—Je suis content de moi... je crois que je viens d'accomplir une bonne action !

—Une de plus alors, mon ami ! fit l'épouse avec un doux regard dans lequel se traduisait l'estime qu'elle avait pour l'homme dont elle partageait l'existence.

—Oh ! tant mieux, père ! exclama, à son tour, la jeune fille en battant des mains.

Puis avec une ingénuité charmante :

—Pourrait-on savoir quelle est cette bonne action, monsieur mon père ?

Le maître de forges répondit dans un sourire :

—Publier le bien qu'on a été heureux de pouvoir faire, c'est laisser supposer, mon enfant, qu'on en tire vanité.

—Cependant si j'insistais bien ?...

Et la jeune fille se mit à caresser la main de son père, en la portant à ses lèvres.

—C'est bon, nous verrons cela tout à l'heure, à table !

M. Lebrun se dirigea alors vers la salle à manger, avec sa femme et sa fille, chacune s'appuyant sur l'un de ses bras.

Et lorsque l'on eut pris place :

—Tu me demandes de satisfaire ta curiosité, ma fille, commença

le maître de forges, je ne le devrais pas, car c'est me demander d'encourager un gros défaut... la curiosité.

« Cependant, pour cette fois, je ne veux pas me montrer égoïste en gardant pour moi seul le plaisir que j'éprouve.

« Je vais donc vous dire ce que j'ai fait et je te demanderai au surplus ton approbation, ma chère Jenny...

—Et la mienne ? interrompit Mlle Lebrun.

« Il paraît, mon cher petit père, que l'on ne fait pas grand cas de mon approbation.

La jeune fille était, comme on sait, sur le point d'atteindre sa seizième année.

Elle avait conservé de l'enfant cette espièglerie qui devait plus tard devenir de l'esprit argent comptant.

Elevée sous l'aile maternelle, son caractère s'était, de bonne heure, façonné sur celui de ses père et mère.

Mme Lebrun avait voulu se charger elle-même de l'éducation de sa fille.

Elle lui avait enseigné, en outre de ce que lui aurait appris la meilleure institutrice, l'indulgence, la compassion et la charité.

Le maître de forges ayant, ainsi qu'on vient de le voir, accepté de satisfaire la curiosité de sa fille, raconta, par le menu, la conversation qu'il venait d'avoir avec le solliciteur inconnu.

Mme Lebrun avait écouté le récit en laissant voir tout le plaisir qu'elle en ressentait.

—Tu as bien agi, dit-elle à son mari.

« Qu'importe si en semant le bienfait on ne récolte, parfois, que j'ai admis à faire partie du personnel que j'emploie.

Il ajouta :

—Je l'ai bien observé, pendant tout le temps que nous avons passé ensemble.

« Il a eu une façon si franche de se présenter à moi et de m'offrir ses services, que je me tromperais fort si je n'avais pas, avant qu'il soit longtemps, l'occasion de me féliciter d'avoir consenti à l'aider à se relever...

« Oui, continua l'homme de bien, il avait tant de peine à contenir son émotion, en m'avouant sa détresse, que je n'ai pas tardé à me laisser gagner à cette émotion.

« Enfin, il m'a parlé de ses revers de ce ton simple, digne et triste à la fois, qui est la preuve d'une absolue sincérité.

« Aussi ai-je confiance !

—Tu es si bon !

Mlle Lebrun avait écouté sans oser placer son mot, bien qu'elle eût l'habitude de prendre part à la conversation qui s'échangeait à table.

Mais quand M. Lebrun eut achevé son récit la jeune fille repoussa brusquement la chaise, fit le tour de la table pour aller se jeter au cou de son père, en s'écriant, avec vivacité :

—Tant pis, cher petit père, si le monsieur que tu as obligé paie plus tard d'ingratitude ; moi je te paie comptant de plaisir que je viens d'éprouver.

Heureuse famille ! disait-on dans le cercle de leurs connaissances, en parlant des Lebrun ; c'est qu'en effet leur façon de vivre, leur charmante intimité, l'immense affection qui unissait ces trois êtres, avait transpiré au dehors.

Mais, si la plupart de leurs amis constataient avec joie leur bonheur sans mélange, ils étaient néanmoins jalouxés par quelques autres, envieux de ce bonheur.

De ce nombre était une dame qui se flattait d'être la plus intime et la plus sincère amie de Mme Lebrun.

Celle-ci, — une ancienne camarade de pension, — se laissait prendre à des démonstrations calculées et dont la perfidie lui échappait.

Mme Destanges (c'était le nom de l'amie) avait autrefois jeté les yeux sur M. Lebrun comme étant le mari rêvé.

Sa déception avait été grande lorsque le jeune maître de forges avait donné la préférence à Jenny Lormières.

Par dépit elle avait épousé M. Destanges, qui passait pour avoir une fortune bien assise, mais qui, en réalité, ne vivait que de spéculations hasardeuses.

Son mariage avec M. Destanges avait été une affaire dans laquelle les deux intéressés s'étaient trouvés également trompés.

Cette malchance fut le point de départ de la sourde inimitié que la femme du faiseur entretenait dans son cœur pour l'épouse du travailleur infatigable.

Inimitié habilement masquée par les protestations les plus affectueuses.

Comment, dans sa droiture, Mme Lebrun aurait-elle pu soupçonner son amie de jouer avec elle une odieuse comédie ?

Au contraire, très touchée des masques d'affection que Stéphanie Destanges lui prodiguait à tout propos, la femme du maître de forges usait de réciprocité envers son ancienne camarade de pension.

La maison des Lebrun était ouverte à la perfide, qui profitait de cette intimité sans limite pour se présenter à toute heure, en voisine, acceptant le déjeuner sans façon.

On la voyait arriver au moment où l'on s'y attendait le moins,

prolongeant ses visites avec le sans-gêne de l'amitié la plus intime.

Quelquefois même elle se proposait pour aider son amie Jenny que le maître de forges chargeait d'une partie de sa correspondance.

Et comme M. Destanges faisait de fréquentes absences tandis que sa femme demeurait sédentaire dans le pays, la perfide amie saisissait cette occasion de s'installer auprès de Mme Lebrun pour se consoler, disait-elle, de ce veuvage accidentel.

Si nous nous appesantissons ainsi sur les relations de cette dame avec la famille du maître de forges, c'est que nous aurons bientôt à signaler, de la part de cette fautive amie en perfidie qui devait entraîner les conséquences les plus graves et provoquer les événements les plus tragiques.

CHAPITRE XII. — L'ENNEMI DANS LA PLACE

L'arrivée et l'installation du nouvel employé avaient été un sujet d'étonnement pour tout le personnel de la forge.

— Nous étions déjà au grand complet, se disait-on, le besoin de nous adjoindre ce monsieur ne se faisait pas sentir.

On voit par là que le nouveau venu n'était rien moins que sympathique au premier abord.

Aussi l'étonnement général s'était-il augmenté d'une impression plus aiguë lorsque l'on avait remarqué combien le maître de forges paraissait avoir de considération pour cet intrus qui tombait des nues.

Tout d'abord on avait supposé qu'il pouvait bien être un parent des Lebrun, soit du côté de la femme, soit du côté du mari.

Ce qui autorisait cette supposition, c'était que la "patronne" se chargeait elle-même de mettre l'employé débutant au courant de la besogne qu'il avait à faire.

Disons que le maître de forges, en attendant qu'il trouvât quelque chose de plus important à confier, comme travail, à celui qu'il tenait pour un homme très intelligent et d'une instruction supérieure, l'avait mis à la "correspondance".

Mme Lebrun, avec une exquise bonne grâce, lui rendait la besogne facile en l'initiant aux expressions techniques et aux formules consacrées dans cette correspondance spéciale.

Dans l'usine, on s'était occupé de savoir qui était ce M. Maurice et d'où il sortait, car personne ne l'avait encore vu dans la localité.

Au bout de quelques jours, les ouvriers ayant appris que l'employé était un étranger pour les Lebrun, ne se gênèrent plus pour le regarder d'un mauvais œil.

De là à le prendre complètement en haine, il n'y avait pas loin, d'autant plus que l'employé à la correspondance profitait de nombreux loisirs pour parcourir l'usine, scrutant d'un air hautain ou dédaigneux les ouvriers qui suaient sang et eau à leurs rudes travaux.

Quelques-uns parmi ces travailleurs, plus chatouilleux que leurs camarades, disaient avec humeur :

— C'est-il un surveillant qui fait sa ronde ?

— Le patron se méfierait-il assez de nous pour nous faire moucharder ?

— Eh bien ! moi, je le saurai, je t'en donne ma parole d'honneur, Jean Budan !

— Comment t'y prendras-tu, Gadichet ? T'as donc toujours la manie de te croire plus malin que les autres ?

Un troisième ouvrier intervint :

— C'est peut-être bien le coup de marteau que t'as reçu sur le crâne, l'année dernière, qui t'a subitement développé l'intelligence, comme on dit.

Et Gadichet de répondre :

— C'est pas drôle de ta part de te moquer de moi, rapport qu'il m'est arrivé un accident !...

" Eh bien, oui, continua-t-il en s'animant, je saurai si le patron se méfie de nous..."

" Et si c'est lui qui nous fait espionner par ce M. Maurice... je le saurai du patron lui-même, parce que j'ai mon franc-parler avec lui.

— Et le patron t'enverra promener, comme c'est son droit..."

— Sans compter, surenchérit celui qu'on appelait Jean Bolan, qu'il pourrait bien te renvoyer de l'usine !

— A ce que tu dis !... Mais il n'y a pas de danger qu'il me chasse, mon bonhomme !

" Il aime qu'on soit ouvert et franc comme il l'est lui-même..."

" Et puis il sait bien que je le vénère comme s'il était mon propre père.

" Le patron sait aussi que je lui suis dévoué jusqu'à la mort et que je me ferais hacher pour lui, si c'était nécessaire..."

" Voilà pourquoi il me passe des choses qu'il ne passerait pas à d'autres..."

Maurice n'avait pas l'air de s'apercevoir du fâcheux effet que sa présence produisait sur les forgerons de l'usine.

Un jour, cependant, la mauvaise humeur que l'on s'efforçait encore de contenir faillit éclater tout à coup.

Voici ce qui s'était passé.

Comme l'employé tenu en suspicion arrivait devant le gros soufflet dont Gadichet était chargé de tirer la chaîne, l'ouvrier dégagait de l'anneau sa main noire, couverte d'ecchymoses, et lançant la chaîne dans la direction du visage de Maurice :

— Si le cœur vous en dit de tirer à ma place, faudrait pas vous gêner !...

L'employé avait instinctivement fait un mouvement de retraite.

Gadichet l'avait alors toisé, en disant :

— C'est pas avec des mains de femmes, comme vous en avez, que l'on peut se permettre de toucher à nos outils de travail !

Maurice n'avait pas répliqué à cette provocation, dont le regard aigu de l'ouvrier soulignait l'insolence.

En se tournant, il se trouva nez à nez avec Jean Budan, qui, sans le moindre doute, s'était placé de façon à lui barrer le chemin.

L'ouvrier le toisa pendant quelques secondes.

Puis, il lui décocha ces mots :

— Quand on a l'intention d'apprendre un métier, on ne se contente pas de regarder faire les autres, on met soi-même la main à la pâte...

" C'est que le petit joujou que voici est un peu lourd pour des bras qui n'ont que des muscles de femme.

Et levant le pesant marteau, sans le moindre effort, il fit mine de le présenter à celui qu'il considérait comme un intrus.

On attendait avec une curiosité vive ce qu'allait faire ou répondre le "monsieur".

Or, sans se laisser déconcerter par les regards qui maintenant convergeaient vers lui, Maurice s'empara du marteau, par le manche.

Pendant quelques courts instants il sembla faire appel à une force de volonté.

Puis il brandit le lourd marteau, qui retomba sur le fer rouge qui se trouvait sur l'enclume du milieu de laquelle s'éleva une gerbe d'étincelles.

On se regardait, surpris.

Maurice ne s'arrêta pas à ce premier essai.

Le marteau, manié avec une vigueur musculaire qu'on avait été loin de soupçonner chez l'employé nouvellement installé, retomba, à plusieurs reprises, sur l'enclume.

— Bravo !... Bravo !... exclama une voix partant de derrière un groupe d'ouvriers.

M. Lebrun était entré sans que l'on s'en fût aperçu.

Et c'était lui qui venait d'apparaître au milieu de ses forgerons frappés d'étonnement.

Tout le monde s'était aussitôt écarté pour le laisser passer. Il s'approcha de Maurice, en s'écriant d'un ton de franche gaieté :

— Eh ! mais, monsieur mon employé, voilà qui n'est pas trop mal pour un débutant dans le métier...

" Je m'y connais, ajouta-t-il en appuyant familièrement la main sur l'épaule de Maurice. Et si vous aviez l'intention de vous consacrer à ce métier de forgeron, je vous prédis qu'avant la fin de l'année vous seriez déjà à même d'y gagner largement votre vie !

— Voilà le commencement de mon apprentissage ! répondit Maurice en passant le marteau au forgeron Jean Budan.

Et tandis que tous les ouvriers, saisis d'étonnement, regardaient "M. Maurice" avec une expression de bienveillance et de considération, les yeux de Gadichet demeuraient attachés sur le nouveau venu, remplis de défiance et de répulsion.

Gadichet avait dit la vérité en affirmant que le patron lui tolérait son franc-parler.

Tout le monde à la forge savait que M. Lebrun passait bien des choses au jeune ouvrier qui avait fait son apprentissage chez lui.

En outre, une nuit, pendant un terrible orage, la foudre étant tombée sur un des corps de bâtiments, l'apprenti Gadichet, qui couchait dans l'usine, réveillé par les coups de tonnerre, avait aperçu les premières étincelles et donné l'alarme, préservant ainsi l'usine d'une destruction probablement complète, car le vent soufflait avec fureur, poussant les flammes dans la direction des bâtiments voisins.

Gadichet avait été félicité avec d'autant plus d'enthousiasme que, l'incendie s'étant tout à coup développé, il s'était bravement jeté au milieu des flammes et avait largement contribué à sauver l'usine d'un embrasement général.

C'était assurément plus qu'il n'en fallait pour que M. Lebrun éprouvât pour lui une vive affection.

Un accident dont il fut victime et qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves vint, — quelques années plus tard, — le recommander de nouveau à la sympathie de tous les forgerons ses camarades et lui gagner à jamais la paternelle bienveillance du maître de forges.

C'était après la journée de travail, au moment où, — avant de quitter l'usine, — les ouvriers remettaient en place les outils. Cha-

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Kapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

cun, naturellement, se pressait afin de regagner, le plus tôt possible, son logis.

Les forgerons avaient l'habitude de lancer les outils à l'un d'eux, qui les saisissait, pour ainsi dire, à la volée et les remettait en place.

Gadichet était désigné, dans son escouade, pour cette besogne, parce qu'on le citait comme l'un des plus adroits.

Or, un jour un ouvrier ayant manqué son coup, le pauvre Gadichet reçut sur la tête un lourd marteau qui lui fendit le crâne.

On l'avait relevé évanoui et tout couvert de sang.

L'émoi avait été grand parmi tous ces braves compagnons et l'on croyait bien que le pauvre garçon avait été tué sur le coup.

Transporté à la pharmacie, le blessé ne reprit connaissance qu'après que le médecin, appelé en toute hâte, eut passé plus d'une heure à lui donner des soins.

Toutefois, le docteur ne répondait pas de le sauver; la blessure étant très profonde, on craignait que le cerveau n'eût été atteint et lésé.

Il n'en était rien, fort heureusement, mais il pouvait survenir des complications redoutables, et le médecin déclara qu'il ne saurait affirmer que le blessé recouvrerait complètement ses facultés intellectuelles.

Absent au moment de l'accident, M. Lebrun, dès son retour, s'était transporté auprès de son ouvrier.

Gadichet le reconnut et un vague sourire erra sur ses lèvres.

—Tu me reconnais donc, mon brave Gadichet? lui dit le maître de forges... J'en suis heureux! Cela prouve que tu n'es pas aussi malade que je le craignais...

Et prenant la main de l'ouvrier, M. Lebrun ajouta avec émotion:

—Je te considère, mon ami, comme un soldat tombé sur le champ de bataille...

"Tu as été blessé à mon service, mon brave Gadichet, je ne l'oublierai pas... je ne l'oublierai jamais!..."

Et comme le blessé était remué par ces bonnes paroles et que des larmes lui montaient aux yeux, le maître de forges lui dit:

—Pas d'émotion, mon ami!... elle aggraverait ton état!... Plus tard, quand tu seras mieux et que nous pourrons causer ensemble sans qu'il en résulte un danger pour toi, il sera temps encore de me remercier, si le cœur t'en dit!

M. Lebrun avait voulu que son ouvrier fût soigné chez lui; il le fit transporter dans la chambre qu'occupait Gadichet pendant son apprentissage.

Mme Lebrun et son mari venaient à tout moment visiter le blessé; ils ne manquaient jamais aussi d'assister à la visite du médecin.

De toutes les complications que l'on avait redoutées, une seule se produisit: la fièvre cérébrale se déclara au bout de quelques jours et cloua le malade sur son lit pour un temps assez prolongé.

La convalescence devait être exceptionnellement longue et marquée par des accidents cérébraux forts alarmants, au dire du médecin.

Le bruit circula même parmi les ouvriers de la forge que le pauvre Gadichet, s'il se relevait, resterait fou ou imbécile.

Cependant les craintes du docteur s'évanouirent à la longue.

Le convalescent avait bien eu des moments d'agitation, des absences de mémoire, mais, en fin de compte, il n'était ni fou ni idiot.

Comme les plus grandes précautions avaient été recommandées, M. Lebrun déclara à son ouvrier qu'il ne l'admettrait à reprendre son travail que dans quelque temps, lorsqu'il lui serait bien prouvé que les forces étaient complètement revenues et que la température dans la forge ne pouvait plus être dangereuse pour lui.

Or, ce "quelque temps" dont avait parlé M. Lebrun durait depuis plusieurs mois déjà, lorsque le maître de forges reçut la visite de son ouvrier qui lui dit:

—Je viens vous remercier, patron, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi; mais je me sens aussi solide et aussi bien portant que je l'étais avant d'avoir reçu mon "coup de marteau".

"Je puis vous assurer, patron, que s'il m'a crevé le crâne, il ne m'a pas fêlé la cervelle!... Aussi, je me considérerais comme un paresseux si je continuais à me faire loger et nourrir sans travailler!"

"Ça me coûte de vous dire ça, patron, ajouta Gadichet avec des larmes dans les yeux, mais, si vous ne me jugez plus capable de travailler chez vous, il vaut mieux me prévenir tout de suite!"

"J'irai ailleurs pour gagner ma vie!..."

Le pauvre garçon était tellement émotionné, tellement troublé, qu'il ne pouvait presque plus parler, et c'est en balbutiant qu'il acheva le petit discours qu'il avait préparé dans sa tête depuis plusieurs jours déjà.

—Excusez-moi patron, de vous avoir parlé comme je l'ai fait; mais, vous comprenez bien, n'est-ce pas, vous qu'êtes si juste avec tout le monde, que je ne peux pas manger le pain de l'aumône, — comme on dit, — quand j'ai de bons bras pour travailler.

"Je ne veux pas que les compagnons supposent que je suis un feignant qui se laisse dorloter à ne rien faire..."

Puis, en manière de péroraison:

—Je me rappelle, patron, ce que vous m'avez dit, le jour de mon

accident, quand vous êtes venu me voir chez le pharmacien, où l'on m'avait étendu parce que je perdais beaucoup de sang et que l'on craignait une... une...

—Oui, je sais ce que tu veux dire, une hémorragie!...

—C'est ça même; on m'avait mis, je m'en souviens bien, de la glace sur la tête... Enfin, pour en revenir à ce que vous m'avez dit ce jour-là, patron, voilà les propres paroles que vous avez prononcées... Oh! c'est toujours resté là dans ma tête!...

"Vous m'avez dit: 'Je te considère, mon ami, comme un soldat tombé sur le champ de bataille...'"

—Ah! tu as de la mémoire...

—Oui, patron; et ces paroles m'ont été au cœur tout de suite et y sont restées depuis ce jour!...

—Brave garçon!

—Je les répétais souvent, parce que ça me rendait heureux!...

"Je me disais: que cette comparaison qui me flattait devait me rehausser, — comme on dit, — dans l'estime des compagnons!..."

"Mais aujourd'hui, patron, j'ai de la tristesse plein l'âme chaque fois que ces paroles me reviennent, parce que je sais que, quand un soldat n'est plus bon pour le service, on le met aux Invalides!..."

"Alors, si vous ne me trouvez plus capable de travailler... c'est donc que je n'ai plus qu'à entrer aux Invalides, moi aussi!"

La fin de la phrase avait été prononcée d'une voix plus basse, plus faible, comme si elle eût été noyée dans les larmes...

M. Lebrun sourit pour cacher son émotion et serrant les mains de l'ouvrier:

—Entendu, mon ami, dit-il, je rappelle mon soldat à l'activité. Demain tu reprendras ton arme, — le marteau, — l'arme de l'ouvrier!

C'était le dimanche, et Gadichet alla raconter la chose aux camarades réunis au cabaret.

Le jeune ouvrier fut félicité, acclamé, comme on le pense bien!

Jamais de sa vie il n'avait reçu et rendu autant de poignées de main.

On se sépara en prenant rendez-vous pour le lendemain, après s'être entendus pour se trouver à la forge un quart d'heure avant l'ouverture.

Ces bons camarades avaient voulu ménager une surprise à leur jeune compagnon.

La chose n'avait pas été tenue assz secrète, toutefois, pour que le maître de forges l'ignorât.

Aussi voulut-il être pour quelque chose dans la manifestation qui se préparait en l'honneur de l'ouvrier qui allait reprendre son travail.

Il se présenta, à l'improviste, au moment même où Gadichet arrivait à la forge.

Tous les compagnons l'attendaient sur le seuil et l'accueillirent par un "ban".

Après quoi, Jean Budan, se détachant du groupe, se porta au-devant de son camarade, en lui adressant de la part de tous un souhait de bienvenue.

Quand il eut achevé le petit *speech*, quatre des plus robustes ouvriers s'avancèrent, et, au commandement de Jean Budan, soulevèrent Gadichet et le portèrent en triomphe jusque devant l'enclume dont il se servait d'habitude.

Mais là une surprise attendait ces braves cœurs, — surprise que M. Lebrun avait voulu leur ménager:

L'enclume était ornée de fleurs cueillies par Mme et Mlle Lebrun.

Des verres étaient rangés en bataillons autour de tout un état-major de bouteilles.

Le maître de forges, debout devant l'enclume, reçut les quatre porteurs sur les bras vigoureux desquels Gadichet était assis comme un mandarin du Céleste-Empire sur un palanquin!

—Halte! commanda Jean Budan.

Alors, M. Lebrun félicita chaudement ses ouvriers de la bonne idée qui leur est venue de fêter le retour de leur camarade à la forge.

—Et moi aussi, ajouta-t-il, j'ai voulu m'associer à cette manifestation de sympathie pour notre brave Gadichet en venant le recevoir ici!...

Puis, prenant un paquet qu'il avait fait placer devant l'enclume, il en déchira vivement l'enveloppe qui contenait, d'abord, un livret de caisse d'épargne sur lequel était inscrit un dépôt de cinq cents francs au nom de Gadichet.

Des hourras s'élevèrent de toute part, tandis que le bon Gadichet essuyait des larmes de reconnaissance.

Sous l'enveloppe déployée par M. Lebrun se trouvait un autre objet:

C'était le tablier du métier, en peau de daim, — tablier neuf qui devait remplacer celui qui portait l'ouvrier le jour de l'accident.

—J'espère, prononça le maître de forges en présentant le tablier à l'ouvrier qui riait et pleurait de joie, j'espère, mon ami Gadichet, que tu vas bientôt maculer ce cuir-là, afin qu'il ne jure pas avec les tabliers que portent tes camarades!...

Il ajouta, au milieu de l'émotion générale:

Au soldat qui reprend son service, une fois guéri des blessures reçues sur le champ de bataille, on donne un uniforme pour remplacer celui que le brave avait taché de son sang !

Le maître de forges, passant alors derrière l'enclume, revenait presque aussitôt brandissant le marteau de Gadichet, — marteau qu'il avait fait, au préalable, enrubanner aux couleurs nationales.

Et tenant l'instrument à deux mains, comme il eût fait d'un fusil, il dit à Gadichet, pâle d'émotion et de joie :

— Soldat du travail, je te présente les armes !

Nous avons tenu à raconter ces faits, afin qu'on puisse s'expliquer pourquoi les forgerons s'attendaient, de la part du compagnon Gadichet, à une manifestation d'antipathie contre l'employé que le patron venait de féliciter devant tout le monde.

Mais il avait suffi du regard que le maître de forges adressa à l'ouvrier considéré comme l'enfant terrible de l'usine pour que Gadichet renfonçât le mauvais compliment par lequel il se proposait d'apostropher celui que l'on regardait décidément comme un intrus.

Toutefois, s'il avait, ce jour-là, mis une sourdine à sa mauvaise humeur, Gadichet n'avait pas, cependant, desarmé vis-à-vis de ce Maurice.

Il le tenait en suspicion et ne le cachait pas ; il se proposait de le surveiller de près, dans la persuasion que cet homme manquait de franchise et méditait quelque mauvaise action.

A force de revenir toujours sur le même sujet, il avait peu à peu réussi à amener les compagnons contre l'employé, et ces hommes — qui savaient détester aussi violemment qu'ils savaient aimer — n'attendaient que l'occasion de surprendre le nouveau venu en faute, afin de le démasquer.

Mais il semblait que, plus Maurice accumulait d'inimitiés de la part des ouvriers, plus il avançait dans la confiance de maître de forges.

Après l'avoir, ainsi que nous l'avons dit, présenté à sa femme et autorisé celle-ci à se l'adjoindre pour le dépouillement de l'importante correspondance et l'aider à répondre aux nombreuses lettres qu'apportait chaque courrier, M. Lebrun avait reçu quelquefois son employé à sa table, le traînant sur un pied d'égalité que cette intime de la famille Lebrun, Mme Stéphanie Destanges, ne se gênait pas pour critiquer lorsqu'elle en trouvait l'occasion.

Elle avait des façons aigres-douces de parler de l'employé "homme du monde", ainsi qu'elle avait l'habitude de dire ironiquement.

Un jour même elle aiguïsa sa critique d'une pointe d'insolence.

— C'est grand dommage, dit-elle, que ce M. Maurice, — Maurice qui ?... — que ce charmant monsieur soit un peu trop âgé... Cela ferait sans ce petit inconvénient, un mari accompli pour Mme Lebrun, de ne pas trop critiquer ainsi devant mon mari son protégé... M. Lebrun s'en trouverait peut-être formalisé...

— Ton mari !... ma chère Jenny, je l'admire ! je le trouve superbe dans son rôle de "petit manteau bleu"...

Et la perfide amie dissimula le mauvais sourire qui lui vint aux lèvres, à l'adresse de Mme Lebrun.

On sait combien Stéphanie Destanges jalousait son ancienne camarade de pension : elle ne manquait jamais une occasion, tout en faisant patte de velours, d'égratigner le plus au vif possible.

Elle insinua :

— Est-ce que ton mari compte se faire accompagner en voyage par son secrétaire ?

— Ma foi, répondit la femme du maître de forges, j'ignore ce que fera M. Lebrun. Il ne m'a pas encore parlé de voyage, cette année.

— Au surplus, ajouta Mme Lebrun, je ne sache pas qu'il veuille, cette fois, se faire accompagner d'un secrétaire, alors qu'il s'en est toujours passé...

— En ce cas, insinua Mme Destanges, nous aurons le plaisir de voir M. Maurice venir nous tenir compagnie, en l'absence de ton mari.

— En l'absence de mon mari, ma chère Stéphanie, répondit la femme du maître de forges, j'ai l'habitude, tu le sais, de vivre autant que possible dans la retraite.

Elle ajouta :

— A part toi, je ne reçois personne. La société de ma fille me suffit, lorsque tu ne viens pas.

Mme Destanges avait observé sournoisement son amie pendant que celle-ci parlait, cherchant à surprendre dans l'expression de la physionomie de Jenny quelque chose qui justifiait un soupçon qui lui était venu à l'improviste et qu'elle s'était empressée d'accueillir avec une joie mauvaise.

Elle répliqua donc, — procédant toujours par insinuations :

— Oui, mais jusqu'à présent M. Lebrun n'avait pas jugé *indispensable* d'avoir un secrétaire ; aujourd'hui que M. Maurice a été reçu dans votre intimité par son "patron", il n'y a pas de raison pour ne pas le recevoir en l'absence du dit "patron".

— Du reste, si je ne me trompe, continua-t-elle, M. Lebrun ne

marchande pas sa sympathie à son employé, il a même, dit-on, la plus grande confiance en lui.

Puis s'interrompant tout à coup :

— Comme tu es soucieuse, ma chère Jenny, ce soir encore plus que d'habitude...

— J'avais observé chez toi un peu de mélancolie, persifla Mme Destanges, mais, ce soir, c'est plus que de la mélancolie, c'est de la tristesse...

— Tu te trompes, je n'ai aucun motif d'être triste, du moins pour le moment, mais j'avoue que je suis quelque peu...

— Inquiète, je le vois bien.

— Non, simplement distraite...

— Tu as une préoccupation assurément, car tes regards vont de la pendule à la porte et *vice versa*.

— Tu as deviné... j'attends quelqu'un...

— Ah !

— Oui... mon mari !

— Et tu l'attends avec cette impatience ? fit la perfide en riant.

— Méchante ! prononça Mme Lebrun d'un ton d'affectueux reproche. Oui, j'en conviens, j'attends le retour de M. Lebrun avec plus d'impatience ce soir que d'habitude...

— Il doit donc t'apporter quelque bonne nouvelle ?

— Curieuse !

— Alors, garde ton secret, ma chère Jenny ; il n'y a de confidences agréables que celles que l'on n'est pas obligé d'arracher mot par mot...

— C'est encore un secret de famille, ma chère ; mais, comme tu es presque de la famille, je vais te dire ce dont il s'agit.

Et s'adressant à Mlle Lebrun, qui entra à ce moment :

— Mon enfant, lui dit-elle, mets-toi au piano et déchiffre un peu cette sonate que tu as reçue dans la musique envoyée de Paris.

La jeune fille s'assit au piano, sans plus se faire prier, et se mit à plaquer des accords sur le clavier...

Les deux amies, ayant rapproché leurs sièges, reprirent la conversation, parlant à présent à voix basse.

— Il s'agit, commença Jenny, d'une proposition de mariage pour ma fille...

— Déjà ?

— Ce ne serait, en tout cas, que pour la fin de l'année prochaine ; il faut attendre que ma fille ait ses dix-sept ans accomplis.

— Et peut-on savoir quel est l'heureux mortel qui deviendrait l'époux de Mlle Lebrun ?

— Permetts-moi, ma chère Stéphanie, de taire le nom du prétendant à la main de ma fille...

— Ainsi que je te l'ai dit, il n'y a jusqu'à présent qu'une simple ouverture.

— Tout à l'heure peut-être M. Lebrun va m'annoncer qu'il ne donnera pas suite à cette affaire...

— Et j'en serais bien aise, ajouta avec un soupir la femme du maître de forges.

— Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faudra-t-il pas en venir là ?

— N'est-ce pas la loi ?... Du reste, mon amie, il nous suffit, à nous autres mères, de nous rappeler le temps où nous attendions le mari rêvé... ; tu n'as sans doute pas oublié, *plus que moi*, ce temps-là, je suppose !

Mme Lebrun, tout à sa préoccupation, ne remarqua pas que son amie avait souligné ces mots "plus que moi" ; elle se contenta de sourire en répondant :

— Je n'ai pas oublié ce temps-là, parce que M. Lebrun est toujours à mes yeux le mari que j'avais rêvé.

— Revenons à la proposition de mariage...

— Tout ce qu'il m'est permis de te confier pour le moment, c'est que le parti qui se présente réaliserait complètement nos plus belles espérances.

— En vérité ?... C'est si avantageux que cela ?

— Un fils de famille... je dirais même de grande famille !...

— Oh ! oh ! duc, prince ou marquis ?

— Contentée-toi de savoir que mon mari et moi, nous plaçons la noblesse des sentiments au-dessus de toutes les distinctions, au-dessus de tous les titres.

Mme Destanges eut un imperceptible sourire. Elle pensait à l'employé du maître de forges dont on ne connaissait que le prénom de Maurice. Elle reprit :

— Je ne prétends pas donner assaut à ta discrétion. Je me contente donc de savoir que l'on recherche ta fille en mariage, — ce qui est toujours une chose fort agréable pour les jeunes filles ; — ensuite que le prétendant appartient à une famille... riche ?

— Riche ! répondit Mme Lebrun.

— Noble, peut-être ?

— Une famille dans laquelle on a entretenu, de génération en génération, la tradition de l'honneur...

— Un gendre élevé dans cette atmosphère d'honneur traditionnel,

se trouvera tout de suite acclimaté dans sa nouvelle famille, fit Mme Destanges avec un singulier sourire.

Elle ajouta avec une nuance de fine ironie :

— Décidément, ma chère, le bonheur se transmet de mère en fille dans votre maison.

— Après le beau mariage qui a mis le comble à tes vœux et dépassé toutes tes espérances, voici que Madeleine est à la veille de porter un beau nom ! . . .

— Existence enviable que la vôtre : pas un nuage dans votre firmament azuré, pas une ride sur votre lac bleu ! . . .

— Mais, sais-tu bien que c'est à tenter le diable ?

En prononçant ces mots la perfide distillait, sous l'enjouement du ton, la goutte de venin sortie de sa langue de vipère.

Jenny, dans son impatience de voir revenir son mari, s'était levée pour aller à la croisée.

Mme Destanges l'y suivit, l'enveloppant d'un mauvais regard.

— Voici M. Lebrun. . . , enfin ! exclama tout à coup la femme du maître de forges.

— Avec son éternel M. Maurice, ajouta Mme Destanges en riant faux.

— En vérité, répliqua la femme du maître de forges, tu t'occupes beaucoup, ce me semble, de ce monsieur qui, — je dois le reconnaître, — a été jusqu'à présent d'une correction parfaite. . .

— Jusqu'à présent ! releva méchamment la fausse amie. . . Voilà un mot qui jure un peu avec le reste de la phrase.

— Supposerais-tu donc M. le secrétaire de ton mari, l'homme qui a su gagner l'absolue confiance de M. Lebrun, le supposerais-tu, dis-je, capable de modifier la parfaite correction de sa ligne de conduite, à un moment donné ?

— De grâce, en voilà assez pour ce chapitre. . . Il a duré suffisamment et je crois que tout l'intérêt en est épuisé. . .

— Au surplus, voici ces messieurs qui viennent d'entrer. . .

Mme Lebrun se dirigea vers la porte qui s'ouvrait, à ce moment, pour livrer passage au maître de forges.

Ce dernier entra seul. Il avait l'air radieux, et Mme Destanges en conclut que l'affaire du mariage devait marcher à souhait.

Jenny hésitait à interroger son mari en présence de l'amie qu'elle savait curieuse au point d'en arriver souvent à l'indiscrétion.

Ce fut M. Lebrun, lui-même, qui vint au-devant des questions qu'on brûlait de lui adresser.

— Avec une amie comme M. Destanges, dit-il, il ne doit pas y avoir de secrets.

— Jenny m'a déjà dit quelques mots de l'affaire qui vous occupe.

— Je vais donc compléter la confiance ! dit le maître de forges, en emmenant les deux dames dans l'embrasure d'une fenêtre, choisissant la plus éloignée du piano sur lequel Madeleine continuait de déchiffrer la sonate.

Et baissant la voix déjà couverte par les sons de l'instrument, il mit sa femme au courant des démarches qu'il venait de faire et du résultat qu'il en avait obtenu.

L' " affaire ", selon l'expression de l'amie de la maison, était en très bonne voie.

L'intermédiaire avait ménagé une entrevue entre les deux pères qui pourraient, sur un terrain neutre, s'entretenir des préliminaires.

On devait se rencontrer chez un ami commun, au château de Fréles, dans le Bourbonnais.

Le département du maître de forges serait vraisemblablement assez long, parce que M. Lebrun profiterait de ce qu'il serait en voyage pour se rendre dans les trois départements de l'Auvergne, où il avait des relations d'affaires.

Un mois d'absence, peut-être plus ; cela dépendrait un peu de l'imprévu.

En tout cas, Mme Lebrun serait tenue, jour par jour, au courant des négociations.

Restait l'ennui de la séparation, — le veuvage accidentel, comme disait cette charmante Mme Destanges ; — eh bien ! cette dernière ne se chargerait-elle pas de faire paraître le temps moins long et la séparation moins dure !

C'était là le rôle de l'amie, et M. Lebrun ne se doutait pas que ce rôle ne fût tenu avec infiniment de bonne grâce et d'affection.

— Et puis nous serons deux ! insinua Mme Destanges. . . A moins, ajouta-t-elle, que M. Lebrun n'ait l'intention de se faire accompagner, dans son voyage, par son secrétaire intime.

— Mais non !

— Cette réponse a fait dresser l'oreille à Jenny ! pensa Mme Destanges.

Et elle observa perfidement, et parti pris, la femme du maître de forges, pendant que ce dernier déclarait qu'il comptait sur M. Maurice pour exercer, en son absence, ce que l'on est convenu d'appeler " l'œil du maître " .

Il le savait soucieux de se montrer à la hauteur de la tâche qui lui était incombée depuis quelques semaines, tâche nouvelle : une sorte de surveillance générale des usines, surveillance bienveillante

toutefois à l'égard des ouvriers. Aussi était-il persuadé que, pendant son absence, il serait admirablement remplacé.

Ces derniers mots faillirent donner l'essor à l'éclat de rire que Mme Destanges avait jusque-là contenu en mordillant ses lèvres, mais son regard aigu chercha à pénétrer la pensée de Mme Lebrun.

Fut-ce simplement le hasard qui amena, à ce moment, une légère rougeur aux joues de Jenny, ou bien cette animation était-elle due à l'émotion qu'éprouvait la mère de Madeleine ? toujours est-il que Mme Destanges l'attribua à une impression tout autre et sa malignité y trouva un aliment nouveau.

Prenant acte de l'émotion qu'elle aimait à supposer dangereuse pour le maître de forges, elle se promettait de ne pas manquer l'occasion de faire triompher son ressentiment injustifié.

Oui, certes, puisqu'elle y était autorisée par ce qui venait de dire M. Lebrun, ses visites seraient encore plus fréquentes que par le passé, et elle pourrait de la sorte surveiller plus étroitement encore l'amie qu'elle ne demandait qu'à prendre en flagrant délit de coquetterie ou de faute.

Surveillance difficile qu'il lui faudrait pratiquer avec des précautions infinies et des dissimulations de diplomate consommé, afin d'endormir la " surveillée dans le savoir " dans une confiance imprudente.

Il lui faudrait pour cela déployer une habileté qu'elle ne trouvait pas, du reste, au-dessus de son intelligence.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Mme Destanges attendit le jour annoncé pour le départ du maître de forges.

La veille de ce jour, M. Lebrun avait désiré l'avoir à sa table et avant également invité M. Maurice à dîner.

Le repas fut très gai, le maître de forges donnant le signal de l'entrain et de la bonne humeur.

C'était la première fois, affirmait-il, qu'il se mettait en voyage sans avoir une pointe de tristesse au cœur.

Il profitait de l'occasion, disait-il, pour remercier d'une part Mme Destanges de son inaltérable amitié pour les siens, et d'autre part M. Maurice de son empressement respectueux à se mettre toujours à la disposition de Mme Lebrun.

Très réservé et s'observant minutieusement, M. Maurice se félicitait d'avoir su s'attirer une bienveillance qui le rehaussait à ses propres yeux.

Mais si habilement simulée que fût l'émotion de l'employé, Mme Destanges ne s'y laissa pas prendre.

Aveuglée par l'animosité qu'elle entretenait contre Jenny Lebrun, elle y voyait absolument clair dans le jeu de ce " M. Maurice " .

Les soupçons, qu'elle avait accueillis tout d'abord avec une légèreté qui satisfaisait son ardent désir de vengeance, prenaient à présent une sérieuse consistance.

Sa perspicacité, en cette circonstance, avait atteint le degré de divination, ainsi qu'on le verra bientôt.

En effet, Jenny Lebrun allait avoir, avant longtemps, l'occasion de revenir sur la bonne opinion qu'elle s'était faite du caractère de M. Maurice.

Mais ce ne devait être là que le prologue d'une terrible tragédie.

Le maître de forges, en se mettant en route, le lendemain, pour ce voyage qu'il entreprenait d'un cœur si léger et avec une perspective si riante, laissait dans la place un redoutable ennemi.

CHAPITRE XIII. — AVANT LE CRIME

Le départ du maître de forges, s'il avait tout d'abord étonné les ouvriers de l'usine, n'avait pas tardé à mettre en joie toute la " grande famille " , — comme M. Lebrun avait l'habitude de désigner son personnel, — lorsque les forgerons eurent été renseignés sur la cause de ce départ précipité.

C'était ce fureteur de Gadichet qui avait apporté la nouvelle.

Il était arrivé à l'usine, l'air sombre et les yeux pensifs, comme s'il eût été absorbé dans une profonde méditation.

A suivre.

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.